Fr 516.2
Vai/Voy
32985

00032985

BOMBAY BRANCH
OF THE
Royal Asiatic Society.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 July, 2018

VOYAGE
DE MONSIEUR LE VAILLANT
DANS L'INTÉRIEUR
DE L'AFRIQUE,
PAR
LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE,
Dans les Années 1780, 81, 82, 83, 84 & 85.

TOME SECOND.

Vol 2.
32985

A PARIS,
Chez LEROY, Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle de la Parcheminerie, n° 15.

M. DCC. LXXXX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

00032985

VOYAGE
DANS L'INTÉRIEUR
DE L'AFRIQUE.

DANS les trente-six heures que je venois de passer avec ces Gonaquois, j'avois eu le temps de faire des observations qui me devenoient utiles, particulièrement sur leur parler. J'avois remarqué qu'ils *Clappent* la langue comme les autres Hottentots; j'expliquerai par la suite ce que c'est que ce *Clappement*, & la manière dont ils le varient. Avec un idiome semblable, ils avoient cependant des finales que ni mes gens ni moi ne comprenions pas toujours.

Ils différoient des miens par la teinte de leur peau plus foncée, par leur nez moins camus, leur taille plus haute, mieux prononcée, en un mot, par un air & des formes

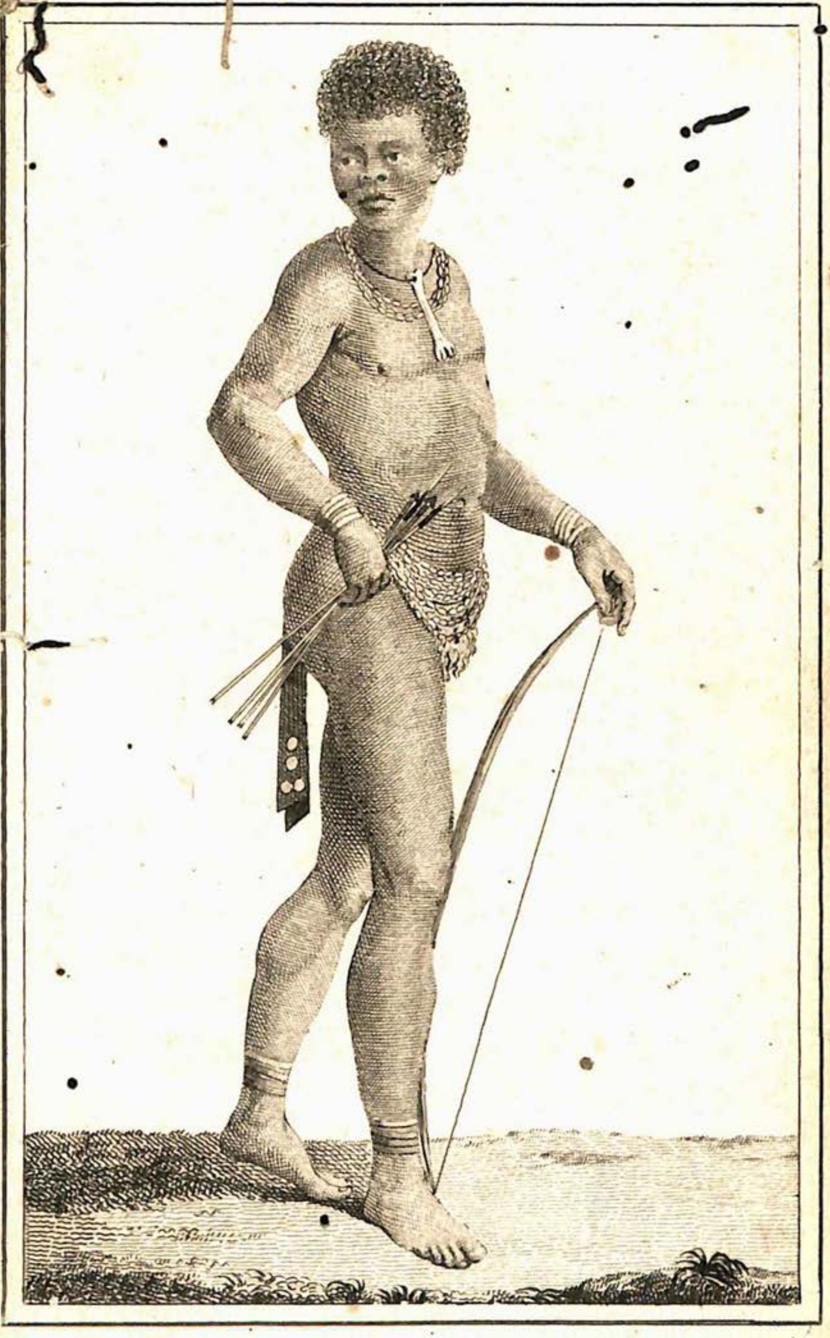
plus nobles. Les portraits de Narina & du Gonaquois, fidèlement copiés, peuvent donner une idée de ces différences.

Lorſqu'ils abordent quelqu'un, il préſentent la main en diſant *Tabé* (je vous ſalue); ce mot & cette cérémonie, qui ſont auſſi d'uſage chez les Caffres, n'ont point lieu parmi les Hottentots proprement dits.

Cette affinité d'uſages, de mœurs & même de conformation, le voiſinage de la grande Caffrerie & les éclairciſſemens que j'ai reçus par la ſuite, m'ont convaincu que ces Hordes de Gonaquois, qui tiennent également du Caffre & du Hottentot, ne peuvent être que le produit de ces deux Nations qui ſe ſeront antérieurement croiſées.

L'habillement des hommes Gonaquois, avec plus d'arrangement ou de ſymmétrie, a la même forme que celui des Hottentots; mais, comme ceux-là ſont d'une ſtature plus élevée, ce n'eſt point avec des peaux de Mouton, mais de Veau, qu'ils ſe font des manteaux. Ils les nomment également Kros; pluſieurs d'entr'eux portent à leur cou un morceau d'ivoire ou bien un os de Mouton très-blanc;

Pl. III.



HOTTENTOT, GONAQUOI.

& cette opposition des deux couleurs fait un bon effet & leur sied à merveille.

Lorsque les chaleurs sont excessives, les hommes se dépouillent de tout vêtement incommode, & ne conservent que ce qu'ils appellent leurs Jakals; c'est un morceau de peau de l'animal ainsi nommé, dont ils couvrent les parties naturelles, & qui tient à la ceinture; ce voile négligemment placé n'est qu'un vain meuble qui sert assez mal leur pudeur.

Les femmes, plus coquettes que les hommes, se parent aussi bien davantage; elles portent le Kros comme eux. Le tablier qui cache leur sexe est plus ample que celui des Hottentotes : il est aussi très-artistement travaillé. Dans les chaleurs, elles ne conservent que ce tablier avec une peau qui descend par derrière depuis la ceinture jusqu'aux molets.

Les jeunes filles au-dessous de neuf ans vont absolument nues; arrivées à cet âge, elles portent uniquement le petit tablier.

Je reviendrai bientôt à d'autres particularités qui distinguent cette Nation, je ne l'ai point encore quittée.

Il étoit nuit lorſque le Hottentot que j'avois envoyé avec Haabas arriva de ſa Horde. Il étoit accompagné de deux nouveaux Gonaquois, qui m'amenoient un Bœuf gras que leur Chef me prioit d'accepter. Narina en me faiſant ſouvenir de mes promeſſes, m'envoyoit une corbeille de lait de Chèvre; elle ſavoit que je l'aimois beaucoup. Sa ſœur avoit vu les préſens qu'elle avoit rapportés, & regrettoit de n'être pas venue avec elle viſiter mon camp; elle me faiſoit remercier de ceux que je lui avois envoyés par ſa mère, je tenois ces détails des deux meſſagers de Haabas; je reçus le Bœuf & les Moutons qu'ils me préſentèrent; je les fis régaler de tabac & d'eau de vie. L'un deux reſſembloit à Narina; je le pris pour ſon frère; il n'étoit que ſon couſin. Des traits pleins de douceur, & la taille la mieux deſſinée faiſoient de cet homme un des plus beaux Sauvages que j'euſſe encore vus; ce fut lui qui me donna ſur les Gonaquois des détails que m'avoit laiſſé ignorer Haabas; il m'apprit qu'avant la guerre des Caffres, ſa Horde n'étoit compoſée que d'une ſeule famille dont le grand-père de Narina,

avoit été le dernier Chef ; qu'à sa mort elle étoit restée long-temps sans Capitaine ; mais que, la guerre étant survenue, la Horde de Haabas, qui habitoit autrefois les bords de la rivière près de son embouchure, étoit venue se joindre à la sienne pour réunir leurs forces en cas d'attaque de la part de l'ennemi commun ; que, dans les commencemens, l'arrivée de Haabas avoit occasionné bien des troubles ; que la Horde ne vouloit point le reconnoître, prétendant qu'elle étoit maîtresse de se choisir elle-même un Chef, & qu'il n'étoit pas juste que des nouveaux-venus fissent la loi à une Horde qui avoit bien voulu les recevoir chez elle ; il ajoutoit qu'on s'étoit livré de part & d'autre à de longues querelles, à quelques combats ; qu'il y avoit eu du sang de répandu, quelques Sauvages tués, beaucoup de blessés, mais qu'enfin l'intérêt commun les ayant un jour obligés de se réunir contre une incursion subite des Caffres, la conduite courageuse & prudente de Haabas, qui avoit repoussé cette attaque, l'avoit fait unanimement proclamer Chef de deux Hordes, qui, par les alliances, les mariages & la bonne

amitié, actuellement n'en faisoient plus qu'une seule.

Mon eau de vie commençoit à opérer sur le cerveau de ces deux Gonaquois; ils étoient si fort en train de *jaser*, qu'ils ne tarissoient point dans leurs récits. Il étoit une heure du matin, lorsque je les quittai, pour aller reposer; je recommandai à mes gens d'imiter mon exemple, attendu que je destinois la journée du lendemain pour une grande chasse aux oiseaux, & que le point du jour étoit marqué pour le départ.

Je me mis en marche avec le Soleil. Le cousin de Narina me demanda la permission de me suivre; il se faisoit une fête, disoit-il, de me voir tirer mon fusil à plusieurs coups, phénomène qu'il ne pouvoit concevoir.

Je lui avois donné ma carabine à porter, parce qu'il pouvoit arriver, chemin faisant, que nous rencontrassions du gros gibier.

La curiosité d'*Amiroô* (c'étoit le nom du cousin de Narina) ne tarda pas à être satisfaite; à la portée ordinaire, nous nous approchâmes d'un Vautour que j'avois vu arrêté sur

une pointe de rocher. Mon premier coup le blessa; comme il partoit, mon second l'abbatit. Les camarades d'Amiroo de retour à la Horde, lui avoient bien dit que je pouvois tirer plusieurs coups de suite; mais, jugeant tout naturellement de mon arme par les siennes, il ne pouvoit croire qu'on pût blesser deux fois avec la même flèche décochée; il fut donc étrangement surpris d'entendre mon second coup, & de voir l'animal abattu. Il auroit bien souhaité, disoit-il, posséder une arme pareille, pour se battre avec les Caffres; il formoit ce vœu d'un air & d'un ton à me faire présumer que l'homme, s'il n'est pas le plus fort des animaux, en est né le plus noble & le plus courageux. Il me demanda pourquoi les Colons n'avoient point de fusils semblables; cette question me parut pleine de sens; quoi qu'il en soit, il me fut impossible d'y répondre. Non-seulement les Colons n'en possédoient aucun en effet, mais même, avant mon arrivée, ils n'en avoient jamais vu, & dans toutes les habitations éloignées du Cap, on parloit de mon fusil comme d'une merveille, une curiosité sans exemple.

Au milieu de nos converſations, j'avois cru m'apercevoir qu'Amiroo imaginoit qu'il m'étoit poſſible de tirer indéfiniment à ma volonté; j'en fus convaincu par la queſtion embarraſſante qu'il me fit bientôt. Un Milan paſſa ſur nos têtes; je lui envoyai mes deux coups, il fit ſeulement un crochet & continua ſa route. Amiroo me demanda pourquoi je ne tirois pas juſqu'à ce que je l'euſſe tué; je n'eus d'autre réponſe à lui faire, ſinon que l'oiſeau étoit trop commun, & que je ne m'en ſoucioïs pas, que tant de bruit d'ailleurs pouvoit en écarter d'autres, dont j'étois plus curieux; par ce détour tout mal-adroit, j'évitois de lui expliquer ce qu'il étoit prudent qu'il ignorât toujours, & j'augmentois le crédit & l'idée de ſupériorité qu'imprime part-tout un Blanc à toute eſpèce de Sauvage.

Ma chaſſe fut aſſez heureuſe. Entr'autres pièces, je tuai un Coucou qui, dans ce genre, formera une eſpèce nouvelle entièrement inconnue. Son plumage n'a rien de remarquable; il eſt preſque, par tout le corps, d'un brun noir; ſon ramage eſt compoſé de pluſieurs ſons diverſement accentués, il ſe fait entendre

de fort loin; comme il passe des heures entières à chanter sans aucune interruption, il se trahit lui-même, & appelle le chasseur. Je l'ai nommé le *Criard* dans mon Ornithologie.

Je tuai aussi quelques Gobes-Mouches & beaucoup de Touracos dont nous fîmes des fricassées bien supérieures à celles de Pintades & de Perdrix, mises à la même sauce.

Le cousin de Narina me voyant abattre aussi légèrement toutes sortes de petits oiseaux, auprès de lui, me pria de lui prêter mon fusil pour essayer son adresse; il n'étoit pas de ma politique de lui donner des leçons utiles; sans chercher à passer pour sorcier, je voulois qu'il se persuadât par sa propre expérience qu'il existe une énorme distance entre un Européen & un Hottentot; je chargeai mon fusil, mais sans y mettre de plomb; je le laissai tirer tant qu'il voulut; il s'impatientoit de ne rien voir tomber; j'aurois chargé l'arme à l'ordinaire, qu'il n'eût pas été pour cela plus heureux; car, dans la crainte d'avoir le visage brûlé par l'amorce, il détournoit la tête en même temps qu'il appuyoit sur la détente; sa mal-adresse auroit pu néanmoins le servir; c'est pourquoi j'avois

préféré de ne rien donner au hasard; car il est certain que, s'il avoit tué un seul oiseau, mon crédit baissoit aussitôt dans son esprit &, par suite, dans toute sa Horde; si l'opinion ne garantissoit pas ma personne, elle servoit du moins mon amour-propre.

Comme nous regagnions le camp, nous rencontrâmes, à deux cents pas de nous, une troupe de Bubales; j'en tuai un d'un coup de carabine; cela parut bien étrange à mon compagnon; en se rappelant qu'à quinze pas, il n'avoit pu, en plusieurs coups, abattre un misérable oiseau; il mesuroit avec étonnement la distance prodigieuse, entre le Bubale & nous. Ses réflexions l'attristoient; il en étoit accablé. Je le considérai avec attendrissement, & pris soin de le consoler. Bon jeune-homme qui ne savois pas tout ce qu'a de précieux & de touchant cette simplicité, qui te faisoit si petit devant ton semblable! ah! garde long-temps ton heureuse ignorance, puissé-je être le dernier Etranger qui, d'un pas téméraire, ait osé fouler tes champs, & que ta solitude ne soit plus profanée!

Nous couvrîmes le Bubale de branchages;

&, de retour au logis, je l'envoyai chercher avec un Cheval.

Pour amuser Amiroo & son camarade, j'employai le reste du jour à dépouiller mes oiseaux; je les retins pour la nuit, en leur annonçant que, le jour suivant, ils me conduiroient eux-mêmes à leur Horde; cette nouvelle fut le signal d'une joie très-vive; la soirée se passa gaîment; nous prîmes, à l'ordinaire, le thé à la crême devant un grand feu; j'avois fait tuer un des Moutons que m'avoit envoyés Haabas; le souper fut charmant; on dansa; on fit de la musique, & la Lyre immortelle ne fut point oubliée; j'en donnai deux à mes hôtes; ils en avoient vu dans les mains de tous ceux de la Horde qui m'étoient venu visiter avant eux; la réputation de cet instrument s'étoit bientôt répandue; ils mouroient d'envie d'en avoir, & n'avoient osé m'en demander; en allant au-devant de leurs désirs, j'augmentai d'autant la considération & l'amitié qu'ils avoient pour moi.

Lorsque l'heure du sommeil fut venue, je prévins tout mon monde sur le voyage du lendemain, & je recommandai à Klaas que

mes deux Chevaux fussent prêts à la pointe du jour.

A mon réveil, le camarade d'Amiroo étoit parti pour prévenir Haabas de la visite que j'allois lui rendre, dans le jour même.

Quelle que soit l'immensité des déserts de l'Afrique, il ne faut pas calculer sa population par celle de ces essaims innombrables de noirs qui fourmillent à l'Ouest & bordent presque toutes les côtes de l'Océan, depuis les Iles Canaries, ou le Royaume de Maroc, jusqu'aux environs du Cap de Bonne-Espérance; il n'y a certainement aucune proportion d'après laquelle on puisse établir des aperçus même hasardés; depuis que, par un commerce approuvé par le plus petit nombre, en horreur au plus grand, de barbares navigateurs d'Europe ont porté ces Négres par des appâts détestables à livrer leurs prisonniers, ou les plus foibles d'entr'eux, ils sont devenus, en proportion de leurs besoins, des être inhumains & perfides; le Chef a vendu son sujet: la mère a vendu son fils, & la Nature complice a fécondé ses entrailles!

Mais ce trafic révoltant, exécrable, est en-

core ignoré dans l'intérieur du Continent; le désert est strictement le désert; ce n'est qu'à des distances éloignées qu'on y rencontre quelques peuplades toujours peu nombreuses, vivant des doux fruits de la terre, ou du produit de leurs bestiaux; il faut faire une longue marche, avant d'arriver d'une Horde à une autre. La chaleur du climat, l'aridité des sables, la stérilité de la terre, la disette d'eau, les montagnes décrépites & graniteuses, les animaux féroces & plus que tout cela, sans doute, l'humeur un peu phlegmatique, & le tempérament froid du Hottentot sont des obstacles à la reproduction de l'espèce; il est peut-être sans exemple qu'un père ait compté six enfans.

Aussi le Pays des Gonaquois où je m'étois enfoncé, ne rassembloit pas trois mille têtes, sur une étendue de trente ou quarante lieues, & la Horde de Haabas qui montoit tout au plus à quatre cents personnes, de tout âge, de tout sexe, passoit pour l'une des plus considérables de la Nation.

Ce n'étoit plus ici ces Hottentots abâtardis & misérables qui languissent au sein des Colonies, habitans méprisables & méprisés, qui

ne connoissent de leur antique origine que le vain nom & ne jouissent qu'aux dépens de leur liberté d'un peu de paix qu'ils achettent bien cher par les travaux excessifs des habitations & le despotisme de leurs Chefs toujours vendus au Gouvernement! Je pouvois enfin admirer un peuple libre & brave, n'estimant rien que son indépendance, ne cédant point à des impulsions étrangères à la Nature, & faites pour blesser leur caractère franc, vraiment philantropique & magnanime.

Je ne voulois point me rendre chez cette Nation respectable comme un Chasseur harassé, que la fatigue & la faim ont contraint de s'arrêter au premier gîte; j'avois formé le dessein de m'y présenter *in fiochi*, dans un appareil imposant & tout à la fois honorable pour ce peuple & pour moi.

Dès le matin, je fis une toilette entière; j'arrangeai mes cheveux; après leur avoir donné une tournure distinguée, je les surchargeai de poudre, comme j'aurois fait pour me rendre dans un cercle d'élégans. Je peignis ma barbe, & lui fis prendre le meilleur pli

possible ; ce n'étoit ni par fantaisie ni par un goût bisarre que je l'avois laissé croître pendant un an, comme on l'a ridiculement débité par le monde ; ce n'étoit pas non plus, comme ces Voyageurs herboristes passionnés pour la follicule & le séné, en punition de ce que je ne découvrirois pas assez tôt à mon gré telle plante diaphorétique ; ou tel insecte inapercevable ; ma politique m'en avoit fait la première loi ; la longueur de ma barbe n'étoit point abandon, négligence de moi-même ; la propreté Hollandoise la plus scrupuleuse fait mes délices ; ce n'est pas pour un Créole d'Amérique un simple besoin d'habitude, c'est une volupté ; dans mes courses je changeois de linge & de vêtemens jusqu'à trois fois par jour ; mais le projet de laisser croître ma barbe avoit été médité long-temps avant de partir du Cap ; j'étois instruit des guerres des Caffres avec les Colons, & que ces derniers sont en horreur aux Sauvages ; je pouvois être rencontré des uns ou des autres ; il étoit donc essentiel, autant par mon extérieur que par ma conduite & mes manières, de me donner un air absolument

Etranger qui prouvât qu'il n'y avoit rien de commun entre les Colons & moi. Ce plan m'a très-bien réussi, dans toutes les Hordes que j'ai parcourues, je me suis vu toujours accueilli comme un être extraordinaire & d'une espèce nouvelle. Un dégoût invincible pour le tabac & l'eau de vie, tant prisés des Colons & des Sauvages, ajoutoit encore à leur étonnement ; l'idée de cette prévention favorable qui ne pouvoit m'échapper, me donnoit une assurance, une intrépidité même qui m'ont procuré de grandes jouissances inconnues à d'autres Voyageurs ; rien ne m'arrêtoit ; je marchois & me présentois sans trouble ; c'est ainsi que j'eusse traversé tout le centre de l'Afrique, jusqu'en Barbarie, sans la plus légère inquiétude, si la terre ne s'étoit point, pour ainsi dire, refusée sous mes pas ; mais la soif & la faim cruelle seront à jamais une barrière insurmontable à qui voudroit tenter une entreprise aussi hardie.

Ma barbe étoit donc ma sauvegarde essentielle ; mais elle me rendoit un service journalier non moins précieux ; lorsque j'étois en marche, j'avois, en la lavant, la précaution

d'y

d'y laiſſer toute l'eau qu'elle pouvoit retenir; durant les chaleurs du jour, c'étoit pour mon viſage un rafraîchiſſement qui me ſoulageoit beaucoup.

Cette première partie de ma toilette achevée, je m'habillai le plus proprement poſſible; parmi mes veſtes de chaſſe, j'en avois une d'un brun obſcur, garnie de boutons d'acier taillés à facettes; j'en fis mon habit de cérémonie; les rayons du Soleil tombant ſur ces boutons dans tous les ſens, devoient par leur réfraction jeter un éclat bien propre à me faire admirer par tous ces Sauvages; je mis un gilet blanc ſous cette veſte; à défaut de bottes, je me ſervis d'un pantalon de Nanquin, ce qui m'a toujours paru pour le moins auſſi noble; j'avois encore dans ma garde-robe une paire de ſouliers à l'Européenne, je les chauſſai, & n'oubliai point mes grandes boucles d'argent, par haſard fort brillantes; je déſirois ardemment un chapeau bordé d'or; il fallut s'en paſſer; mon pantalon rendant inutiles les boucles de caillou du Rhin de mes jarretières, j'en fis une agraphe avec laquelle j'attachai ſur mon chapeau, tel qu'il

étoit, un magnifique panache de plumes d'Autruches de toute leur longueur.

Mais que j'étois en peine pour l'équipage de mon Cheval ! Il ne répondoit guères aux ornemens du maître ; à la place de cette magnifique peau de Panthère, qu'on eût trouvée superbe en France, & qui ne disoit rien à l'œil d'un Sauvage, quelle figure radieuse n'eût pas faite sur ma bête la plus mauvaise des housses de drap rouge qui trotte régulièrement toutes les semaines de Paris à Poissy, tant il est vrai que la rareté des objets y met souvent tout le prix, en même temps qu'elle en constitue le mérite!

J'avois annoncé à mon fidèle Klaas qu'il monteroit à Cheval avec moi, & qu'il me serviroit d'Ecuyer; il s'étoit lui-même arrangé de son mieux; mais jaloux de le faire paroître avec distinction, je lui donnai une de mes vieilles culottes qu'il ne mit pas sans prendre un air de vanité qui annonçoit en même temps le plaisir que lui faisoit ce cadeau & l'importance qu'il reçevoit de cette décoration.

Tout étant prêt pour le départ, je dépêchai deux de mes Chasseurs avec leurs fusils, pour

prévenir la Horde de mon arrivée; & bientôt moi-même, après avoir déjeûné, je mis mon poignard à ma boutonnière, une paire de pistolets à ma ceinture, une autre à l'arçon de ma selle avec mon fusil à deux coups, & je montai à Cheval; Klaas en fit autant; il portoit ma carabine, & me suivoit conduisant quatre de mes Chiens; il étoit suivi, à son tour, de quatre Chasseurs qui escortoient un autre de mes gens chargé de porter une cassette qui contenoit deux mouchoirs rouges, des anneaux de cuivre, des couteaux, briquets & quelques autres présens que je voulois faire à la Horde. Amiroo marchoit à notre tête, pour nous guider dans la route.

Nous côtoyâmes d'abord la rivière en la remontant pendant près d'une heure; après quoi, nous la faisant quitter, Amiroo nous conduisit entre deux hautes montagnes, dans une gorge étroite dont la longueur & les sinuosités n'avoient guères moins de deux lieues. Au bout de ce défilé, revenus à cinq ou six pas de la rivière, le Pays s'ouvrit devant nous, & de là, me montrant du doigt une petite éminence sur laquelle j'apercevois un

Kraal, notre guide m'avertit que c'étoit celui de Haabas; nous n'en étions qu'à dix portées de fusil; le chemin avoit été plus long que je ne l'avois compté; nous avions employé trois grandes heures à cette marche.

Lorsque je ne me vis plus qu'à deux cents pas de la Horde, je lâchai mes deux coups, & j'en fis faire autant à mes quatre Chasseurs; les deux autres que j'avois envoyés en avant répondirent à notre salut par leur décharge, & ce fut pour toute la Horde le signal d'un cri de joie général. Je n'entremêlerai point de réflexions une scène aussi touchante; le Lecteur sensible partage les douces émotions de mon âme, & préfère un récit tout véridique & tout simple. Je voyois tout le monde sortir des huttes, & se rassembler en pelotons; mais, à mesure que j'approche, les femmes les filles & les enfans disparoissent, & chacun rentre chez soi; les hommes restés seul ayant leur Chef à leur tête, viennent à ma rencontre; mettant alors pied à terre; TABÉ, TABÉ, Haabas, dis-je au bon veillard en prenant sa main que je pressai dans la mienne. Il répondit à mon salut avec toute

l'effusion d'un cœur reconnoiſſant & touché de cette marque d'honneur dont il étoit le principal objet. J'eſſuyai le même cérémonial de la part de tous les hommes, excepté que, ſupprimant par reſpect le ſigne de la main, ils le remplacèrent par celui de la tête de bas en haut; & qu'en prononçant TABÉ, ils accompagnoient ce mot d'un clappement plus ſenſible.

Chacun en particulier m'examinoit avec la plus grande attention; jusqu'aux moindres détails de ma toilette, tout frappoit leurs regards; Haabas lui-même, qui ne m'avoit vu qu'en négligé dans mon camp ou dans mon équipage de chaſſe, paroiſſoit émerveillé de mes rares ajuſtemens; il me ſembloit qu'il me montroit une déférence plus marquée, un air plus reſpectueux que par le paſſé.

J'avois quitté mon Cheval à l'ombre d'un gros arbre, ſous lequel on étoit venu me complimenter; je n'y reſtai que quelques minutes pour me rafraîchir; je me faiſois une fête de contempler cette Horde intéreſſante & je m'y rendis eſcorté de toute la troupe; à meſure que je paſſois devant une des huttes

qui, comme celles des Hottentots, n'ont qu'une ouverture fort basse, la maîtresse du logis qui s'étoit d'abord montrée, pour me voir venir de loin, se retiroit aussitôt, de telle sorte qu'obligé de me baisser à tous momens pour examiner l'intérieur, c'étoit pour moi un spectacle très-curieux que ces visages bruns, immobiles & colés pour ainsi dire à la muraille, dans le plus profond de la hutte, n'offrant par-tout que des portraits à la Silhouette. J'aurois pu me faire écrire chez toutes ces Dames; car je n'y avois été reçu par aucune.

Cependant elles s'apprivoisèrent peu à peu, & je me vis à la fin entouré. On me présenta du lait de tous les côtés. Narina n'étoit point encore du nombre des curieuses; je demandai de ses nouvelles; on courut pour la chercher; elle arrivoit portant une corbeille de lait de Chèvre tout chaud qu'elle vint m'offrir avec empressement. J'en bus de préférence, autant à cause des graces naturelles qu'elle mit dans ce présent, que de la propreté qu'elle avoit eue l'attention de donner à son vase, que n'avoient point, à beaucoup près, ceux des autres.

Du reste toutes ces femmes, dans leur plus grande parure, graissées & boughoués à frais, les visages peints de cent manières différentes, montroient assez tout le bruit qu'avoit fait dans la Horde la nouvelle de mon arrivée, & la considération singulière qu'elles avoient pour l'Etranger; Narina s'étoit parée des présens que je lui avois faits; mais ce ne fut pas sans une extrême surprise que je m'aperçus qu'elle n'avoit point suivi l'étiquette comme ses camarades, & qu'elle avoit supprimé les onctions; elle savoit à quel point me déplaisoit ce rafinement de coquetterie, & quoi qu'eût dû lui coûter cette privation, elle se l'étoit imposée pour me plaire. Elle me présenta sa sœur qui me parut jolie; mais, soit que la prévention m'aveuglât, soit que l'odeur de ses onguens m'eût rebuté, je ne lui trouvai point l'air agaçant de Narina, & ne sentis rien pour elle.

Arrivé chez Haabas, il me montra sa femme; elle n'avoit rien qui la distinguât des autres, & je vis là, comme on le voit souvent ailleurs, que Madame la Commandante étoit richement vieille & laide; cela n'em-

pêcha point qu'en courtiſan délié, je lui préſentaſſe un mouchoir rouge, qu'elle reçut ſans façon. & dont elle ceignit ſur le champ ſa tête; j'ajoutai à cette offre un couteau, un briquet; mais, comme j'avois envie de connoître ſon goût, & que j'étois bien aiſe de voir une femme Sauvage dans l'embarras du choix pour ſes ajuſtemens, je lui montrai toute ma pacotille de verroterie, la priant de choiſir elle-même ce qui lui plairoit davantage; je ne jouis pas de la ſatisfaction que je m'étois promiſe; elle ſe jeta ſans balancer ſur des coliers blancs & des rouges; les autres couleurs, diſoit-elle, trop analogues à ſa peau, ne faiſant nul effet, & n'étant pas de ſon goût. J'ai toujours remarqué qu'en général, les Sauvages ne font pas grand cas du noir & du bleu; je lui donnai encore du gros fil de laiton pour deux paires de braceſets; cet article me parut être celui qu'elle eſtimoit davantage.

Ces préſens n'étoient point regardés ſans envie de la part des autres femmes; elles levoient les mains avec extaſe, & déclaroient à haute voix dans leur admiration, que l'é-

poufe de Haabas étoit la plus heureufe des femmes, & la plus brillante en bijoux qu'on eut jamais vue dans toutes les Hordes de la Nation Gonaquoife.

Je fis enfuite la diftribution du refte de la verroterie que j'avois apportée, & j'avoue de bonne-foi que je manœuvrai de façon que les jeunes & les plus jolies furent les mieux partagées.

Je donnai aux hommes des couteaux, des briquets & des bouts de tabac; mon intention, en venant moi-même vifiter cette Horde, étoit que toutes les familles qui la compofoient fe fentiffent de mes largeffes; & la pacotille que j'avois apportée ne laiffoit pas d'être confidérable.

Haabas me pria de la part de plufieurs vieillards impotens qui ne pouvoient fortir de leur loge, de le fuivre & de les aller vifiter; je me prêtai fans peine à fon défir; nous entrâmes dans leurs huttes. Ils étoient tous gardés par des enfans de huit à dix ans, chargés de leur donner leur nourriture & tous les foins qu'exige la caducité. Cette inftitution refpectable chez des peuples Sauvages me toucha fortement;

j'en témoignai toute ma satisfaction à mon conducteur. Quoique ces vieillards, pour la plupart, ne fussent retenus que par leur grand âge, & non par ces infirmités qui sont l'apanage ordinaire des peuples civils, je remarquai avec surprise que leurs cheveux n'avoient point blanchi; &, qu'à peine apercevoit-on à leur extrémité une légère nuance grisâtre.

Je fus conduit, après cela, vers une hutte absolument écartée de toutes les autres; elle renfermoit (quel spectacle!) un malheureux couvert d'ulcères, de la tête aux pieds. Je me baissois pour entrer; une odeur infecte qui sortoit de cette hutte me fit reculer d'horreur. Cette pauvre créature étoit-là, gîsante depuis plus d'un an, sans que personne osât l'approcher, tant on craignoit la communication de sa maladie, qui passoit pour contagieuse! sa femme, en effet, & deux enfans venoient d'en mourir il n'y avoit pas deux mois. On lui jetoit sa nourriture à l'entrée de sa loge ou plutôt de sa tombe; car ce n'étoit plus un être vivant. Son état, vraiment déplorable, m'inspira de la pitié; il croupissoit depuis

long-temps dans l'ordure & ses déjections. Combien je me sentis peiné de ne pouvoir par un remède efficace, apporter quelque soulagement à ses maux!

J'avois beau me souvenir qu'à Surinam nous recueillons nous-mêmes le baume de Copahu, & celui de Racassir, qui, je crois, est le Tolu de la pharmacie, & qu'avec ce seul secours nous guérissions facilement nos Nègres. Je n'en étois pas pour cela plus avancé; l'Afrique ne m'offroit aucune de ces plantes salutaires, ou du moins si elles y croissent, dans quel lieu devois-je les aller chercher? Il me vint pourtant dans l'esprit un moyen, sinon de guérir entièrement ses douleurs, du moins d'en suspendre un peu la durée.

Je commençai par tranquilliser les esprits de ces bons Sauvages, en les assurant que la maladie n'étoit point contagieuse; qu'elle ne pouvoit se communiquer ni par le contact immédiat du malade, bien moins encore par l'air environnant; pour les persuader davantage, je leur dis avec fermeté qu'elle m'étoit très-connue; sans cette précaution, le dessein que je formois pour le soulagement du misé-

rable couroit grand risque d'avorter ; une prévention invincible leur faisant craindre à tous une épidémie. Ils m'en crurent heureusement, & promirent d'exécuter tout ce que j'ordonnerois.

Je leur dis donc qu'il seroit à propos de faire au moribond une friction générale avec de la graisse de Mouton fondue ; que ce remède innocent restitueroit à la peau desséchée de cet homme, un peu de souplesse, & lui procureroit du moins la facilité de se mouvoir. Je lui fis donner plusieurs nattes, en le priant de faire quelques efforts pour les passer sous lui. Tout foible qu'il étoit, il réussit au gré de mon désir. Je proposai alors de lui construire une nouvelle hutte, & de l'y transporter. Cet avis fut reçu avec des exclamations par tous les assistans. Pour ne pas donner à leur bonne volonté le temps de se réfroidir, mes gens & moi mîmes la main à l'ouvrage, & la hutte fut bientôt achevée & en état de recevoir le malade.

J'ai toujours pensé que cet homme avoit été atteint du fléau destructeur qui empoisonne les sources de la vie, & détruit le plaisir

par le plaisir même. Quoiqu'étrangers à ce fléau, ainsi qu'aux Hottentots du Cap qui le connoissent si bien, les Gonaquois pouvoient l'avoir reçu de proche en proche: un voyage, une fatale rencontre, sans doute, avoit causé le malheur de celui-ci.

On le fit sortir étendu sur ses nattes. Il fut porté près de sa nouvelle demeure, & l'ancienne fut au moment même démolie. J'étois un Dieu bienfaisant pour ces bons Sauvages. Avec quel intérêt ils suivoient l'infortuné, les yeux fixés tantôt sur son sauveur, tantôt sur le malheureux, pour la santé duquel ils concevoient déjà beaucoup d'espérance; car ce doux aliment des cœurs rayonnoit sur tous les fronts, & doubloit leur tendre compassion! avec quel empressement je les voyois tous accourir, m'environner, s'attendrir sur les souffrances de leur frère, & toutes les femmes sur-tout, implorer les connoissances qu'elles me supposoient afin de donner, s'il étoit possible, quelque relâche à son supplice, & de le rendre à la vie.

Il n'étoit plus qu'un squelette mal recouvert par une peau rétrécie & sèche, qui laissoit

voir à nu des parties d'os aux jambes, aux bras, aux côtés & aux reins; toutes les jointures étoit démesurément enflées, & les vers anticipant sur sa destruction le rongeoient de toutes parts.

Après la friction que j'avois ordonnée, on l'introduisit dans sa hutte; je le recommandai aux attentions & aux soins de toute la Horde, & je priai qu'on ne lui donnât que du lait pour toute nourriture.

Je doute fort que ces secours ayent été suffisans pour le réchapper; malheureusement je n'étois pas plus instruit; &, dans l'intime persuasion que sa mort étoit inévitable, j'avois pensé que la hâter auroit été le plus grand service qu'on eût pu lui rendre. Si j'ai prolongé de quelques jours sa douloureuse existence, le plus cruel de ses ennemis n'en eût pas fait davantage.

De retour à la demeure de Haabas, sa femme me présenta du lait pour me rafraîchir; on avoit fait tuer un Mouton pour moi & mes gens.

Je fis rôtir quelques cotelettes sur des charbons devant la hutte; mais les Miasmes qui

m'avoient ſuivi, & le ſpectacle hideux de ce cadavre encore animé, ne déſemparoient pas mon imagination, & m'avoient ôté l'appétit. Cependant, dans la crainte que ces Sauvages ne penſaſſent que leur mêts m'inſpiroient du dégoût, ce qui les auroit cruellement mortifiés, je pris ſur moi de manger un peu. De l'endroit où j'étois aſſis, à travers le cercle qui m'environnoit, je voyois mes gens, moins délicats que leur maître, ſe régaler des morceaux qu'on leur avoit diſtribués, & ſe divertir comme s'il ſe fût agi d'une nôce.

Le dîner fini, il ne me reſta que le temps néceſſaire pour me rendre chez moi avant la nuit; ainſi, prenant congé de mes bons voiſins, après une kirielle de Tabé, je remontai à Cheval; preſque toute la Horde me ſuivoit, mais de plus en plus, preſſé par le temps, je piquai des deux; &, en moins d'une heure, Klaas & moi nous fûmes rendus au gîte; le reſte de mon monde arriva beaucoup plus tard; une vingtaine de Gonaquois, tant hommes que femmes, que la curioſité attachoit à leurs pas, les accompagnoient; dans tout autre temps cette viſite auroit pu me déplaire; mais

pour le moment j'avois beaucoup de provisions, & vingt bouches de plus ne me dérangeoient en aucune façon.

On s'attend, sans doute, à retrouver encore au nombre des arrivans la belle Narina; mais ce qu'on ne devine point, à coup sûr, & qui surprendra, c'est qu'elle garda si bien l'incognito que ce ne fut que le lendemain seulement que j'appris par elle-même qu'elle étoit arrivée de la veille. La nuit fut entièrement consacrée à la danse & aux chants; mais, ne voulant priver personne d'une partie de plaisir que l'occasion seule avoit formée, je ne me permis pas de les interrompre.

Un des moyens de conserver sur les Sauvages la supériorité que s'arroge de plein droit le présompteux Européen, n'est pas, comme on pourroit le croire, de les intimider & de répandre par-tout la menace & l'effroi; ce systême imbécille ne fut imaginé que par un fou téméraire, ou par un lâche à la tête d'une troupe nombreuse, & qui profite de sa force pour imposer des loix impérieuses & dures; l'exemple récent qu'en offrent nos Voyages, sont une preuve frappante que ce n'est

n'est point à coups redoublés de tonnerre, & le sabre à la main, qu'on apprivoise des hommes; la fin tragique d'un de ces navigateurs audacieux doit à jamais servir d'exemple à quiconque oseroit embrasser ces funestes maximes. Je me suis convaincu qu'il ne faut point hasarder avec les peuples de la Nature, des demandes qui leur coûtent trop de sacrifices; qu'il est prudent de se priver un peu, pour obtenir davantage; que ce n'est qu'à force de complaisance qu'on s'insinue dans leurs bonnes graces, & que le point capital, pour réussir auprès d'eux, est de s'en faire aimer : avec ces principes, on jugera bien que je ne crois point aux *mangeurs d'hommes*, & qu'il n'est pas de Pays si désert & si peu connu, où je ne me présentasse tranquillement & sans crainte. La défiance est la seule cause de leur barbarie, si l'on peut appeler ainsi ce soin pressant d'écarter loin de nous, & même de détruire tout ce qui paroît tendre à troubler notre repos & notre sûreté.

Je n'avois pu dormir de toute la unit; je me levai à la pointe du jour; quel fut mon étonnement quand j'aperçus Narina! elle avoit

l'air plus embaraſſé, plus honteux que de coutume; ce fut alors ſeulement, comme je l'ai dit, qu'elle m'avoua qu'elle étoit arrivée dès la veille avec tous les autres. Je lui fis des reproches de s'être ainſi cachée de moi; je la preſſai de m'en dire la raiſon; malgré mes vives inſtances, je ne pus obtenir une réponſe poſitive; ſon ſilence là-deſſus alla juſqu'à l'obſtination; enfin, comme ſi elle eût craint d'avoir trop élevé ſes eſpérances, elle devint plus timide, à meſure qu'elle devinoit les ſoupçons que je ſemblois former ſur ſon compte. Cette réſerve ingénue me la fit aimer davantage; le caffé étoit prêt; je partageai mon déjeûné avec elle.

Les danſes & la joie continuèrent encore toute cette journée; mais, le lendemain, la curioſité amena en détail toute la Horde dans mon camp. Les uns arrivoient, d'autres partoient; on ſe croiſoit de toutes parts ſur les chemins. Ce ſpectacle étoit pour moi, le tableau mouvant d'une fête de village. Je les reçus avec une égale cordialité. Je demandai des nouvelles du pauvre malade; on m'en donna qui me firent plaiſir; il ne ceſſoit

me dit-on, de parler de moi avec les larmes de la reconnoiſſance ; Il étoit toujours ſouffrant ; mais quel changement dans ſa poſition ! quel ſoulagement ne recevoit-il pas de la propreté que je lui avois procurée ! Il jouiſſoit du moins de la conſolation de voir ſes camarades, & de s'entretenir avec eux ; pleins de confiance dans mes avis, ils ne craignoient plus d'entrer dans ſa hutte, & de l'approcher. Leurs viſites étoient une diſtraction qui répandoit ſur ſes plaies un baume plus ſalutaire encore que les plantes & lui faiſoit oublier ſon mal. Je doute fort de ſa régénération, après l'état déſeſpéré où je l'ai vu ; mais, s'il étoit poſſible qu'il ſe rétablît, je penſe que ce remède moral n'y aura pas peu contribué. Eſt-il un ſort plus cruel que de ſe voir ainſi délaiſſé par ſes amis & par ſes proches & relégué au loin comme un cadavre abandonné dont la vue fait horreur. Chacun me contoit tous ces détails à ſa manière, & les accompagnoit de remercîmens d'autant plus empreſſés qu'ils tenoient davantage au malade par les liens du ſang ou de l'amitié.

Ce ne fut que l'après-midi du ſecond jour

que cessa la procession, & que ces braves Gonaquois prirent congé de mon camp, pour retourner tout-à-fait à leur Horde. Je ne pouvois trop leur recommander le malade ; je leur dis que les soins qu'ils prendroient de lui étoient la marque d'affection & d'estime qui me flatteroit le plus ; je chargeai Narina, en particulier, de lui remettre de ma part une petite provision de tabac. Je fis, sur-tout, à cette jeune Sauvage quelques nouveaux présens & je la laissai partir.

J'avois peu fréquenté cette fille ; mais l'attachement qu'elle m'avoit inspiré étoit si naturel & si simple ; je m'étois si bien habitué à ses manières, & je trouvois tant d'analogie entre son humeur & la mienne, que je ne pouvois me persuader que notre connoissance datât de si près, & qu'elle dût finir si tot ; je croyois l'admirer pour la dernière fois . . . . . d'autres projets, d'autres soins !

Il est temps d'observer que les femmes de ce Pays, ne s'étoient point comportées avec mes gens comme avoient fait précédemment celles de la rivière Gamtoos. Elles montroient

la plus grande retenue ; dès que leurs hommes partoient, aucune d'elles ne restoit en arrière.

J'avoue que ces visites un peu longues, un peu nombreuses, & trop multipliées commençoient à me déplaire ; je craignois avec raison qu'il n'en résultât du désordre autour de moi, & que mon monde ne prît goût à ces dissipations. Chacun déjà se relâchoit de sa besogne ; la chasse les intéressoit beaucoup moins ; la danse occupoit tous leurs momens. Les gens chargés de la conduite & de la garde de mes bestiaux s'y prêtoient à regret, & les laissoient se disperser cà & là ; d'autres s'étoient absentés la nuit & n'avoient reparu qu'au jour pour se reposer ; je crus qu'il étoit de ma politique de fermer les yeux sur ces petits abus, & de ramener insensiblement tout ce monde au devoir. Les chaleurs commençoient à devenir insupportables ; le Soleil, après avoir repassé l'Equateur, plongeoit à pic sur nous, & nous brûloit au point qu'il eut été très dangereux de s'exposer au jour dans le fort de son ardeur ; ma tente même se changeoit dans ces momens en une étuve dont j'étois

obligé de déserter. Que de motifs puissans pour m'engager à changer d'emplacement, & à transporter mes pénates dans un local mieux ombragé, sous quelque bocage épais! mais on se rappelle le rendez-vous convenu avec mes Envoyés chez les Caffres; il se pouvoit qu'à leur retour, ne me trouvant point au Koks-Kraal, ils imaginassent, ou qu'il m'étoit arrivé quelque malheur imprévu, ou que, fatigué de les attendre, j'avois pris le parti de décamper & de continuer ma route; cette diversion les eût jetés dans le plus grand embarras; de mon côté, je m'intéressois trop au sort des deux miens pour les abandonner, & n'aurois pas voulu, pour tous les oiseaux de l'Afrique, avoir à me reprocher une aussi lâche action. Je me déterminai donc à rester jusqu'à leur arrivée, qui nécessairement ne devoit pas tarder; mais je me promis bien de rendre tous mes gens à nos exercices, & j'en donnai le premier l'exemple.

Je ne manquai plus, selon mon ancienne coutume, de consacrer une partie des soirées à la rédaction de mon Journal & c'est ici que je commençai à saisir enfin les différences

qui distinguent un Hottentot d'un Hottentot, & particulièrement les Gonaquois des autres Hordes que j'avois jusqu'alors rencontrées.

Le Kraal de Haabas, à quatre cents pas environ de la rivière Groot-Vis, étoit situé sur le penchant d'une colline qui s'étendoit par une pente insensible jusqu'au pied d'une chaîne de montagnes couvertes d'une forêt de très-grands arbres; un petit ruisseau le traversoit par le milieu, & alloit se perdre à la riviére. Toutes les huttes, au nombre à peu près de quarante, bâties sur un espace de six cents pieds quarrés, formoient plusieurs demi-cercles; elles étoient liées l'une à l'autre par de petits parcs particuliers. C'est-là que chaque famille enferme, pendant le jour, les Veaux & les Agneaux qu'ils ne laissent jamais suivre leurs mères & qui ne tettent que le matin & le soir, temps auquel les femmes traient les Vaches & les Chèvres. Il y avoit, outre cela, trois grands parcs bien entourés, destinés à contenir pendant la nuit seulement le troupeau général de la Horde.

Les huttes semblables pour la forme à celles des Hottentots des Colonies, portent huit à

neuf pieds de diamétre. Elles ſont couvertes de peaux de Bœuf ou de Mouton, mais plus ordinairement de nattes. Elles n'ont qu'une ſeule ouverture, fort étroite & fort baſſe; c'eſt au milieu de ce four que la famille entretient ſon feu. La fumée épaiſſe qui remplit ces tanières, & qui n'a d'autre iſſue que la porte, unie à la fétidité qu'elles conſervent toujours, étoufferoit l'Européen qui auroit le courage d'y reſter deux minutes. L'habitude rend tout cela ſuportable à ces Sauvages. A la vérité, ils n'y demeurent point pendant le jour; mais, à l'approche de la nuit, chacun gagne ſa demeure, étend ſa natte, la couvre d'une peau de Mouton, & s'y dorlote auſſi bien que ſur le duvet. Quand les nuits ſont trop fraîches, on ſe ſert pour couverture d'une peau pareille à celle ſur laquelle on couche; le Gonaquois en a toujours de rechange; dès que le jour eſt venu, tous les lits ſont roulés & placées dans un coin de la hutte. Si le temps eſt pur, on les expoſe à l'air & au ſoleil; on bat l'un après l'autre tous ces meubles pour en faire tomber, non pas les punaiſes comme en Europe, mais les inſectes & une autre vermine non moins incommode à laquelle

la chaleur exceſſive du climat rend fort ſujets ces Sauvages & dont ils ne ſont pas maîtres avec tous leurs ſoins d'arrêter la foiſon. Lorſqu'ils n'ont point, pour l'inſtant, d'occupation plus preſſée, ils font une recherche plus exacte & plus ſcrupuleuſe de cette vermine; un coup de dent les délivre l'un après l'autre de ces petits animaux malfaiſans; cette méthode eſt plus facile & plus prompte.

Je ne ſais quel Auteur s'eſt aviſé de croire que cet uſage étoit pour eux une reſſource, une partie de leur nourriture, peut-être même une délicateſſe. Rien n'eſt plus faux que cette ridicule aſſertion; je peux certifier, au contraire, qu'ils s'acquitent de cette manière, d'une cérémonie pareille, avec autant de dégoût que nos femmes ou nos ſervantes, la rempliſſent, d'une autre façon, à l'égard de nos enfans.

J'ai avancé, plus haut, que les Gonaquoiſes mettent dans leur parure un air de coquetterie inconnu aux Hottentotes des Colonies. Cependant leurs habillemens ne diffèrent point par la forme, ſi ce n'eſt que les premières les portent plus amples, & que le tablier de la

pudeur, qu'elles nomment *Neuyp-Kros*, eſt plus large & deſcend preſque juſqu'aux genoux; mais c'eſt dans les ornemens, je pourrois dire dans les broderies, prodigués à ces habillemens, que conſiſtent la richeſſe & la magnificence dont elles ſe piquent; c'eſt dans l'arrangement ſur-tout de ce tablier, que brillent l'art & le goût de chacune d'elles; les deſſins, les compartimens, le mélange des couleurs, rien n'eſt négligé; plus leurs vêtemens en général ſont chargés de grains de raſſade, plus ils ſont eſtimés; elles en ornent même les bonnets qu'elles portent; ils ſont, autant qu'il eſt poſſible, de peau de Zèbre, parce que la peau blanche de ce quadrupède, tranchée par des bandes brunes ou noires, donne du relief à leur phyſionomie, & comme elles le diſent très-bien ajoute plus de piquant à leurs charmes. Elles ſont outre cela plus ou moins ſomptueuſes en proportion des verroteries qu'elles poſsèdent, & dont elles ſurchargent leur corps. Bracelets, ceinture, colliers, elles ne s'épargnent rien lorſqu'elles veulent paroître. Elles font des tiſſus dont elles ſe garniſſent les jambes en guiſe de brodequins. Celles qui ne peuvent

atteindre à ce degré de magnificence, ſe bornent, ſur-tout pour les jambes, à les orner du même jonc dont elles fabriquent leurs nattes, ou de peaux de Bœuf coupées & arrondies à coup de maillet; c'eſt cet uſage qui a donné lieu à pluſieurs Voyageurs de copier, l'un de l'autre, que ces peuples s'enveloppent les bras & les jambes avec des inteſtins fraîchement arrachés du corps des animaux & qu'ils dévorent ces garnitures à meſure qu'elles tombent en putréfaction; erreur groſſière, & qui mérite d'être enſevelie avec les livres qui l'ont produite; il eſt peut-être arrivé qu'un Hottentot excédé par la faim, aura ſaiſi cette reſſource, le ſeul moyen de ſauver ſes jours, & dévoré ſes courroies & ſes ſandales; mais de ce que les horreurs d'un ſiége ont contraint des hommes civiliſés à ſe diſputer les plus vils alimens, faut-il conclure que les hommes civiliſés ſe nourriſſent ordinairement de pourritures & de lambeaux ?

Dans l'origine, les anneaux de cuir & les roſeaux dont les Hottentots entouroient leurs jambes, n'étoient qu'un préſervatif indiſpenſable contre la piqûre des ronces, des épines

& la morſure des Serpens qui abondent dans ces contrées de l'Afrique; mais le luxe transforme en abus les inventions les plus utiles. A ces peaux & à ces anneaux qui les ſervoient ſi bien, les femmes ont ſubſtitué la verroterie, dont la fragilité les préſerve ſi mal. C'eſt ainſi que, chez les Sauvages comme chez les Nations les plus éclairées, ſe dégradent & ſe corrompent à la longue les inſtitutions les plus ſages & les mieux combinées! Le luxe des Hottentotes, tout mal-entendu qu'il paroiſſe, annonce aſſez que la vanité appartient & s'étend à tous les climats, & qu'en dépit même de la Nature, par-tout la femme eſt toujours femme.

L'habitude de voir des Hottentotes ne m'a jamais familiariſé avec l'uſage où elles ſont de ſe peindre la figure de mille façons différentes; je le trouve hideux & repouſſant; je ne ſais quels charmes elles prétendent recevoir de ce barbouillage, non-ſeulement ridicule, mais fétide. Je donne la gravure d'une Hottentote dans tout le luxe de ſes plus beaux atours, & j'atteſte qu'il n'y a dans ce portrait ni charge, ni exagération.

Les deux couleurs dont elles ſont ſur-tout très-

grand cas, font le rouge & le noir. La première eft compofée avec une terre ocreufe qui fe trouve dans plufieurs endroits ; elles la mêlent & la délayent avec de la graiffe ; cette terre reffemble beaucoup à la brique, ou au tuileau mis en poudre. Le noir n'eft autre chofe que de la fuie ou du charbon de bois tendre. Quelques femmes fe contentent, à la vérité, de peindre feulement la proéminence des joues; mais le général fe barbouille la figure par compatimens fymétriquement variés, & cette partie de la toilette demande beaucoup de temps.

Ces deux couleurs chéries des Hottentotes font toujours parfumées avec de la poudre de Boughou. L'odorat d'un Européen n'en eft pas agréablement frappé; peut-être que celui d'un Hottentot ne trouveroit pas moins infupportables nos odeurs, nos effences, & tous nos fachets; mais du moins le Boughou a, fur notre rouge & nos pâtes, l'avantage de n'être point pernicieux pour la peau ; il n'attaque ni ne délabre les poitrines ; & la Hottentote qui ne connoît ni l'ambre, ni le mufc, ni le benjoin, ne connoît pas non plus les vapeurs, les fpafmes & la migraine.

Les hommes ne peignent jamais leurs visages ; mais souvent je les ai vus se servir de la préparation des deux couleurs mélangées, pour peindre leur lèvre supérieure jusqu'aux narines, & jouir de l'avantage d'en respirer incessamment l'odeur. Les jeunes filles accordent quelquefois à leurs amans la faveur de leur en appliquer sous le nez ; &, sur ce point, elles ont un genre de coquetterie fort touchant pour le cœur d'un novice Hottentot.

Qu'on se garde bien d'inférer de ce que j'ai dit des Hottentotes, qu'elles soient tellement adonnées à leur toilette qu'elles négligent les occupations utiles & journalières, auxquelles la Nature & leurs usages les appellent. Je n'ai entendu parler que de certains jours de fête qui reviennent assez rarement. Séparées de l'Europe par l'immensité des mers, & des Colonies Hollandoises par des déserts, des montagnes & des rochers impraticables, trop de communication d'un peuple à l'autre ne les a point encore conduits à ces excès de notre dépravation ; loin de cela, dès qu'elles jouissent du bonheur d'être mères, la Nature leur parle un autre langage ; elles prennent

plus qu'en aucun autre Pays, l'eſprit de leur état, & ſe livrent ſans réſerve aux ſoins impérieux qu'il exige.

Auſſitôt qu'il eſt né, l'enfant ne quitte point le dos de ſa mère; elle y fixe ce cher fardeau avec un tablier qui le preſſe contre elle; un autre attaché avec des courroies ſous le derrière de l'enfant, le ſoutient & l'empêche de gliſſer; ce ſecond tablier formé, comme l'autre, de peau de bête, reſſemble aſſez à nos carnaſſières de chaſſes; on l'orne ordinairement avec des raſſades, & voilà tout ce qui compoſe la layette du nouveau-né.

Soit que la mère aille à l'ouvrage, ſoit qu'elle ſe rende au bal, & même qu'elle y danſe, elle ne ſe débarraſſe point de ſon enfant: ce marmot, dont on n'aperçoit que la tête, ne pleure jamais, ne pouſſe aucun vagiſſement, ſi ce n'eſt lorſqu'il éprouve le beſoin de teter; la mère alors le fait tourner & l'attire de côté, ſans qu'il ſoit néceſſaire qu'elle le démaillote; mais lorſqu'elle eſt avancée en âge, ou qu'elle a eu pluſieurs enfans, ſans déplacer celui qu'elle porte, elle lui paſſe la mamelle par-deſſous le bras ou la lui donne

par-dessus l'épaule ; l'enfant satisfait cesse alors de pleurer, & la nourrice continue sa danse. Lorsqu'enfin on juge qu'il est en état de s'aider & de s'évertuer lui-même, on le pose à terre devant la hutte ; à force de ramper, il se dévelope &, de jour en jour, il s'essaye à se tenir debout ; une première tentative en amène une seconde ; il s'enhardit & bientôt il est assez fort pour courir & suivre son père ou sa mère.

Cette méthode si simple, si naturelle vaut bien, à ce que je crois, celles de nos bretelles meurtrières ; elles écrasent & retrécissent la poitrine ; la disproportion entre la force des jambes & la pesanteur du corps qui contraint nos enfans à peser sur ces bretelles trop officieuses, finit souvent par les estropier, altère leur santé & les défigure pour le reste de leur jours.

Jamais, soit en Amérique, soit en Afrique, je n'ai rencontré de boiteux ou de bossus parmi les Sauvages. C'est en Europe qu'il faut voyager pour en voir.

Ce qui contribue encore à donner aux enfans des Sauvages cette souplesse & cette

force

force qui les diſtinguent, c'eſt le ſoin que prennent les mères de les frotter avec de la graiſſe de Mouton. Les hommes faits ont beſoin eux-mêmes d'uſer de cette précaution, qui rend à la peau la flexibilité que lui ôteroient l'impétuoſité des vents & les ardeurs du Soleil.

Moins favoriſé par les productions des climats Africains, que les Caraïbes par ceux d'Amérique, le Hottentot n'a pas, comme ces derniers, *le Rocou*, qui lui rend un ſervice continuel. Tout le monde ſait que cet arbre donne une eſpèce de fruit ou de ſilique qui s'ouvre en deux parties, & laiſſe échapper une ſoixantaine de graines, dont la pellicule eſt graiſſeuſe & rougeâtre. L'Indien qui va toujours nud, ne manque jamais de s'en frotter tous les matins, depuis les pieds juſqu'à la tête; il ſe préſerve au moyen de cette onction, des atteintes du Soleil, & de la piqûre des Mouſquittes, & intercepte la tranſpiration trop abondante entre les tropiques.

Lorſqu'une Hottentote touche au moment d'accoucher, c'eſt une vieille femme de la Horde qui vient lui prêter un miniſtère offi-

cieux ; ces couches sont toujours heureuses ; on ne connoît point chez des Sauvages, l'opération Césarienne & de la Symphyse ; on ne consulte point, on n'agite jamais la question de savoir s'il faut sauver l'enfant aux dépens des jours de la mère ; & si, par un exemple extrêmement rare, on ne pouvoit accorder la vie qu'à l'un des deux, certes d'horribles distinctions n'ordonneroient point l'assassinat d'une mère, & l'enfant ne seroit pas épargné.

Je me suis informé des Hottentots mêmes, s'il étoit vrai qu'une mère qui accouche de deux enfans à la fois, en fit périr un sur le champ ; d'abord ce crime contre Nature est fort rare, & révolte ces Nations ; mais il prend sa source, le croiroit-on, dans l'amour le plus tendre. C'est la crainte de ne pouvoir nourrir ses jumeaux, & de les voir périr tous deux, qui a porté quelques mères en à sacrifier un ; au reste, les Gonaquois sont exempts de ce reproche, & je les ai vus s'indigner de ma question. Mais de quel droit oseroit-on faire un crime à ces Sauvages de cette précaution dont j'ai donné du moins un motif plausible, lorsqu'au sein des Pays les plus éclairés, on voit

chaque jour, malgré les hospices ouverts par la bienfaisance, des mères assez dénaturées pour exposer elles-mêmes & abandonner dans les rues le fruit innocent de leurs entrailles?

C'est donc calomnier ces peuples que de donner comme une pratique constante quelques actions barbares qu'ils désavouent & démentent si bien par leur conduite : j'ai rencontré dans plus d'une Horde, des mères qui nourrissoient leurs jumeaux & ne m'en paroissoient pas plus embarassées.

Des Voyageurs cependant n'ont pas craint d'attester l'usage de cette barbarie ; c'est avec aussi peu de vérité que M. Sparmann lui-même s'exprime ainsi dans son Voyage au Cap, pag. 73 du Tome II, touchant le sort des enfans à la mamelle qui perdent leur mère. « Une autre coutume non moins horrible qui » n'a jusqu'à présent été remarquée par per-» sonne, mais dont l'existence chez les Hot-» tentots m'a été pleinement CERTIFIÉE; » c'est en cas de mort de la mère, d'en-» terrer vivant avec elle son enfant à la ma-» melle; cette année même, dans l'endroit » où j'étois alors, le fait qu'on va lire étoit

» arrivé. — Une Hottentote étoit morte à cette » ferme d'une fièvre épidémique. Les autres » Hottentots qui croyoient n'être pas à portée d'élever l'enfant femelle qu'elle avoit » laissé ou qui ne vouloient pas s'en charger, » l'avoient déjà enveloppé vivant dans une » peau de mouton pour l'enterrer avec sa » défunte mère ; quelques fermiers du voisi- » nage les empêchèrent d'accomplir leur des- » sein ; mais l'enfant mourut dans des con- » vulsions ; mon hôtesse qui commençoit à » n'être plus jeune, me dit qu'elle-même, » il y avoit seize ou dix-sept ans, avoit » trouvé dans le quartier de Swellendam, un » enfant Hottentot empaqueté dans des peaux, » attaché fortement à un arbre, près de l'en- » droit où sa mère avoit été récemment en- » terrée ; il restoit encore assez de vie à cet » enfant pour le sauver ; il fut élevé par les » parens de Madame Kock ; mais il mourut » à l'âge de huit à neuf ans. Il résulte de » ces exemples & de plusieurs autres traits » que JE TIENS DES COLONS, &c. »

Il faut d'abord conclure des paroles de ce Botaniste, qu'il n'avoit rien vu de ce qu'il

rapporte, puiſqu'il déclare ici comme par-tout ſon ouvrage, qu'il tient ces détails des Colons. Il les a trop fréquentés pour ignorer juſqu'où l'on doit compter ſur leur mémoire ou leur eſprit; c'en étoit aſſez pour nous épargner beaucoup de fables, qu'il étoit au contraire important de renverſer. Ce n'eſt pas ſur des ouï-dire qu'on juge les peuples, & que l'on compare. Dans le récit le plus véridique, que de nuances même vous échapent, qui porteroient la lumière ſur des faits toujours mal interprêtés, quand on n'en a pas été le témoin oculaire. Ne ſuffiſoit-il pas que la première mère dont il parle fût morte, comme il le dit, d'une maladie épidémique, pour que les Hottentots alarmés s'éloignaſſent du cadavre & de l'enfant, dans la crainte d'une contagion, motifs & préjugés aſſez forts chez eux pour les porter à tout abandonner à l'inſtant, juſqu'aux troupeaux, leur ſeule richeſſe. A l'égard du ſecond enfant trouvé dans le Canton de Swellendam, les circonſtances pouvoient être encore les mêmes; &, juſqu'à ce qu'on m'ait fait voir les cauſes raiſonnées de cette barbarie, j'en purgerai l'hiſtoire du peuple le plus doux & le plus

sensible que je connoisse. Au reste, il y a long-temps que tout ces contes ridicules sur ces pauvres Sauvages, seroient oubliés avec les histoires des sorciers & des revenans, s'il n'y avoit des vieilles pour les redire, & des enfans pour les entendre.

Il semble qu'on ait pris à tâche de vilipender & de décrier la Nation Sauvage de tout le globe connu la plus tranquille & la plus patiente, tandis que, pénétrés d'estime & de respect pour les peuples les plus orientaux, les Chinois, par exemple, on glissé légèrement sur l'usage constant où sont les mères à Péquin, d'exposer pendant la nuit au milieu des rues les enfans dont elles veulent se défaire, afin qu'à la pointe du jour les voitures & les bêtes de Somme les écrasent en passant, ou que les Cochons les dévorent.

Des Voyageurs en Asie nous apprennent que les grands Seigneurs du Thibet vont en pélérinage à Putola, lieu de la résidence du Lama, qu'ils se procurent des excrémens de ce Souverain Grand-Prêtre, qu'ils les portent à leurs cous en amulettes, & qu'ils en sèment sur leurs alimens.

Cette cérémonie nauſabonde a-t-elle rien de moins révoltant que celle fauſſement attribuée aux Hottentots dans la célébration de leurs mariages; on ſuppoſe à des maîtres de cérémonie qu'ils n'ont pas, ou bien à des Prêtres qu'ils connoiſſent encore moins, la puiſſance ſurnaturelle d'immerger par les canaux uretères, deux futurs époux qui, proſternés aux pieds de l'arroſoir, reçoivent dévotement la liqueur, & s'en frottent avec ſoin tout le corps, ſans en perdre une goutte. L'Auteur que j'ai cité plus haut, incline fortement à croire ces rapſodies ſur le ſimple rapport des Colons, lorſqu'il dit que ces bruits populaires, concernant les rites matrimoniaux, ne ſont pas dénués de fondement, mais que cette coutume ne ſe pratique plus que dans l'intérieur des Kraals, & jamais en préſence des Colons.

Kolbe a parlé de cette cérémonie avec de grands détails; il l'a même expoſée aux yeux de ſes lecteurs dans une gravure, afin de lui donner une ſorte d'authenticité. D'autres ignorans ont copié Kolbe, & juſqu'à la traduction françoiſe de M. Sparmann, à laquelle on s'eſt

permis d'ajouter pour completter le dernier volume, je ne sais quel extrait d'un *nouveau Systême Géographique*, je ne connois point de Voyage sur l'Afrique, qui ne soit entaché des absurdes rêveries de ce Kolbe. Ce plagiat qui déshonore l'ouvrage d'un savant estimable, ne mérite aucune foi. On y rapporte, mot pour mot, les songes du Voyageur sédentaire, bâtis il y a plus de quatre-vingts ans, non seulement touchant les cérémonies du mariage des Hottentots, mais même la réception dans un Ordre de chevalerie, qui se termine aussi par une immersion générale des Chevaliers. C'est trop m'appesantir sur ces détails; mais je dois rendre un compte non moins fidèle de ce que j'ai vu, que de ce que j'ai pensé.

Les Hottentotes sont sujettes, ainsi que les Européennes, à des indispositions périodiques; toutes les circonstances qui les accompagnent, sont absolument les mêmes. La femme ou fille Gonaquoise qui s'aperçoit de son état, quitte aussitôt la hutte de son mari ou de ses parens, se retire à quelque distance de la Horde, n'a plus de communication avec eux; se construit une espèce de cabane, s'il

fait froid, & s'y tient recluse jusquà ce que, purifiée par des bains, elle soit en état de se représenter ; comme dans ces circonstances l'habillement sauvage cache assez mal l'état d'une femme, elle seroit exposée à des railleries piquantes, si quelqu'un s'en apercevoit; il n'en faudroit même pas davantage pour inspirer à l'époux qu'elle s'est choisi, des dégoûts qui finiroient par la plus prompte séparation. C'est donc une honte naturelle, fondée sur le sentiment de son imperfection & la crainte de déplaire, qui oblige une femme à s'éloigner pour quelques jours; & voilà encore un de ces usages qu'il eût été facile de faire passer pour une cérémonie religieuse, par des gens qui, ne l'ayant remarqué que superficiellement, n'auroient pas vu que cette conduite mystérieuse en apparence, n'est dans le fond qu'un acte de décence & de propreté.

Les filles n'ont jamais de commerce avec les hommes, avant d'être capables d'enfanter; à douze ou treize ans, elles sont nubiles; &, dans ce cas, sitôt qu'un garçon convient à son cœur, elle reçoit de ses parens la permission d'habiter avec lui.

Dans un Pays où tous les individus sont égaux en naissant, pourvu qu'il soient hommes, toutes les conditions nécessairement sont égales, ou plutôt il n'y a point de conditions; le luxe & la vanité qui dévorent les fortunes & leur font éprouver tant de variations, sont nuls pour les Sauvages; bornés à des besoins simples, les moyens par lesquels ils se les procurent, n'étant pas exclusifs, peuvent être & sont effectivement employés par tous; ainsi toutes les combinaisons de l'orgueil pour la prospérité des familles, & l'entassement de dix fortunes dans un même coffre-fort, n'y produisent aucune intrigue, aucun désordre, aucuns crimes; les parens n'ayant point de raisons de s'opposer aux sentimens de prédilections qui entraînent un enfant vers un objet plutôt que vers un autre, tous les mariages assortis par une inclination réciproque, ont toujours une issue heureuse; & , comme pour se soutenir, ils n'ont d'autre loi que l'amour , ils n'ont pour se rompre d'autre motif que l'indifférence. Mais ces unions formées par la simple Nature sont plus durables qu'on ne pense chez ces pasteurs, & leur amour pour leurs enfans

rend deux époux de jour en jour, plus néceſſaires l'un à l'autre.

La formalité de ces mariages ſe réduiſant donc à une promeſſe, pure & ſimple, de vivre enſemble tant qu'on ſe conviendra, l'engagement pris, deux jeunes-gens ſont tout à coup mari & femme; & certainement cette alliance ne ſe ſolemniſe point par ces aſperſions ridicules & mauſſades dont j'ai parlé; on tue des Moutons, quelquefois un Bœuf pour célébrer une petite fête; les parens donnent quelques beſtiaux aux jeunes-gens; ceux-ci ſe conſtruiſent un logement; ils en prennent poſſeſſion, le jour même, pour y vivre enſemble, autant de temps que l'amour entretiendra chez eux la bonne intelligence; car, s'il ſurvient comme je viens de le dire, quelque différend dans le ménage qui ne puiſſe s'appaiſer que par la ſéparation, elle eſt bientôt prononcée; on ſe quitte, & chacun de ſon côté cherchant fortune ailleurs, eſt libre de ſe remarier.

L'ordre exige que les effets de la communauté ſoit partagés amiablement. Mais, s'il arrive que le mari, en ſa qualité de maître, prétende retenir le tout, la femme ne manque

pas pour cela de défenſeurs & d'appui : ſa famille prend fait & cauſe pour elle ; les amis s'en mêlent, quelquefois toute la Horde. Alors grande rumeur ; on en vient aux mains, & les plus forts font la loi.

La mère garde avec elle les petits enfans, ſur-tout ſi ce ſont des filles ; les garçons, s'ils ſont grands, ſuivent le père, & ſont preſque toujours de ſon parti.

Ces malheurs, il faut l'atteſter, ſont aſſez rares ; mais ce qui n'eſt pas moins digne de remarque, c'eſt que, dans ces cas ainſi que dans toutes leurs autres querelles, il n'y a aucune loi prévue, aucune coutume établie pour y mettre ordre ; il faut regarder comme des futilités, ce qu'a dit Kolbe de leur cours de juſtice, de leur manière de procéder dans les affaires civiles, du Conſeil ſupérieur de la Nation, des priſons, des aſſemblées publiques, en un mot de toutes ces inſtitutions qui ne conviennent nullement au nom Sauvage, puiſqu'un peuple ainſi gouverné ne différeroit de nous que par ſa couleur & ſon climat.

Je n'ai jamais vu, je n'ai point appris qu'une querelle ait fini par un meurtre ; mais, ſi ce

malheur arrivoit & que le mort fut regretté, la famille très-modérée dans sa vengeance, se contenteroit de la loi du Talion; pour un crime aussi grave, toute la Horde poursuivroit l'assassin & le forceroit de s'expatrier, s'il échappoit à la mort.

La polygamie ne répugne point aux Hottentots; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle soit généralement établie chez eux; ils prennent autant de femmes qu'ils veulent, c'est-à-dire en proportion de leur tempérament; ce qui reduit ordinairement ce besoin à une seule.

Mais on ne voit pas une femme vivre en même temps avec deux hommes, & la sage Nature qui voulut qu'un père pût avouer son fils, imprima dans le cœur d'une Gonaquoise, une invincible horreur de cette infâme prostitution; elle révolte ces peuples au point qu'un mari qui auroit connoissance de la plus légère infidélité, pourroit tuer sa femme sans courir le risque d'être inquiété pour cela.

On sent bien que cette remarque souffre quelques exceptions, & l'on se rappelle avec quelle familiarité les premiers Hottentots libres que je rencontrai, vinrent se mêler parmi les

miens; mais plus voisins de la Colonie, l'exemple est pour eux un séducteur bien engageant; j'avoue même qu'il seroit rare de voir chez ces demi-Sauvages le nœud conjugal résister aux sollicitations & aux cajoleries d'un Européen; la Hottentote honorée par sa défaite avec un Blanc, ne voit plus son mari qu'avec une sorte de hauteur & le quitte avec mépris; celui-ci de son côté se console bientôt & se laisse aisément appaiser par de légers présens; mais cette ressource même est inutile; &, comme je l'ai déjà observé, par une suite de l'altération de leur mœurs primitives, ils paroissent peu sensibles aux atteintes de la jalousie, & sont bien loin d'éprouver ses fureurs.

Le Gonaquoi est bien moins recherché dans ses habillemens que la femme; on a dit que, pendant l'hiver, il mettoit son Kros, le poil en dedans, & que, pendant les chaleurs, il le retournoit; la chose est possible & très-indifférente en elle-même; mais cela n'empêche point que, pour l'été, il n'en ait un autre absolument sans poil, & dont la préparation lui coûte bien des peines; j'ai fait remarquer que le Gonaquoi est d'une stature plus élevée que

le Hottentot des Colonies, & que son Kros est fait de peau de veau; il est rare qu'une seule de ces peaux suffise; on lui donne plus d'ampleur en ajoutant de chaque côté une pièce qui se cout avec des fils de boyaux; cette couture est faite à la façon des cordonniers; pour former les trous, le Sauvage se sert d'une alêne de fer quand il peut en avoir; à son défaut, il en fait avec des os; ceux de la jambe d'Autruche étant les plus durs qu'il connoisse, sont aussi ceux qu'il estime davantage; il y a deux manières d'enlever le poil d'un Kros: quand l'animal est nouvellement dépouillé, & que la peau en est encore fraîche, on se contente de la rouler, le poil en dedans, & de l'oublier pendant deux jours; ce temps suffit pour que la fermentation soit commencée; c'est le moment d'arracher le poil qui presque de lui-même quitte & se détache facilement; on donne par le frottement une sorte de préparation à la peau; on la laisse ensuite, pendant un jour entier, couverte dans toute sa longeur de feuilles de Figuier-Hottentot bien macérées & triturées; on détache, après cette opération, les fibres & toutes les

parties charnues qu'on aperçoit ; enfin, à force d'être frotté, fatigué avec des graiſſes de Mouton, ce Kros acquiert tout le moelleux & la flexibilité d'une étoffe tiſſue; on voit que ce procédé diffère peu de ceux employés en Europe par les Foureurs & les Mégiſſiers; mais, quelqu'habileté que les Hottentots ayent coutume de mettre dans l'art de préparer leurs fourures & toutes leurs peaux, elles n'approcheront jamais des nôtres, lorſqu'elles ont paſſé par les mains de nos Parfumeurs.

Si la peau eſt sèche & qu'ayant ou n'ayant point ſervi, elle ait conſervé tout ſon poil, & qu'un Sauvage, à défaut d'un autre, déſire s'en faire un Kros d'été, ce travail demande d'autres ſoins; il devient plus minutieux & fort long. On fait avec une côte de Mouton une eſpèce de ciſeau qu'il eſt à propos de rendre le plus tranchant poſſible; cet outil qui ſert à enlever le poil, doit ſe manier avec précaution; il ne ſuffit pas de raſer; rien ne ſeroit plus facile; mais il faut que le poil parte avec ſa racine, & que, ſans endommager le tiſſu il emmène avec lui l'épiderme; cet ouvrage de patience exige infiniment d'adreſſe & fait perdre bien du temps.

Le

Le Gonaquoi, je le répète, n'a d'autre vêtement que son Kros & son Jakal; il marche toujours nue tête; à moins qu'il ne pleuve ou qu'il n'ait froid; alors il porte un bonnet de cuir. Il orne ordinairement ses cheveux de quelques grains de verroterie, ou bien il y attache quelques plumes; j'en ai rencontré qui remplaçoient cette décoration par de petits morceaux de cuir découpé; d'autres encore ayant tué quelques petits Quadrupèdes, en enfloient la vessie, & se l'attachoient comme une aigrette au-dessus du front.

Tous, en général, font usage de sandales; ils les fixent avec des courroies; ils ornent aussi, mais avec moins de profusion que les femmes, leurs jambes & leurs bras de bracelets d'ivoire, dont la blancheur les flatte infiniment, mais dont ils font pourtant moins de cas que des bracelets de gros laiton; ils prennent tant de soin de ceux-ci, & les frottent si souvent qu'ils deviennent très-brillans & conservent le plus beau poli.

Ils sont adonnés à la chasse, & ils y déployent beaucoup d'adresse. Indépendamment des piéges qu'ils tendent au gros gibier, ils le

guettent, l'attaquent, le tirent avec leurs flèches empoisonnées, ou le tuent avec leurs sagayes; ces deux armes sont les seules dont ils se servent; l'animal qu'une flèche a touché ne tarde pas à ressentir les effets du poison qui lui coagule le sang; il est plus d'une fois arrivé à un Eléphant ainsi blessé, d'aller tomber à vingt ou trente lieues de l'endroit où il avoit reçu le coup mortel. Sitôt que l'animal est expiré, on se contente de couper toute la partie des chairs voisines de la plaie qu'on regarde comme dangereuse; mais le reste ne se ressent en aucune manière des atteinte du poison; j'ai souvent mangé de ces viandes sans avoir éprouvé la plus légère incommodité; mais j'avoue que je n'aurois pas voulu courir les mêmes risques à l'égard des animaux chez qui le poison auroit séjourné quelque temps.

A la première inspection de leurs flèches, on ne soupçonneroit pas à quel point elles sont meurtrières; elles n'ont ni la portée ni la longueur de celles dont les Caraïbes font usage en Amérique; mais leur petitesse même les rend d'autant plus dangereuses, qu'il est im-

possible à l'œil de les apercevoir & de les suivre, & par conséquent de les éviter; la moindre blessure qu'elles font est toujours mortelle, si le poison touche le sang & la chair déchirée; le remède le plus sûr est la prompte amputation de la partie blessée, si c'est quelque membre; mais, si la plaie est dans le corps, il faut périr.

Ces flèches sont faites de roseaux, & très-artistement travaillées; elles n'ont guères que dix-huit pouces ou tout au plus deux pieds de longueur, aulieu que celles des Caraïbes portent six pieds. On arrondit un petit os de trois à quatre pouces de long, & d'un diamètre moindre que celui du roseau; on l'implante dans ce roseau par l'un des bouts, mais sans le fixer; de cette manière, lorsque la flèche a pénétré dans un corps, on peut bien en retirer la baguette; mais le petit os ne vient point avec elle; il reste caché dans la plaie d'autant plus sûrement qu'il est encore armé d'un petit crochet de fer placé sur son côté, de façon que, par sa résistance & les nouvelles déchirures qu'il fait dans l'intérieur, il rend inutiles tous les moyens que l'Art voudroit imaginer pour

le faire sortir; c'est ce même os qu'on enduit d'un poison qui a la fermeté du mastic & à la pointe duquel on ajoute souvent encore un petit fer triangulaire & bien acéré, qui rend l'arme encore plus terrible.

Chaque Peuplade a sa méthode pour composer ses poisons, suivant les diverses plantes laiteuses qui croissent à sa portée; on les exprime du suc de ces plantes dangereuses. Certaines espèces de Serpens en fournissent aussi; & pour l'activité, ce sont celles que les Sauvages recherchent & préfèrent sur-tout dans leurs expéditions & leurs combats. Il n'est guères possible de leur arracher des éclaircissemens certains sur la préparation du venin extrait des Serpens; c'est un secret qu'ils se réservent obstinément; tout ce qu'on peut assurer, c'est que l'effet en est très-prompt, & je n'ai pas manqué d'occasions d'en faire l'expérience; j'inclinerois pourtant à croire qu'en vieillissant, ce poison perd beaucoup de sa force, malgré l'épreuve qui en a été faite au jardin du Roi, & dont on garantit le succès; mais tous ces poisons, comme je le dis, ne se ressemblent point; celui qu'avoit rapporté M. de

la Condamine à son retour du Pérou, ne fait pas loi pour l'Afrique. Au reste, c'est une expérience qu'il seroit facile de répéter publiquement sous les yeux de plusieurs Savans, puisque je possède dans mon cabinet, entr'autres armes, un carquois garni de ses flèches qui j'ai eu le bonheur d'enlever à un Hottentot Boshis, dans une action où je n'ai sauvé mes jours qu'aux dépens des siens; je raconterai cette Histoire en son temps.

Les arcs sont proportionnés aux flèches, & n'ont que deux pieds & demi, ou tout au plus trois de hauteur; la corde en est faite avec des boyaux.

La sagaye est ordinairement une arme bien foible dans la main du Hottentot; mais, en outre, sa longueur la rend peu dangereuse; comme on la voit fendre l'air, il est aisé de l'éviter. D'ailleurs au-delà de quarante pas, celui qui la lance n'est plus sûr de son coup, quoiqu'on puisse l'envoyer beaucoup plus loin; c'est dans la mêlée seulement qu'elle peut être de quelqu'utilité; elle a la forme d'une lance comme la sagaye de tous les Pays; mais destinée à être jetée à l'ennemi ou au gibier,

le bois de celle d'Afrique est plus léger, plus foible & va toujours en diminuant d'épaisseur jusqu'à l'extrémité opposée au fer.

L'usage de cette arme est mal-entendu; car le guerrier qui s'en sert avec le plus d'adresse, est aussi le plus tôt désarmé. Les Gonaquois, & tous les autres Hottentots, n'en portent jamais qu'une, & l'embarras qu'en général elle leur cause, ainsi que le mauvais parti qu'ils en tirent, fait assez connoître qu'elle n'est pas leur défense favorite, d'où l'on peut conclure que l'arc & ses flèches sont l'arme naturelle & propre du Hottentot. J'en ai vu quelques-uns plus habiles à lancer la sagaye; mais le plus grand nombre n'y entend rien. Il n'en est pas ainsi des Caffres qui n'ont point d'autres armes; j'en vais parler incessamment.

Tels sont donc les ressources employées, pour l'attaque & pour la défense, par quelques-unes des Nations Sauvages de l'Afrique; l'Européen s'en indignera peut-être, & les taxera d'atrocité; mais l'Européen oublie qu'avant qu'il employât ces foudres terribles qui font en un moment tant de ruines & de vastes tombeaux, il n'avoit d'autres armes que le

fer, & connoiſſoit également les moyens d'envoyer un double trépas à l'ennemi.

Le Hottentot ne ſe doute pas des premiers élémens de l'Agriculture ; jamais il ne sème une plante ; jamais il ne fait de récolte ; ce qu'a dit Kolbe de ſa manière de travailler la terre, de recueillir les grains, de compoſer le beurre, regarde uniquement les Colons & les Hottentots à leurs gages ; les Sauvages boivent leur lait comme la Nature le leur donne ; s'ils prenoient goût à l'Agriculture, ce ſeroit certainement par le tabac & par la vigne qu'ils commenceroient ; car fumer & boire eſt pour eux le plaiſir dominant, & tous, jeunes ou vieux, femmes ou filles, portent à ces deux objets une ardeur exceſſive.

Ils font, quand il veulent s'en donner la peine, une liqueur enivrante, compoſée de miel & d'une racine qu'ils laiſſent fermenter dans une certaine quantité d'eau ; c'eſt une ſorte d'Hydromel : cette liqueur n'eſt point leur boiſſon ordinaire ; jamais ils n'en conſervent en proviſion ; ils boivent tout d'un coup ce qu'ils en ont ; c'eſt un régal qu'ils ſe procurent de temps en temps.

Ils fument une plante qu'ils nomment *Da-gha* & non *Daka*, comme l'ont écrit quelques Auteurs ; cette plante n'eſt point indigène ; c'eſt le chénevis ou chanvre d'Europe ; quelques Colons en cultivent ; & , lorſqu'ils en ont ſe[illegible] les feuilles , ils les vendent fort cher aux [illegible]tentots , & leur échangent contre des Bœu[illegible] ; il y a des Sauvages qui préfèrent ces feuilles à celles du tabac ; mais le plus grand nombre mêle volontiers les deux enſemble.

Ils eſtiment moins les pipes qui arrivent d'Europe que celles qu'ils ſe fabriquent eux-mêmes ; les premières leur ſemblent trop petites ; ils employent du Bambou , de la terre cuite ou de la pierre tendre qu'ils taillent & creuſent très-profondément ſans les endommager ; ils font enſorte qu'elles ayent beaucoup de capacité ; plus elles peuvent recevoir de tabac , plus ils les eſtiment ; j'en ai vu dont le canal par lequel ils aſpiroient la fumée , avoit plus d'un pouce de diamètre intérieur.

On ne voit point chez les Gonaquois des hommes qui s'adonnent particulièrement à un genre de travail , pour ſervir les fantaiſies

des autres; la femme qui veut reposer plus mollement, fait elle-même ses nattes; le besoin d'un vêtement produit un Tailleur; le Chasseur qui désire des armes sûres, ne compte [illegible] sur celles qu'il se forgera lui-même; u[illegible]ant enfin, est le seul architecte de la cabane qui va mettre à l'abri les charmes de sa compagne.

J'avoue qu'il seroit difficile de ne pas trouver chez d'autres Nations plus d'intelligence & plus d'art; les seuls meubles en usage dans le Pays que je décris sont une sorte de poterie très-fragile & peu variée; rarement les Gonaquois font-ils bouillir leurs viandes; ils les préfèrent rôties ou grillées. Leur poterie est principalement destinée à fondre les graisses qu'ils conservent ensuite dans des calebasses, des sacs de peau de Mouton, ou dans des vessies.

Quoiqu'ils élèvent en Moutons & en Bœufs, des bestiaux innombrables, il est rare qu'ils tuent de ceux-ci, à moins qu'ils ne leur arrive quelqu'accident, ou que la vieillesse ne les ait mis hors de service; leur principale nourriture est donc le lait que donnent leurs

Vaches & leurs Brebis; ils ont, en outre, les produits de leurs chaſſes; &, de temps en temps, ils égorgent un Mouton. Pour engraiſſer ces animaux, ils font uſage d'un procédé, qui, pour ne ſe point pratiquer en Europe, n'en opère pas moins d'effet, & a de particulier l'avantage de n'exiger aucun ſoin; ils ſe contentent d'écraſer entre deux pierres plates la partie que nous leur retranchons; ainſi comprimée, elle acquiert avec le temps, un volume prodigieux, & devient un mêts très-délicat, quand on a réſolu de ſacrifier l'animal.

L'uſage d'élever des Bœufs pour la guerre ne ſe pratique point dans cette partie de l'Afrique; je n'ai vu nulle trace d'une pareille coutume dans tous les lieux que j'ai parcourus juſqu'à ce moment; elle eſt particulière aux grands Namaquois; j'en parlerai lorſque je viſiterai ces peuples; les ſeuls que les Hottentots inſtruiſent, ne leur ſervent qu'à tranſporter les bagages lorſqu'ils abandonnent un endroit pour aller s'établir dans un autre; le reſte eſt deſtiné aux échanges.

Il faut que les Bœufs dont ils veulent faire des bêtes de ſomme, ſoient maniés & ſtylés

de bonne heure à cette besogne; autrement ils deviendroient absolument indociles, & se refuseroient à cette espèce de service. Ainsi, lorsque l'animal est jeune encore, on perce la cloison qui sépare les deux narines; on y passe un bâton de huit à dix pouces de longueur, sur un pouce à peu près de diamètre; pour fixer ce bâton & l'empêcher de sortir de cet anneau mobile, une courroie, attachée aux deux bouts, l'assujétit; on lui laisse jusqu'à la mort ce frein qui sert à l'arrêter & à le contenir. Lorsque ce Bœuf a pris toutes ses forces ou à peu près, on commence par l'habituer à une sangle de cuir, que de temps en temps on reserre plus fortement sans qu'il en soit incommodé; on l'amène au point que tout autre animal envers qui l'on n'auroit pas pris les mêmes précautions, seroit à l'instant étouffé & périroit sur la place; on charge le jeune élève de quelques fardeaux légers, comme des peaux, des nattes, &c. C'est ainsi qu'en augmentant la charge insensiblement & par degrés, on parvient à lui faire porter & à fixer sur son dos jusqu'à trois cents livres pesant & plus, qui

ne le gênent aucunement lorſqu'on le met en marche.

La manière de charger un Bœuf est tout simple; un homme, en ſe mettant au-devant de lui, tient la courroie attachée au petit bâton qui traverſe ſes narines; l'animal le plus furieux arrêté de cette façon ſeroit tranquille; on couvre ſon dos de quelques peaux pour éviter de le bleſſer; puis, à meſure qu'on y ajoute les effets deſtinés pour ſa charge, deux Hottentots robuſtes placés à chacun des côtés les rangent & les aſſurent en paſſant ſous le ventre & ramenant ſur ces effets une forte ſangle de cuir; elle a quelque fois juſqu'à vingt aunes & plus de longueur; pour la ſerrer plus étroitement, à chaque révolution qu'elle fait au tour des effets & du ventre de l'animal, ces deux hommes appuyent le pied ou le genou contre ſes flancs, & certes on ne voit pas avec moins d'étonnement que de peine la pauvre bête, dont le ventre ſe réduit à plus de moitié de ſon volume ordinaire, endurer ce ſupplice & marcher tranquillement; ſouvent auſſi le Bœuf ſert de monture au Hottentot qui ne connoît point le Cheval; &, dans les Colonies même, les Habitans s'en ſervent quel-

quelquefois; le mouvement du Bœuf est très-doux, sur-tout quand il trote, & j'en ai vu qui, dressés particulièrement à l'équitation, ne le cédoient point pour la vîtesse au cheval le plus leste.

[illegible]ction de traire les Brebis & les Vaches [illegible]ient aux femmes; comme on ne les tourmente jamais, elles sont d'une docilité surprenante; il n'est point nécessaire de les attacher; il faut observer qu'en Afrique une Vache ne donne plus de lait lorsque, par le sevrage ou la mort, elle est privée de son Veau; on évite avec grand soin ce malheur, qui rendroit la mère inutile, & diminueroit la plus chère ressource de ces Sauvages; l'instinct qui porte une Vache à retenir son lait jusqu'à ce que son Veau l'ait tetée, n'est pas moins digne de fixer l'attention; mais, dans ces occasions, les Hottentots ont une méthode facile & généralement répandue, toute dégoûtante qu'elle soit; tandis qu'une femme est en posture & tient le pis de la Vache, une autre souffle avec violence dans le vagin de la bête; son ventre alors s'enfle démesurément; elle ne peut plus retenir son lait & le laisse échapper avec profusion.

S'il arrive que le Veau périsse, on en con-

ferve foigneufement la peau, & c'eft avec beau-coup d'adreffe qu'on trompe l'inftinct naïf de la Nature; on en habille un autre Veau; féduite par cet artifice, la mère continue de donner du lait; mais il eft rare que ce moyen réuffiffe au-delà d'un mois; c'eft une perte réelle pour le propriétaire; car, lorfque le Veau ne meurt pas, la Vache ne tarit qu'environ fix femaines avant de mettre bas une autrefois.

L'efpèce de Vaches Africaines eft abfolument la même & ne diffère point de celle d'Europe; fuivant les divers Cantons, bons ou mauvais, elles font plus ou moins groffes. En général, elles donnent peu de lait; celles qui peuvent en donner trois ou quatre pintes par jour, font des phénomènes extraordinaires: il paroît que le laitage, ce doux préfent de la Nature, devient plus rare & tarit prefque tout-à-fait à mefure qu'on approche des Pays les plus chauds. Je me fouviens qu'à Surinam, très-peu loin de la Ligne, on tenoit pour une Vache merveil-leufe celle qui fourniffoit une ou deux chopines par jour; ce qui ajoute encore à mon affertion, c'eft qu'au Cap même, dans la faifon des pluies où l'atmofphère eft plus rafraîchi, on en obtient

davantage, & le contraire a lieu quand les chaleurs se rapprochent; c'eſt alors auſſi que commence la ſaiſon la plus dangereuſe pour ces animaux, & qu'ils ſont ſujets à quatre maladies meurtrières, qui font dans leurs troupeaux de cruels dégâts.

La première, nommée au Cap *Lam-Sikte*, eſt une véritable paralyſie qui ſurvient tout d'un coup, & quoique gros & gras, & dans l'apparence de la meilleure ſanté, ces animaux ſont contraints de reſter couchés, & périſſent ordinairement en quinze jours; auſſitôt que la maladie ſe déclare, on dépayſe ceux qui ſont encore ſur pied; comme il n'eſt point de remède à ce fléau, on ſe hâte de tuer tout ce qu'il attaque, d'autant plus volontiers que les Colons n'éprouvent nulle répugnance à manger ces viandes mal-ſaines: ils ne font pas ſur-tout difficulté d'en nourrir leurs Eſclaves & les Hottentots, encore moins délicats.

Une autre maladie, le *Tong-Sikte*, eſt un gonflement prodigieux de la langue qui remplit alors toute la capacité de la bouche & du goſier; l'animal eſt à tout moment ſur le point d'étouffer; ce mal eſt plus terrible que l'autre par ſes ſuites; il a cependant ſon remède; mais on le connoit

ſi peu ou bien on l'adminiſtre ſi mal, qu'il n'opère aucun bon ſuccès; c'eſt encore le cas de tuer ceux du ſort deſquels on déſeſpère, afin du moins d'en conſerver & la viande & les peaux.

Le *Klauw-Sikte* attaque le pied du Bœuf, le fait prodigieuſement enfler & produit ſouvent la ſuppuration; le ſabot ſe détache & ne tient preſque plus au pied; lorſque l'animal marche & qu'on le voit par derrière, on croiroit qu'il porte des pantoufles; on imagine bien qu'on ſe garde dans un pareil état de le déplacer; on le laiſſe ſe repoſer tant que le mal dure; c'eſt une incommodité peu dangeureuſe, & qui finit ordinairement dans la quinzaine.

Il n'en eſt pas ainſi du *Spong-Sikte* parmi les bêtes à cornes, fléau terrible & très alarmant même pour les troupeaux des Hordes; cette peſte n'épargne rien, & cauſe de prompts ravages; heureux celui qui ne perd que la moitié de ſon troupeau. C'eſt une eſpèce de ladrerie qui ſe communique dans un inſtant; les animaux qui en ſont atteints ont les chairs bourſoufflées, ſpongieuſes & livides; on diroit qu'elles ſont meurtries & qu'elles ſe décompoſent; elles ſe rempliſſent d'une humeur rouſſâtre, viſqueuſe, & portent

portent un dégoût qui écarte jusqu'aux Chiens; sur le premier soupçon des premiers symptômes de cette peste, si l'on n'a pris soin d'écarter au loin les animaux qui n'en sont point encore attaqués, il n'y a ni force ni santé qui puissent les en garantir.

Telles sont les principales maladies qui, par leurs ravages périodiques, établissent entre la multiplication & la mortalité des bestiaux d'Afrique, une balance qui s'oppose à leur prospérité & sans laquelle ces peuples pasteurs, très-sobres dans leur consommation, deviendroient riches & puissans.

Les Moutons que les Sauvages élèvent dans la partie de l'Est, sont de l'espèce connue sous le nom de *Moutons du Cap*. La grosseur de leur queue leur a donné de la réputation; mais de combien ne l'a-t-on pas exagérée! son poids ordinaire n'est que de quatre ou cinq livres. Pendant un de mes séjours à la Ville on promenoit, de maison en maison, un de ces animaux comme une chose merveilleuse, & sa queue cependant, quoiqu'elle fût admirée, ne pesoit pas plus de neuf livres & demi. Ce n'est absolument qu'un morceau de graisse qui a cela de

particulier qu'étant fondue, elle n'acquiert point la consistance des autres graisses de l'animal; c'est une espèce d'huile figée à laquelle les Hottentots donnent la préférence pour leurs onctions, & pour se boughouer. Les Colons l'employent aussi aux fritures; amalgamée avec d'autres substances graisseuses, elle se durcit comme le beurre, & le remplace, sur-tout dans les Cantons de la Colonie trop arides pour qu'on y puisse élever des Vaches; aussi, dans les Pays gras la nomme-t-on par plaisanterie & par dérision le beurre de tel endroit, au Cap par exemple, beurre de *Swart-Land*, Canton sec où le laitage est très rare.

Il n'y a que les Chèvres auxquelles les terreins arides & brûlés conviennent; elles y sont toujours d'une très-belle espèce; leur taille varie suivant les divers Cantons; mais par-tout elles sont généralement bonnes, & donnent tout autant de lait que les Vaches. Elles mettent bas deux fois par an, comme les Brebis; celles-ci font presque toujours deux petits à la fois & les Chèvres trois, assez souvent quatre.

Les Hottentots ne connoissent point le Cochon; les Colons Européens même dédaignent

de l'élever ; j'en ai vu cependant dans quelques Cantons particuliers ; on les laisse multiplier & vivre en liberté ; pour les prendre, il faut les poursuivre & les tirer à coups de fusil.

On n'estime point la volaille chez les Hottentots ; ils ne pourroient pas même en élever, quand ils le voudroient, puisque, ne semant rien, ils ne recueillent aucune espèce de graine.

Les racines dont ils font plus particulièrement usage, se réduisent à un très-petit nombre ; jamais il ne les font cuire ; il les trouvent bonnes mangées crues, & l'épreuve m'a convaincu qu'ils n'ont pas tort.

Celle à laquelle je donnois la préférence, connue sous le nom Hottentot *Kamero*, est de la forme d'un radix, grosse comme un melon, & d'une saveur agréable & douce, merveilleuse sur-tout pour étancher la soif ; quelle admirable précaution de la Nature dans un Pays brûlant, où l'on périroit à chaque pas, & qui n'offre point dans de certaines saisons, une seule source où l'on puisse espérer de se désaltérer ! Quoiqu'assez commune, cette racine ne se trouve pas facilement, parce que, dans

le temps de sa maturité parfaite, ses feuilles flétries & fanées se détachent, & que, pour se la procurer, il faut presque l'avoir remarquée d'avance. Mais, avec un peu d'habitude du Pays, on apprend à connoître les places où elle croît de préférence.

Lorsque brûlé par la châleur & les fatigues dù jour, la bouche & le gosier desséchés, couvert de sueur, de poussière, haletant, privé d'ombre & n'en pouvant plus, je soupirois après la plus infecte des mares, & bornois là tous mes vœux; lorsque mes vaines recherches & l'opiniâtre aridité du sol m'avoient enfin ôté toute espérance, combien je me félicitois alors d'une précaution que plus d'un élégant Midas, sur des récits publiés sans mon aveu, a tournée en ridicule, aussi bien que mon Coq, parce qu'entrautres balourdises, par exemple, trouvant toujours de l'eau à la Seine, il conçoit difficilement pourquoi cette rivière ne s'étend pas jusqu'aux déserts d'Afrique, & borne son cours à une mince portion d'une très-mince partie de la terre, & comment peut-on jamais périr de soif & de faim, quand les marchés de la Capitale sont garnis de toutes parts, & regor-

gent de mille provisions différentes? Combien, dis-je, je me félicitois de posséder dans mes animaux domestiques les plus inutiles en apparence, d'aussi bons surveillans, & des amis si nécessaires à ma conservation ! Dans ces momens de crise mon fidèle Keès ne quittoit point mes pas; nous nous écartions un moment de nos voitures; l'adresse de son instinct l'avoit bientôt conduit à quelqu'une de ces plantes; la touffe qui n'existoit plus, rendoit ses cabrioles inutiles; alors ses mains labouroient la terre; l'attente eût mal répondu à son impatiente avidité; mais, avec mon poignard ou mon couteau, je venois à son secours, & nous partagions loyalement le fruit précieux qu'il m'avoit découvert.

Deux autres racines de la grosseur du doigt, mais fort longues, me procuroient un égal soulagement. Elles étoient douces & tendres, un léger parfum de Fenouil & d'Anis me les faisoit même préférer, lorsque j'avois le bonheur d'en découvrir; on en trouve dans les Colonies; elles y sont connues l'une, sous le nom d'*Anys-Wortel*, l'autre sous celui de *Vinkel-Wortel*.

Il croît dans les cantons pierreux, une espèce de pomme de terre que les Sauvages nomment *Kaa-Nap;* sa figure est irrégulière; elle contient un suc laiteux d'une grande douceur; on suce uniquement cette espèce de pulpe pour en extraire & en savourer le lait; j'ai essayé de la faire cuire; elle valoit beaucoup moins, ainsi que toutes les autres, attendu la trop prompte décomposition de la substance délicate qui s'évapore, se dénature & ne laisse qu'un résidu fort insipide.

Quelques autres racines cuites sous la cendre à la manière des châtaignes, en approchoient beaucoup pour le goût.

Les fruits sauvages se réduisent à un très-petit nombre; je n'ai jamais rencontré que des arbrisseaux dont les baies, plus ou moins mauvaises, ne peuvent guères tenter que des enfans: c'est ainsi que les nôtres, dans le fond des campagnes, se font un doux régal de tout ce que produisent nos haies sur les chemins. Il est de ces fruits sauvages qui ont la vertu de purger, & ne servent qu'à cela.

Quoiqu'étranger à plus d'une partie intéressante de l'Histoire Naturelle, je me serois

cru bien répréhensible de négliger, dans un climat si lointain, dans des contrées qu'on n'a jamais parcourues, la plus foible occasion d'étudier tous les objets nouveaux dont je me voyois sans cesse environné; j'avoue que sans aucune teinture de la Botanique, je n'ai point négligé cependant de me livrer à quelques recherches relatives à cette Science, qui, pour ne rien dire à l'esprit, & ne porter aucun sentiment à l'ame, n'en a pas moins pour but la bienfaisance & le desir d'être utile aux hommes; Lorsque je trouvois quelques plantes bulbeuses, quelques arbustes dont les fleurs ou les fruits attiroient mes regards, j'avois grand soin de m'en emparer; j'en amassois jusqu'aux graines; j'étois même parvenu, dans mes divers campemens, à comparer, à saisir des rapports; cette étude étoit pour moi une agréable récréation, un moyen de plus de varier mes loisirs; dans un de mes retours à la Ville, j'avois fait, en ce genre, une collection assez précieuse que M. Percheron, Agent de France au Cap, avoit adressée de ma part pour le Jardin du Roi, à cette famille recommandable, dont je n'ose citer le nom, mais que la Nature en

lui révélant ses doux secrets, & lui confiant le soin particulier de ses trésors cachés, place au rang de ses plus chers favoris. Ces plantes ne sont point parvenues à leur destination; je tiens de la bouche de l'Agent de France, que le vaisseau qui les portoit a fait naufrage.

J'ai été plus heureux à l'égard des dessins que j'en avois tirés, je les ai rapportés avec moi. Un très-habile botaniste m'a attesté n'en pas connoître la plus grande partie; le Public en jouira par la suite.

Je rentre dans des détails plus faciles & qui sont à ma portée. Je veux parler de mes chers Gonaquois.

A la seule inspection de ces Sauvages, il seroit difficile de deviner leur âge; à la vérité les vieillards ont des rides; l'extrémité de leurs cheveux grisonne foiblement; mais jamais ils ne blanchissent, & je présume qu'ils sont très-vieux à soixante-dix ans.

Les Sauvages mesurent l'année par les époques de sécheresse & de pluie; cette division est générale pour l'habitant des tropiques; ils la sous-divisent par les Lunes; ils ne comptent plus

les jours, si le nombre excède celui des doigts de leurs mains, c'est-à-dire dix. Passé cela, ils désignent le jour ou le temps par quelqu'époque remarquable, par exemple un orage extraordinaire, un Eléphant tué, une épizootie, une émigration, &c. Ils indiquent les instans du jour par le cours du Soleil. Il vous diront en montrant avec le doigt: « Il étoit LÀ quand » je suis parti, & LÀ quand je suis arrivé. » Cette méthode n'est guères précise; mais malgré son inexactitude, elle donne des à peu près suffisans à ces peuples, qui n'ayant ni rendez-vous galans, ni procès à suivre, ni perfidies à commettre, ni lâchetés à publier, ni cour flétrissante & basse à faire à d'ignares protecteurs, & jamais une pièce nouvelle à siffler, voyent tranquillement le Soleil achever son cours, & s'inquiètent peu si vingt mille horloges apportent aux uns la peine, aux autres le bonheur.

Quand les Hottentots sont malades, outre les ligatures dont j'ai parlé, ils ont recours à quelques plantes médicinales qu'une pratique usuelle leur a fait connoître. Ils ont parmi eux quelques hommes plus instruits en cette partie

& qu'ils consultent ; cependant comme il n'y a point de science plus occulte que la médecine, & que les maladies internes ne parlent point aux yeux d'une manière sensible, ils sont fort embarassés pour les gouverner ; mais à cela près de quelques victimes, il en imposent tout autant que chez nous par leur grimoire, & démontrent clairement que la maladie étoit incurable quand le malade est mort. Ils s'entendent un peu mieux à panser & à guérir les plaies, même à remettre des luxations ou des fractures; il est rare de voir un Hottentot estropié.

Un sentiment bien délicat pour des Sauvages les fait se tenir à l'écart lorsqu'ils sont malades ; rarement les aperçoit-on ; il semble qu'ils soient honteux d'avoir perdu la santé; certes il n'entre jamais dans l'imagination d'un Hottentot d'exposer son état pour exciter les secours & la commisération; c'est un moyen forcé mais inutile dans un Pays où tout le monde est compâtissant.

Ils n'ont nulle idée de la saignée & de l'usage que nous en faisons; je ne crois pas qu'il se trouvât chez eux un seul homme de bonne volonté, qui consentît à se laisser faire cette opé-

ration; à l'égard des Hottentots-Colons, comme ils se sont habitués aux mœurs Européenes, ils en ont aussi gagné les maladies, & adopté les remèdes.

L'opération que font les Médecins dont parle ce fameux Kolbe, l'usage qu'il prête aux Hottentots des déserts, de consulter les entrailles d'un Mouton, de pendre au cou du malade la coëffe de l'animal, de l'y laisser pourir & tous les contes de cette espèce furent écrits pour le peuple, & sont, tout au plus, dignes d'amuser le peuple; là où il n'y a ni religion, ni culte, il ne peut exister de superstition. Il est encore moins vrai que, dans la Horde, ces Médecins prétendus jouissent d'un grade supérieur aux Prêtres. Il n'y a, pour être plus exact, ni Médecins, ni grades, ni Prêtres, & dans l'idiome Hottentot aucun mot n'exprime aucune de ces choses.

Pour sentir jusqu'à quel point erra l'imagination de ce visionnaire, il suffit de lire dans son ouvrage qu'un Médecin Hottentot employa le vitriol romain pour guérir un malade de la Lépre. Comment ces Sauvages auroient-ils appris à connoître ce sel qui ne se trouve point chez

eux, puisqu'il est le résultat d'une opération chimique; il falloit du moins, pour donner quelque vraisemblance à une pareille balourdise, supposer des connoissances à ces peuples, leur prêter nos arts, nos alambics, nos fourneaux & tout l'attirail de la Pharmacie.

Dès qu'un Hottentot expire, on l'ensevelit dans son plus mauvais Kros, on ploye ses membres de manière que le cadavre en soit entièrement enveloppé. Ses parens le transportent à une certaine distance de la Horde, & le déposant dans une fosse creusée à cette intention & qui n'est jamais profonde, ils le couvrent de terre, ensuite de pierres s'ils en trouvent dans le Canton; il seroit difficile qu'un pareil mausolée fut à l'abri des atteintes du Jakal & de l'Hienne; le cadavre est bientôt déterré & dévoré.

Quelque mal rendu que soit ce dernier devoir, le Hottentot sur ce point mérite peu de blâme, lorsqu'on se rappelle les cérémonies funébres de ces anciens & fameux Parsis attachés encore aujourd'hui à l'usage constant d'exposer leurs morts sur des tours élevées ou dans des cimetières découverts, afin que les Corbeaux

& les Vautours viennent s'en repaître & les emporter par lambeaux.

Le Sauvage, en déposant avec respect les restes inanimés de son père, de son ami dans la terre, charge les sels & les sucs dissolvans qu'elle renferme, de la tranquille & lente décomposition du cadavre; s'il ne réussit pas toujours au gré de son attente & qu'il ne retrouve plus les cendres de ce qui lui fut cher, il s'afflige, il se lamente & montre assez toute la piété de ses mœurs, & l'humanité religieuse de son caractère.

Quand c'est un chef de Horde qu'on a perdu, les cérémonies augmentent, c'est à dire que le tas de pierres & de terre sous lequel on l'ensevelit est plus considérable & plus apparent.

Si le mort est regretté, la famille est plongée dans le deuil & la consternation; la nuit se passe dans des cris & des hurlemens mêlés d'imprécations contre la mort; les amis qui surviennent augmentent les clameurs, que de loin on prendroit autant pour l'ivresse de la joie que pour les accens du désespoir; quoi qu'il en soit, les signes de leur douleur ne sont pas équivoques pour celui qui vit au milieu

d'eux, j'en ai vu qui versoient des larmes abondantes & bien amères.

Monsieur Sparmann avoit été témoin dans les Colonies, d'une scène qu'il raconte ainsi : « deux vieilles femmes secouoient & frap» poient à coups de poings un de leurs com» patriotes mourant ou même déjà mort, & » lui crioient aux oreilles des reproches & des » paroles consolantes ».

Il ne faut pas s'abuser sur un conte de cette espèce. Si ces femmes avoient été persuadées que le jeune-homme fut mort, elles auroient certainement supprimé de leurs caresses les tiraillemens & les coups de poing; mais ces mouvemens que le docteur présente comme les agitation convulsives du désespoir, n'étoient qu'un moyen de remplacer les liqueurs spiritueuses auxquelles on a toujours recours en Europe, pour éclaircir un doute aussi facheux, & dont ces peuples sont privés. L'agitation violente employée par les deux vieilles, est un remède aussi efficace & qui produit apparemment de bons effets, puisque Monsieur Sparmann ajoute qu'il opéra la résurrection du malade.

La petite vérole, qui a si souvent ravagé les

Kraals-Hottentots des Colonies, n'a jamais paru qu'une ſeule fois chez les Gonaquois; elle leur enleva plus de la moitié de leur monde; ils la redoutent au point, elle leur inſpire tant d'horreur, qu'à la première nouvelle qu'elle attaque une des Colonies, ils abandonnent tout & s'enfuient dans le plus profond du déſert; malheur à ceux de leurs malades qu'ils ſoupçonneroient en être atteints! convaincus qu'il n'eſt aucun remède à ce fléau dangereux, que ce ſoit un père, une épouſe, un enfant, peu importe, la voix du ſang paroît ſe taire; on les abandonne à leur malheureux ſort; privés de ſecours, ils faut qu'ils périſſent de faim, ſi ce n'eſt des accès de leur mal.

Cette frayeur bien naturelle à des peuples Sauvages ne contredit point leur piété ſi ſainte & la pureté de leurs mœurs; l'image de la dévaſtation de leurs Hordes, toujours préſente à leur imagination, eſt bien faite pour les porter un moment à l'abandon des plus ſacrés devoirs; mais on eſt révolté de lire dans des Auteurs anciens, & d'entendre un Voyageur moderne répéter d'après eux, que les Hottentots, lorſqu'il leur prend fantaiſie de changer leur do-

micile, abandonnent, ſans pitié comme ſans regret, leurs vieillards & tout ce qui leur eſt inutil & pourroit contribuer à retarder leur marche cette aſſertion ne doit pas être préſentée comm une règle, un uſage général: à moins qu'ils n ſe trouvent dans une circonſtance auſſi impérieuſe & fatale que celle dont je viens de parler ou dans la guerre, quelles raiſons peuvent le contraindre à hâter plutôt qu'à ralentir leu marche? Au reſte, je ne croirai jamais que l Hottentot en agiſſe ainſi ſans éprouver de long & de mortels regrets.

Attaqué par un ennemi ſupérieur, hors d'éta de repouſſer la force par la force, on ſe diſ perſe, on s'éloigne comme on peut, & c'eſt dans ce cas le ſeul parti raiſonnable qu'on puiſſe prendre. On eſt bien forcé malgré ſoi quand on eſt ſurpris par l'ennemi, de laiſſer en arrière les vieillards, les malades, les traîneurs, tout ce qui ne peut ſuivre; quel eſt l'homme aſſez mal inſtruit des ſuites déſaſtreuſes de la guerre pour faire au Hottentot un crime d'une néceſſité ſous laquelle l'Européen même ne feroit pas exempt de plier?

Je vais plus loin, & je ne crains pas de tout dire.

dire : Les Sauvages ne balancent pas à employer ce même expédient contre la famine, malheur non moins redoutable que la petite vérole, & la guerre, quand ils en sont attaqués; dans ce cas, l'abandon de quelques individus, que d'ailleurs on ne pourroit sauver, devient un sacrifice nécessaire au bien de tous; ceux qui fuyent ne sont pas sûr eux-mêmes d'échapper au fléau général. Plus des trois-quarts périssent dans la route, au milieu des sables & des rochers, brûlés par la soif, & consumés par la faim; le petit nombre qui survit, fait de longues marches avant d'avoir trouvé quelques légères ressources.

Tels sont les trois motifs qui prêtent aux Hottentots une barbarie à laquelle ils se voyent contraints par une force plus invincible que le devoir & l'amour. La Nature ne peut rien dans ces cœurs timides & simples; mais, pour s'endormir un moment, elle n'en est pas moins forte & moins grande, & les calamités publiques pour des peuples qui n'ont pas la première des combinaisons de nos arts, & nul moyen de les appaiser, si ce n'est la plus prompte fuite, ne peuvent être le creuset pour les éprouver, ni la règle de les juger.

On ne donnera pas, je l'efpère, pour un quatrième exemple de leur barbarie, ces émigrations indifpenfables auxquelles les affujétit la différence des faifons; une fécherefle extraordinaire a tari les fources & les lagunes qui les environnoient; un Soleil dévorant a brûlé tous les pâturages; une épizootie fe déclare dans les environs; l'une ou l'autre de ces caufes les force à changer de demeure; mais cette tranflation néceffaire fe fait toujours tranquillement, fans confufion, quoiqu'avec promptitude; on éloigne d'abord les troupeaux; on place les vieillards & les impotens fur des Bœufs; on ne laiffe perfonne derrière foi; tous les effets précieux font en avant; & tous enfemble, voyageant paifiblement, vont planter le piquet, & s'établir dans le premier endroit qui convient à leur manière de vivre, ainfi qu'à leurs befoins. J'ai fouvent rencontré des Hordes qui avoient été obligées de s'expatrier pour quelqu'un de ces motifs; les vieillards, les malades, tout étoit de la partie; combien de fois avec quelques bouts de tabac, mieux encore quelques verres de liqueur, qui ranimoient & faifoient fourire ces pauvres gens, n'ai-je

pas eu la satisfaction de voir couler les larmes de la reconnoissance; & lorsque me séparant d'eux & reprenant ma route, j'arrivois le jour même ou le lendemain sur la place qu'ils avoient abandonnée, j'avois beau examiner ces lieux & fureter dans tous les environs, je ne trouvois nulle trace de l'insensibilité dont on les accuse; toutes les huttes étoient enlevées; les effets, les animaux domestiques, tout avoit suivi.

Les enfans, ou à leur défaut, les plus proches parens d'un mort, s'emparent de ce qu'il laisse; mais la qualité de chef n'est point héréditaire. Il est toujours nommé par la Horde; son pouvoir est bien limité. Maître de faire le bien qu'il veut, il ne l'est en aucun cas de faire le mal; il ne porte aucune marque extérieure de distinction; il n'est pas plus privilégié que les autres, si l'on excepte toutefois l'usage d'aller à son tour garder les bestiaux qui sont en campagne; dans les conseils son avis prévaut, s'il est jugé bon; autrement on n'y a nul égard. Quand il s'agit d'aller au combat, on ne connoît ni grade ni divisions, ni Généraux ni Capitaines; tous sont Soldats ou Colonels. Chacun attaque ou se défend à sa guise; les plus hardis mar-

chent à la tête ; &, lorsque la victoire se déclare, on n'accorde pas à un seul homme l'honneur d'une action que le courage de tous a fait réussir ; c'est la Nation entière qui triomphe.

De toutes les Nations que j'ai vues jusqu'ici, la Gonaquoise est la seule qu'on puisse regarder comme libre; bientôt peut-être ces peuples seront obligés de s'éloigner ou de recevoir les loix du Gouvernement. Toutes les terres de l'Est étant généralement bonnes, les Colonies cherchent à s'étendre de ce côté, le plus qu'elles peuvent; leur avarice y réussira sans doute un jour. Malheur alors à ces peuplades fortunées & tranquilles! les invasions & les massacres détruiront jusqu'aux traces de la liberté. C'est ainsi qu'ont été traitées toutes ces Hordes dont parlent les Auteurs anciens & qui, par démembremens avilis & foibles, sont tombées dans la dépendance absolue des Hollandois ; l'existence des Hottentots, leurs noms & leur histoire passeront alors pour des fables, à moins que quelque Voyageur, curieux d'en découvrir les restes, n'ait assez de courage pour s'enfoncer dans les déserts reculés qu'habitent les grands Namaquois où les rochers de plus

en plus durcis par les temps, & les montagnes ſtériles & décrépites n'offrent pas un chétif plant d'arbres digne de fixer l'avidité ſpéculative des Blancs.

Les peuplades citées par Kolbe, ſous les noms de *Gunjemans* & de *Koopmans*, n'ont jamais exiſté.

Le nom de *Gunjemans* ne ſignifie rien dans le langage Hottentot; ce nom fut corrompu par quelque Voyageur qui, n'entendant point ce langage, l'aura mal écrit; il falloit écrire *Goed-mans*, deux mots Hollandois qui ſignifient bons-hommes ou bonnes-gens, qualification qu'ont donnée les premiers Colons à tous les Hottentots en général, parce qu'ils les trouvoient tranquilles & fort accommodans.

Koopmans a pareillement été donné à ceux qui ont fait les premiers échanges; ce ſont deux mots qui ſignifient, en très bon Hollandois, négociant ou marchand, mais qui ne conviennent pas plus à une Nation qu'à toute autre; c'eſt ainſi que ne comprenant point les langues d'un Pays, un Voyageur en retient mal les expreſſions, les ortographie plus mal encore, & fait un nom Sauvage avec un barbariſme. Les mœurs

32985

& tout ce qui concerne les divers peuples étrangers ne seront jamais exactement décrits si l'on n'en parle les divers langages.

Si, par exemple, les Auteurs qui ont avancé que les Hottentots adorent la Lune, avoient compris le sens des paroles qu'ils chantent à sa clarté, ils auroient senti qu'il n'est question ni d'hommages, ni de prières, ni d'invocations à cet astre paisible; ils auroient reconnu que le sujet de ces chants étoit toujours une aventure arrivée à quelqu'un d'entr'eux ou de la Horde voisine, & qu'autant improvisateurs que les Négres, ils peuvent chanter toute une nuit sur le même sujet en répétant mille fois les mêmes mots. Ils préfèrent la nuit au jour, parce qu'elle est plus fraîche, & qu'elle invite à la danse, aux plaisirs.

Lorsqu'ils veulent se livrer à cet exercice, ils forment, en se tenant par la main, un cercle plus ou moins grand, en proportion du nombre des danseurs & des danseuses toujours symétriquement mêlés. Cette chaîne se fait & tournoie de côtés & d'autres. Elle se quitte par intervalles, pour marquer la mesure; de temps en temps chacun frappe des mains sans rompre pour

cela la cadence ; les voix ſe réuniſſent aux inſtrumens, & chantent continuellement HOO HOO ! C'eſt le refrain général. Quelquefois un des danſeurs quittant le cercle, paſſe au centre; là, il forme à lui ſeul une eſpèce de pas Anglois, dont tout le mérite & la beauté conſiſtent à l'exécuter avec autant de viteſſe que de préciſion, ſans bouger de la place où ſon pied s'eſt poſé; enſuite on les voit tous ſe quitter les mains, ſe ſuivre nonchalament les uns après les autres affectant un air triſte & conſterné, la tête penchée ſur l'épaule, les yeux baiſſés vers la terre qu'ils fixent attentivement ; le moment qui ſuit, voit naître les démonſtrations de la joie, de la gaîté la plus folle ; ce contraſte les enchante, quand il eſt bien rendu. Tout cela n'eſt au fond qu'un aſſemblage alternatif de pantomimes très-bouffones & très-amuſantes. Il faut obſerver que les danſeurs font entendre ſans ceſſe un bourdonnement ſourd & monotone, qui n'eſt interrompu que lorſqu'ils ſe réuniſſent aux ſpectateurs pour chanter en chorus le merveilleux HOO ! HOO ! qui paroît être l'ame & le point d'orgue de ce magnifique charivari. On finit aſſez ordinairement par un ballet général ; c'eſt à dire

que le cercle se rompt, & qu'on danse pêle-mêle comme chacun l'entend ; on voit alors l'adresse & la force briller dans tout leur jour. Les beaux danseurs répètent, à l'envi l'un de l'autre, ces sauts périlleux & ces gargouillades qui, dans nos grandes Académies de musique excitent des Ha. Ha tout aussi bien mérités & sentis que les Ho-Ho d'Afrique.

Les instrumens qui brillent là par excellence, sont le *Goura*, le *Joum-Joum*, le *Rabouquin* & le *Romelpot.*

Le *Goura* a la forme d'un arc de Hottentot Sauvage. Il est de la même grandeur; on attache une corde de boyau à l'une de ses extrémités, & l'autre bout de la corde s'arrête par un nœud dans un tuyau de plume aplatie & fendue. Cette plume déployée forme un triangle isocèle très-alongé, qui peut avoir environ deux pouces de longueur; c'est à la base de ce triangle qu'est percé le trou qui retient la corde; & la pointe, se repliant sur elle-même, s'attache avec une courroie fort mince à l'autre bout de l'arc; cette corde peut être plus ou moins tendue selon la volonté du musicien; lorsque plusieurs *Gouras* jouent ensemble, ils

ne font jamais montés à l'uniſſon; tel eſt ce premier inſtrument qu'on ne ſoupçonneroit point être un inſtrument à vent, quoiqu'il ne ſoit certainement que cela. On peut en voir la figure, dans la planche VII, à côté de la Hottentote. On le tient à peu près comme le cor de chaſſe; le bout de l'arc où ſe trouve la plume eſt à la portée de la bouche du joueur; il l'appuie ſur cette plume &, ſoit en aſpirant, ſoit en expirant, il en tire des ſons aſſez mélodieux; mais les Sauvages qui réuſſiſſent le mieux, ne ſavent y jouer aucun air; ils ne font entendre que des ſons fluttés ou lourrés, tels que ceux qu'on tire, d'une certaine manière, du violon & du violencelle. Je prenois plaiſir à voir l'un de mes compagnons nommé *Jean*, qui paſſoit pour un virtuoſe, régaler pendant des heures entières ſes camarades qui, tranſportés, ravis, l'interrompoient de temps en temps, en s'écriant « Ho ! » que celle-là eſt charmante !. . . recommence » là » ! Jean recommençoit; mais ce n'étoit plus la même; car, comme je le diſois, on ne peut ſuivre aucun air ſur cet inſtrument dont tous les tons ne ſont dus qu'au haſard & à la qualité de la plume. Les meilleures ſont celles qu'on

tire de l'aile d'une eſpèce d'Outarde; quand il m'arrivoit d'abattre un de ces animaux, j'étois toujours ſollicité à faire un petit ſacrifice pour l'entretien de notre Orcheſtre.

Le Goura change de nom quand il eſt joué par une femme, uniquement parce qu'elle change la manière de s'en ſervir; il ſe transforme en *Joum-Joum;* aſſiſe à terre, elle le place perpendiculairement devant elle, de la même façon qu'on tient les Harpes en Europe ; elle l'aſſujétit par le bas en paſſant un pied entre l'arc & la corde, obſervant de ne point la toucher; la main gauche tient l'arc par le milieu; &, tandis que la bouche ſouffle ſur la plume, de l'autre main, la muſicienne frappe la corde en différens endroits avec une petite baguette de cinq ou ſix pouces; ce qui opère quelque variété dans la modulation; mais il faut approcher l'oreille pour ſaiſir diſtinctement la dégradation des ſons. Au reſte cette manière de tenir l'inſtrument m'a frappé; elle prête des graces à la Hottentote qui en joue.

Le *Rabouquin* eſt une planche triangulaire, ſur laquelle ſont attachées trois cordes de boyau ſoutenues par un chevalet, & qui ſe tendent

à volonté, par le moyen de chevilles, comme nos instrumens Européens; ce n'est autre chose qu'une Guitare à trois cordes; tout autre qu'un Hottentot en tireroit peut-être quelque parti, & le rendroit agréable; mais celui-ci se contente de le pincer avec ses doigts, & le fait sans suite, sans art & même sans intention.

Le *Romelpot* est le plus bruyant de tous les instrumens de ces Sauvages; c'est un tronc d'arbre creusé qui porte deux ou trois pieds, plus ou moins, de hauteur; à l'un des bouts, on a tendu une peau de Mouton bien tanée, qu'on frappe avec les mains, ou pour parler plus clairement, avec les poings, quelquefois même avec un bâton; cet instrument qui se fait entendre de fort loin, n'est pas à coup sûr un chef-d'œuvre d'invention; mais, dans quelque Pays que ce soit, c'est assez la méthode de remplacer par du bruit ce qu'on ne peut obtenir du goût.

Peut-être me suis-je un peu trop appesanti sur la description des danses & des divers instrumens des Hottentots; ceux-ci, comme on le voit, ne sont pas bien curieux; mais ce détail qui tient par quelque côté aux mœurs des Sauvages ne

méritoit pas non plus d'être entièrement négligé.

Tout près de la Nature & ſous ſa garde immédiate, le Sauvage n'a nul beſoin de nos orcheſtres bruyans & bien harmonieux pour s'exciter, dans ſes fêtes, aux vives démonſtrations du plaiſir & de la joie; la modulation bornée & monotone de ſa muſique lui ſuffit, & je crois même qu'il s'en paſſeroit volontiers, & ne ſauteroit pas moins bien.

Dans ſon *Choix de lectures Géographiques*, un de nos Auteurs modernes, qui s'eſt fait une loi d'étudier les hommes en même temps qu'il décrivoit les lieux, obſerve avec beaucoup de ſagacité » que, dans un Etat policé, la danſe & le » chant ſont deux arts; mais qu'au fond des » forêts ce ſont preſque des ſignes naturels de » la concorde, de l'amitié, de la tendreſſe & » du plaiſir; nous apprenons, ſous des maîtres, » ajoute ce Savant, à déployer notre voix, à » mouvoir nos membres en cadence; le Sau» vage n'a d'autre maître que ſa paſſion, ſon » cœur & la Nature; ce qu'il ſent, nous le » ſimulons; auſſi le Sauvage qui chante ou qui » danſe, eſt-il toujours heureux ».

J'ai fait remarquer que les Hottentots ne

s'aſſemblent guères que la nuit pour ſe divertir; ſes occupations journalières ne leur laiſſent point d'autre temps. Chacun a ſes devoirs à remplir. Il faut ſurveiller ſans ceſſe les troupeaux épars dans les champs, non ſeulement pour empêcher qu'ils ne s'égarent, mais pour les garantir de l'atteinte des animaux carnaſſiers qui les épient continuellement; il faut les panſer & les traire deux fois par jour; il faut travailler aux nattes, amaſſer le bois ſec pour les feux du ſoir; il faut pourvoir à ſa ſubſiſtance, & chercher des racines; ces dernières occupations appartiennent particulièrement aux femmes; les hommes, de leur côté, vont à la chaſſe, font la revue des piéges qu'ils ont tendus en divers endroits, fabriquent les flèches, &, tous les inſtrumens dont ils ont beſoin; & quoique ces inſtrumens & tous les ouvrages de leurs mains ſoient en général aſſez mal tournés & groſſiers, ils exigent de leur part beaucoup de temps & de peines, parce qu'ils ſont privés d'une foule d'outils ſi néceſſaires pour abréger le travail; & toujours l'adreſſe chez eux, eſt bien moins admirable que la patience.

Il ſeroit étonnant que ces peuples que j'ai

ſi ſouvent fréquentés, avec leſquels j'ai vecu ſi long-temps, euſſent été aſſez adroits ou aſſez faux pour ſe cacher de moi au point que je ne me fuſſe jamais aperçu, ni par leurs diſcours, ni dans leur pratique de vivre, d'aucun ſigne ou d'aucun acte de ſuperſtition; je me garderai bien de donner comme des uſages religieux certaines privations qu'ils s'impoſent eux-mêmes, & qui paroiſſent ſi naturelles & ſi ſimples quand on s'eſt donné la peine de les approfondir; par exemple, ils ne mangent preſque jamais du Liévre ni de la Gazelle nommée *Duykers*; le Liévre eſt à leurs yeux un animal informe qui les dégoute; la viande du Duykers leur ſemble trop noire; en outre, ces deux animaux ſont toujours d'une maigreur extrême, raiſon ſuffiſante pour qu'ils les rejettent; mais la preuve la plus frappante que nulle idée chimérique ne les prive de cette reſſource, c'eſt qu'au beſoin & dans les momens de diſette, je les ai vus ſe tenir heureux d'y pouvoir recourir. De ce qu'un Hollandois ſe révolteroit à la vue du plat de Limaçons de vignes ou de Grenouilles le mieux apprêté, tandis que le François s'accommode de ce mets peu délicat, s'en ſuit-il que le dégoût du Batave doive être

regardé comme une abſtinence religieuſe ordonnée par le Conſiſtoire ?

Avant d'annoncer, comme un des rites eſſentiels des Hottentots, la cérémonie de ſe couper une phalange ſoit du doigt ſoit du pied, avant de lui attribuer la ſemi-caſtration pour le même motif, il étoit raiſonnable de conſtater d'abord la vérité de ces deux faits; Kolbe les avoit oui raconter comme bien d'autres ; mais il ne les avoit jamais éclaircis; il le prouve aſſez, lorſqu'il attribue ces uſages à tous les Hottentots, indiſtinctement, ce qui n'eſt pas moins faux que toutes les autres aſſertions de cet Auteur ; Monſieur Sparmann tombe également dans la plus étrange des erreurs, lors même qu'il ſoutient, contre ce Kolbe, que la ſemi-caſtration n'eſt pratiquée nulle part. Ces deux cérémonies ont lieu encore actuellement chez deux Hordes ſituées au Nord du Cap ſous le vingt-huitième dégré de latitude, ſavoir les *Geiſſiquois* & les *Koraquois* Cantons dans leſquels j'ai trouvé les Giraffes, dont je parlerai dans mon ſecond Voyage; aſſurément le Philoſophe Kolbe n'a jamais pénétré juſques-là, ſi ce n'eſt en ſonge.

Le Docteur Sparmann s'eſt toujours laiſſé

tromper lorſqu'au ſujet des Gonaquois, il penche à croire que ces Hordes ſe circonciſent; les Colons me l'avoient aſſuré comme à lui; c'étoit une puiſſante raiſon d'en douter; mais juſqu'ici plus à la portée que perſonne de m'éclairer ſur un fait auſſi important, j'atteſte au contraire que cette Nation & tous les Hottentots ſans exception ont le prépuce d'une grandeur démeſurée, caractère qui les diſtingue aſſez des autres Sauvages & qui n'a point été certainement remarqué.

Il en eſt de même de ce tablier révoltant des Hottentotes auquel on a fait jouer ſi long-temps un rôle ridicule dans l'hiſtoire, ou plutôt la fable de ces peuples; une autre bizarrerie qui découle toujours de la même ſource, le leur a retranché non moins légèrement, quoiqu'il ſoit toujours de mode chez une Horde dont je vais parler inceſſamment; je dis qu'il eſt de mode; car, bien loin qu'il ſoit un préſent de la Nature, on doit le regarder comme un des raffinemens les plus monſtrueux qu'ait jamais inventés je ne ſais quelle coquetterie toute particulière à un très-petit coin du monde connu.

Quelques Auteurs anciens ont écrit que les familles

familles de Sauvages couchent pêle-mêle dans une même hutte, & ne connoiſſent point les différences de l'âge, ni cette horreur invincible qui ſépare les êtres rapprochés par le ſang. A la vérité, ces Sauvages bornés au ſtricte néceſſaire n'ont point imaginé de ſauver par une décence apparente, toute la turpitude d'une inclination monſtreuſe, & l'on ne voit point chez eux appartement pour le frère, appartement pour la ſœur, appartemens pour la mère & le fils; mais conclure de ce qu'ils n'ont qu'un même toit, qu'un même grabat, qu'une même natte pour ſe délaſſer des travaux du jour, qu'ils vivent à l'inſtar des animaux, c'eſt outrager la Nature, & calomnier l'innocence? il n'y a qu'un Auteur mal-inſtruit, ou mal-intentionné qui ſe ſoit permis d'accréditer ces ſoupçons infâmes; oui toute une famille habite une même hutte; oui le père ſe couche avec ſa fille, le frère avec ſa ſœur, la mère avec ſon fils; mais, au retour de l'Aurore, chacun ſe lève avec un cœur pur & ſans avoir à rougir devant l'Auteur des êtres ou l'une des créatures qu'il a marquées du ſceau de ſa reſſemblance. Le Sauvage n'eſt ni brute ni barbare. Le vrai monſtre eſt celui qui voit

le crime partout où il le suppose & qui l'affirme sur l'odieux témoignage de sa conscience.

J'ai visité plus d'une peuplade de Sauvages, & n'ai trouvé par-tout que retenue & circonspection chez les femmes; je puis ajouter aussi chez les hommes; l'Auteur que j'ai si souvent contredit rend hommage à la vérité, lorsqu'il confesse que, d'après la nudité des Sauvages, on les jugeroit mal, si l'on croyoit qu'ils ont aussi peu de modestie que de voile, qu'il a eu de la peine à trouver des hommes qui, sous l'appât même des présens consentissent à déranger assez leurs Jackals pour qu'il pût se convaincre par ses yeux s'ils étoient ou n'étoient point circoncis.

J'ai dit ailleurs que le commerce avec les Blancs étoit la ruine & le fléau des mœurs; les Hottentots des Colonies en fournissent une preuve trop frappante : ceux du désert n'étant point d'une nature différente, céderont peut-être un jour à la séduction, si elle arrive jusqu'à eux & se laisseront entraîner par l'exemple. Lorsque M. Forster, dans son *Voyage autour du monde* avec le Capitaine Cook, nous apprend que les femmes de l'île de Pâques étoient

des *Courtisanes lubriques*, il ne nous cache pas que les Matelots de son équipage se livroient ouvertement & sans pudeur, aux plus infâmes débauches avec elles; mais ce qu'il falloit ajouter sans crainte, c'est que les femmes Sauvages, une fois visitées par des Européens corrompus, & trop instruites de leurs inclinations perverses, se livrent sans réserve à tous ceux à qui il plaît de s'en emparer, & les servent à leur goût, sans doute, dans la seule frayeur des extrémités cruelles dont les Blancs sont capables.

Par tout-où l'envie de m'instruire m'a fait entamer cette matière avec les femmes que j'ai rencontrées, j'en ai toujours reçu la réponse uniforme & simple qu'elles adressent à tous ceux qui les soupçonnant de communications incestueuses, cherchent à s'en éclaircir par leurs propres aveux. » Vous nous assimilez donc aux bêtes, me di- » soient-elles; les bêtes seules sont capables » de faire ce que vous dites ».

Puissé-je ne me pas tromper! je crois à la Vertu pour ceux-même qui ne connoissent pas ce mot, & n'ont point fait d'immenses commentaires sur l'idée qu'il renferme. Ce sentiment inné dans le cœur de l'homme, quand l'exemple

& l'éducation ne l'ont pas corrompu, lui fut donné en ſigne de ſa nobleſſe & de ſa diſtinction. L'horreur de s'unir à ſon propre ſang, eſt un des plus grands caractères par lequel le créateur voulut ſéparer l'eſpèce humaine de la claſſe des animaux; & la plus infâme dépravation briſa ſeule cette barrière inſurmontable.

J'oſe donc atteſter que, s'il eſt un coin de la terre où la décence dans la conduite & dans les mœurs ſoit encore honorée, il faut aller chercher ſon temple au fond des déſerts. Le Sauvage n'a reçu ces principes ni de l'éducation ni des préjugés; il les doit à la Nature; l'amour en lui n'eſt qu'un beſoin très-borné; il n'en a point fait, comme dans les Pays civiliſés, une paſſion tumultueuſe, qui traîne le déſordre & le ravage après elle; en vain, à l'exemple de Buffon, tenterois-je de déraciner cette fiévre de l'ame, cette maladie des imaginations exaltées; je ne briſerai point un autel couvert des riches préſens des Romanciers & des Poëtes; j'aurois trop à combattre; & la divinité qui doit ſa naiſſance à d'auſſi belles chimères, ameuteroit contre moi ſes brames & ne me pardonneroit pas ce grand ſacrilége.

Un physionomiste, ou si l'on veut un bel esprit moderne, réjouiroit les cercles en assignant au Hottentot, dans la chaîne des êtres, une place entre l'homme & l'Orang-outan; je ne puis consentir à lui donner ce portrait; les qualités que j'estime en lui ne sauroient le dégrader à ce point, & je lui ai trouvé la figure assez belle, parce que je lui connois l'ame assez bonne. Il faut pourtant convenir qu'il a dans les traits un caractère particulier qui le sépare en quelque sorte du commun des hommes; les pommettes de ses joues sont très-proéminentes, de telle sorte que son visage étant fort large dans cette partie, & la mâchoire au contraire excessivement étroite, sa physionomie va toujours en diminuant jusqu'au bout du menton; cette configuration lui donne un air de maigreur qui fait paroître sa tête très-disproportionnée & trop petite pour un corps gras & bien fourni; son nez plat n'a quelquefois pas six lignes dans sa plus grande élévation; ses narines, en revanche, sont très-ouvertes & dépassent souvent, en hauteur, le dos de son nez; sa bouche est grande & meublée de dents petites, bien perlées & d'une blancheur éblouissante; ses yeux très-

beaux & bien ouverts inclinent un peu du côté du nez comme ceux des Chinois ; à l'œil ainsi qu'au toucher, on voit que ses cheveux ressemblent à de la laine ; ils sont courts, frisés & d'un noir d'ébaine ; il ne porte que très-peu de poil, encore a-t-il soin de s'épiler ; ses sourcils naturellement dégarnis sont exempts de ce soin ; la barbe ne lui croît que sous le nez & à l'extrémité du menton ; il ne manque point de l'arracher, à mesure qu'elle se montre ; cela lui donne un air efféminé qui, joint à la douceur naturelle qui le caractérise, lui enlève cette imposante fierté commune à tous les hommes de la Nature & qui leur a mérité le superbe titre de Roi.

Quant aux proportions du corps, le Hottentot est parfaitement moulé. Sa démarche est gracieuse & souple ; tous ses mouvemens sont aisés, bien différens des Sauvages de l'Amérique méridionale qui ne paroissent avoir été qu'ébauchés par la Nature.

Les femmes avec des traits plus fins ont cependant le même caractère de figure ; elles sont également très-bien faites, ont la gorge admirablement placée & de la plus belle forme dans

la fraîcheur des ans, les mains petites & les pieds bien modelés, quoiqu'elles ne portent point de sandales; le timbre de leur voix est doux, & leur idiome, en passant par leur gozier, ne manque pas d'agrément; elles se livrent, lorsqu'elles parlent, à une infinité de gestes qui prêtent à leurs bras du développement & des graces.

Le Hottentot naturellement timide est également très-peu entreprenant. Son sang-froid phlegmatique & son maintien réfléchi lui donnent un air de réserve qu'il ne dépose même pas dans les momens de sa plus grande joie, tandis qu'aucontraire toutes les Nations noires & basanées se livrent au plaisir avec l'abandon le plus expansif & la gaîté la plus vive.

Une insouciance profonde le porte à l'inaction & à la paresse; la garde de ses troupeaux & le soin de sa subsistance, voilà sa plus grande affaire; il ne se livre point à la chasse en Chasseur, mais en homme que son estomac presse & tourmente. Du reste, oubliant le passé, sans inquiétude sur l'avenir, le présent seul le frappe & l'intéresse.

Mais il est bon, serviable & le plus généreux

comme le plus hospitalier des Peuples; quiconque voyage chez lui est assuré d'y trouver le gîte & la nourriture; ils reçoivent, mais n'exigent pas; si le Voyageur a une longue route à faire, si d'après les éclaircissemens qu'il demande, on connoît qu'il est sans espoir de rencontrer de si tôt d'autres Hordes, celle qu'il va quitter l'approvisionne, autant que ses moyens le lui permettent, de toutes les choses dont il a besoin pour continuer sa marche & gagner Pays.

Avant l'arrivée des Européens au Cap, les Hottentots ne connoissoient point le commerce; peut-être même n'avoient-ils entr'eux nulle idée des échanges; mais, à l'apparition du tabac & de la quincaillerie, ils se furent bientôt immiscés dans une partie des mystères mercantiles; ces objets qui n'étoient d'abord que des nouveautés agréables, avec le temps sont devenus des besoins; ce sont les Hottentots des Colonies qui les leur apportent, quand ils viennent à manquer; car il est bon d'observer que, quelqu'empressés qu'ils soient de jouir de ces bagatelles, ils ne se donneroient pas la peine de faire un pas pour les aller chercher eux-

mêmes, & préféreroient de s'en passer: leçon utile à ceux qui traînent leur vie dans l'agitation pour courir après des chimères.

Tels sont ces peuples, ou du moins tels ils m'ont paru, dans toute l'innocence des mœurs & de la vie pastorale. Ils offrent encore l'idée de l'espèce humaine en son enfance. Un trait sublime que je place ici, quoiqu'il appartienne à mon second Voyage beaucoup plus au Nord du Cap & vers la côte Ouest, achèvera ce tableau que j'ai tracé dans toute la candeur & la vérité de mon ame, sans éloquence, il est vrai, mais sans enthousiasme, sans vaines déclamations, avec cette naïveté de franchise qui m'est si chère & que j'aime à professer sans cesse.

Une Horde assez considérable de Kaminout-Kois étoit venue visiter mon camp avec cette confiance que donnent toujours des intentions honnêtes & droites & que possèdent les hommes que leurs semblables n'ont point encore trompés. Forcé de ménager mes provisions, il ne m'étoit pas possible de régaler tout ce monde avec de l'eau de vie; la troupe étoit trop nombreuse; je ne pouvois, sans imprudence, me montrer

généreux ; j'en fis donner un verre au Chef & à ceux qui, par leur figure & plutôt encore par leur âge, me paroissoient les plus respectables. Mais à quelles ressources, à quels moyens n'a pas recours la bienfaisance, & qu'elle est ingénieuse quand elle veut se communiquer ! Quel fut mon étonnement, lorsque m'apercevant qu'ils conservoient la liqueur sans l'avaler, je les vis tous s'approcher de leurs camarades qui n'en avoient point reçu & la leur distribuer de bouche à bouche de la même manière dont les tendres oiseaux du Ciel se donnent la becquée : je l'avouerai, cette action inattendue me troubla ; j'en demeurai stupéfait ; à la vue de cette scène touchante, quel cœur dénaturé n'eût point senti couler les larmes de l'attendrissement ! plein d'admiration & de respect, ému jusques au fond de l'ame, j'allai me jeter dans les bras du Chef qui, comme les autres, venoit de partager la liqueur à ceux qui l'entouroient, & j'inondai de mes pleurs sa figure vénérable. Beaux diseurs, élégantes coquettes parfumées d'ambre & de musc, criez à l'horreur & livrez-vous à vos charmantes grimaces ; les maux d'estomac, les vapeurs & tous les miasmes d'une

ſanté débile, fruits ordinaires d'une vie honteuſe conſumée à trente ans, n'offroient rien de repouſſant à mes céleſtes Kaminou-Kois dans cette communication ſi douce & ſi fraternelle.

Je ne me ſuis jamais rappelé, ſans émotion, ce peuple reſpectable & pluſieurs autres encore chez qui j'ai vu répéter la même cérémonie; & lorſqu'en nous ſéparant je les voyois s'en retourner ſatisfaits & tranquilles: Mortels heureux, me diſois-je, conſervez long-temps cette précieuſe innocence; mais vivez ignorés! Pauvres Sauvages, ne regrettez point d'être nés ſous un Ciel brûlant, ſur un ſol aride & deſſéché qui produit à peine des bruyères & des ronces; regardez, ah! plutôt regardez votre ſituation comme une faveur ſignalée du Ciel; vos déſerts ne tenteront jamais la cupidité des Blancs; uniſſez-vous aux peuplades fortunées qui n'ont pas plus que vous le bonheur de les connoître; détruiſez, effacez juſqu'aux moindres traces de cette poudre jaune qui ſe métalliſe dans vos ravines & dans vos roches; vous êtes perdus, s'ils la découvrent; apprenez qu'elle eſt le fléau de la terre, la ſource de tous les crimes,

& redoutez sur-tout l'approche d'un Almagro, d'un Pizarre, d'un Fernand-Cortez, & l'étole ensanglantée des Vanverdes.

Dans l'état de Nature, l'homme est essentiellement bon; pourquoi le Hottentot seroit-il une des exceptions de cette règle; c'est mal à propos qu'on l'accuse d'être cruel; il n'est que vindicatif; trop sensible au mal qu'on lui fait, qu'y a-t-il de plus naturel que de repousser la force par la force; il nous sied bien d'ordonner aux peuples de la Nature la pratique de nos vertus factices, quand les noms nous en sont à peine connus, & que leur régime n'est consenti par personne; & la peine même du talion, la seule en usage avant que nous nous fussions avisés d'être des Philosophes, qu'est-ce autre chose que le droit de rendre offense pour offense, & d'ôter la vie à qui ne craint pas d'attenter à la nôtre?

Si les Sauvages d'Afrique ou d'Amérique s'avisoient quelque jour de rêver qu'ils vivent malheureux, privés de nos arts, de nos richesses, & de toutes les ressources de notre génie, & qu'unis ensemble, armés d'un triple fer, ils accourussent pour inonder l'Europe & nous en

chaſſer, de quel front recevrions-nous ces barbares ; & de quels traitemens nous verroit-on payer leur audace ? Telle eſt cependant leur hiſtoire ou la nôtre ; telles ſont nos tentatives entreprîſes dans les trois mondes avec des ſuccès trop heureux ; par-tout où il nous a plu de nous établir, nous avons réduit ces malheureux perſécutés à l'eſclavage, à la fuite ; nous nous ſommes approprié, ſans ſcrupule, tout ce que nous avons trouvé à notre bienſéance ; & quand l'heure de la vengeance a ſonné pour eux, & qu'ils ont meſuré leurs coups à la grandeur de nos torts, ſans retour ſur nous-mêmes, trop aveuglés par l'intérêt ou le fanatiſme, nous avons oſé les nommer des barbares, des antropophages, des bêtes féroces nourries de meurtres, altérées de ſang.

A quelle imprudence ne faut-il pas attribuer la mort du célèbre navigateur Cook ; j'aime à croire que le ſentiment de ſa force & ſon caractère entreprenant, altier, ne le portèrent jamais aux excès coupables dont il pérît à ſon tour la victime ; mais le déſir ardent de ſe venger de l'équipage indiſcipliné qui marchoit à ſa ſuite, arma contre lui les inſulaires. Ses Matelots épioient

les femmes, osoient s'en emparer en tous lieux, en toute occasion ; c'en étoit trop pour garder plus long-temps le silence ; rien n'est capable d'arrêter ces Sauvages outragés ; à travers la fumée des canons, au milieu du bruit de son artillerie menaçante, le Chef est reconnu ; on s'en empare ; il est massacré à la vue même de ses Soldats pour n'avoir pas su réprimer à temps leurs désordres.

Le prémier sentiment qu'on doive inspirer aux Sauvages, quand on veut voyager chez eux, c'est la confiance ; pour gagner la leur, il faut être humain, bienfaisant, n'abuser jamais de leur foiblesse, ne leur inspirer aucune crainte & n'en pas prendre à leur aspect ; ils accordent tout, lorsqu'on n'exige rien. Il faut être assez sûr de ses passions pour garder la plus sévère continence & ne pas convoiter leurs femmes. S'ils sont jaloux, vous avez en eux des ennemis implacables ; s'ils ne le sont pas, leur complaisance à votre égard les met trop de niveau, & l'on perd à leurs yeux l'utile supériorité qui les avoit éblouis ; quand cette passion ne seroit pas générale, il est toujours quelques individus qu'elle tourmente, & l'on observe avec raison

que les Nations qui y ſont le moins ſujettes, ont auſſi les mœurs plus diſſolues & s'éloignent davantage de la Nature.

Pour ſe faire connoître avantageuſement des Sauvages, il faut que la ſupériorité du côté de la force ſoit toujours la dernière des facultés par leſquels on ſe faſſe valoir, parce qu'il n'eſt pas naturel de ſe défier de ceux qu'on ne craint pas; tout en prenant des précautions, on doit conſerver un air calme & ſerein, ne faire connoître & n'employer des armes, lorſqu'on voyage chez eux, que pour leur rendre des ſervices, ſoit en leur procurant du gibier, ſoit en les aidant à détruire les bêtes féroces ~~ennemies de~~ leurs troupeaux. On peut, après, quitter une Horde en toute ſécurité, certain de n'y laiſſer que des regrets, & que la reconnoiſſance vous rappellera ſans ceſſe à ſon ſouvenir. Pluſieurs d'entr'eux ne pourront ſe réſoudre à ſe ſéparer de vous; ils ſe détacheront pour vous accompagner & vous conduire vers une autre Horde, chez laquelle ſur les témoignages avantageux de vos guides, vous êtes aſſûré de trouver le même amour, le même empreſſement, les mêmes fêtes & tous les ſoins de la confiante hoſpitalité.

C'eſt avec ces principes de paix ſi conformes à mon humeur, que j'ai traverſé une petite partie d'une immenſe portion de la terre, & que j'aurois parcouru l'Afrique entière ſans des obſtacles inſurmontables que tout mon zèle n'a pu franchir, & dont il eſt inutile ici de rendre compte.

C'eſt encore d'après ces maximes que j'ai de plus en plus ſenti qu'on ne peut aſſocier perſonne à ces entrepriſes, ſans courir le riſque de les voir avorter. J'étois ſûr de ma façon d'enviſager les dangers & les moyens d'y remédier; entouré de monde & d'amis égaux en pouvoir, je n'aurois pas dû me flatter, dans des ſituations épineuſes, de leur faire embraſſer mon avis; la ſottiſe d'un ſeul pouvoit cauſer la perte de tous; en me trompant, je n'avois à me reprocher que la mienne.

On repréſente les Hottentots comme une Nation miſérable & pauvre, ſuperſtitieuſe & féroce, indolente & mal-propre à l'excès; enfin on la ravale de toutes les manières. Quand il y auroit dans ces aſſertions légères, un aſſertion qui approchât de la Vérité, il valoit mieux, pour en ſuprimer l'exagération outrée, s'en tenir ſimplement

ſimplement aux contes déjà ſi abſurdes de ces ennuyeux Colons, qui ſe plaiſent à tromper un Etranger, par cela ſeul qu'il eſpère s'inſtruire en les écoutant. Il falloit parler d'après ſa propre expérience & ne rien dire de plus que ce qu'on avoit vu. C'eſt alors, par exemple, que, dans l'ouvrage du Docteur Sparmann, très-eſtimable à plus d'un égard, les obſervations intéreſſantes & qu'il a bien décrites, ne ſe trouveroient point noyées dans un déluge de récits très-apocryphes de chaſſes, de Lions, d'Eléphans, &c. plus invraiſemblables & mal-adroits les uns que les autres; c'eſt alors en un mot qu'il n'eût point parlé de la Licorne peut-être deſſinée par un Colon ſur on ne ſait quelle roche inhabitée, & qu'il ſe fût auſſi gardé de ſubſtituer la forme carrée à la forme ronde des huttes de la Caffrerie, qu'il n'a jamais viſitée. Je dois convenir, en faveur de ce Savant, que ſa candeur & ſa probité lui préſentoient toutes ces choſes comme inconteſtables, du moment qu'elles lui étoient certifiées par un Colon; Jan-Kock particulièrement qu'il annonce comme l'obſervateur le plus habile & le plus judicieux qu'il ait connu, ne s'attendoit pas ſans doute aux éloges outrés

qu'il lui prodigue à la face d'une Colonie, d'une Ville entière qui les réprouve, & ne balance pas, pour ces erreurs seulement, à ranger auprès de Kolbe un livre utile, à plus d'un titre, si l'Auteur avoit su le réduire aux matières qui lui étoient plus familières.

Je rends hommage à la Vérité, quand je la trouve dans le Docteur Sparmann, & rejette sur son observateur les mensonges qui me révoltent. Mais, quand l'un ou l'autre m'assure « qu'il n'a jamais vu les Sauvages s'essuyer, net» toyer leur peau; que, pour se détacher les » mains, il les frottent avec de la bouze de » Vache; qu'ils s'en frottent aussi les bras jus» qu'aux épaules; que cette onction, qui n'est » pas nécessaire, est de pur ornement; qu'ainsi » la poussière & les ordures, se mêlant à leur » onguent de suie & à la sueur de leurs corps, » s'attachent à leur peau, la corrodent conti» nuellement, &c. » & que M. Sparmann vient ensuite confesser qu'il n'a jamais vu ces Sauvages s'essuyer, nettoyer leur peau, je trouve cette façon de raisonner fort légère, & cette logique très-inexacte; car, si j'attestois à mon tour que je n'ai jamais remarqué que la bouze de

Vache fût un pur ornement pour le Hottentot, que je n'ai point vu leur peau se corroder par la sueur, les onguents & les ordures, cette assertion négative ne persuaderoit personne, & n'éclairciroit pas la question.

On ne conteste point à ces Sauvages une qualité qu'ils possèdent tous sans exception, hommes, femmes, enfans: c'est d'être les nageurs & les plongeurs les plus adroits qu'on connoisse. Que doit-on conclure de ce que j'ai rapporté des femmes que je surpris nageant & plongeant comme des poissons, si non que cet usage qu'ils observent plusieurs fois dans le jour, les conduit nécessairement à un genre de propreté qui laisse peu de pouvoir aux onguents, ainsi qu'à la poussière, de corroder & de gâter la peau.

Les soins & l'exactitude assidus des Gonaquois pour leur toilette, prouvent assez qu'ils aiment la propreté; tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elle est mal-entendue; encore, pour aller jusques là, seroit-il nécessaire d'expliquer s'ils ne sont pas contraints à se Boughouer ainsi, soit par la température du climat, soit par le défaut des ressources que la Nature ne leur a point indiquées; leurs habillemens, à la vérité, ne sont

que des dépouilles d'animaux privés ou ſauvages ; mais, comme je l'ai fait voir, ils ne négligent pas, ainſi qu'on a voulu le faire accroire, le ſoin de les purger & de les apprêter avant de s'en faire des vêtemens.

Le Hottentot n'eſt ni pauvre ni miſérable ; il n'eſt pas pauvre, parce que, ſes déſirs ne paſſant point ſes connoiſſances qui ſont très-bornées, il ne ſent jamais l'aiguillon de la néceſſité ; la miſère eſt un point de comparaiſon qu'il ne conçoit pas ; une parfaite uniformité & les mêmes reſſources rendant le ſort de tous parfaitement égal, quand l'abondance règne, ils ſont tous heureux ; dans la diſette, ils ont tous des privations ; l'oppoſition révoltante de la richeſſe portée ſur un char d'or, & de la misère qui traîne ſes haillons dans la boue, ne ſauroit affliger ſon cœur ; c'eſt une idée qu'il ne comprend pas ; le ſpectacle de l'indigence aux abois, ce ſupplice des ames compatiſſantes, ne ſe reproduit point à ſes yeux ſous mille formes lugubres ; c'eſt une mortification que l'homme ſauvage n'eſſuye jamais ; ſi l'homme ſocial s'y habitue avec le temps ; s'il parvient à ce degré d'endurciſſement qui lui fait traiter d'optimiſme

cette inégalité des conditions si révoltante & si désastreuse, ce n'est plus un enfant avoué de la Nature; elle le méconnoît, le repousse, honteuse de son propre ouvrage qu'ont défiguré d'autres mains.

Après avoir interrompu si long-temps le fil des petits évènemens de mon Voyage, pour établir une fois des aperçus certains sur ces Hottentots trop peu connus jusqu'à nos jours, il manqueroit quelque chose aux éclaircissemens que j'ai donnés, si je ne parlois pas d'une espèce particulière qu'on pourroit appeler *composite*, & qui ne date tout au plus que d'un siècle; je ne crois point qu'aucun Voyageur en ait fait mention. Cette nouvelle espèce, un jour, en effacera d'anciennes, & l'époque de sa puissance amènera sans doute de grands changemens dans la Colonie, & hâtera sa ruine. La multiplication de ces individus, qui peut devenir infinie, devroit alarmer la politique des Hollandois; mais elle dort & semble se soucier fort peu des conséquences funestes de son inertie.

Je veux parler des enfans naturels provenus du mêlange des Blancs avec les femmes Hottentotes, & de ces mêmes femmes avec les Né-

gres. On les nomme communément au Cap *Baſ-ters*; cette dénomination appartient néanmoins plus particulièrement aux premiers, parce que les ſeconds ſont moins nombreux ; les Hottentotes ne ſe livrant pas facilement aux Négres, pour leſquels elles ont une ſorte de mépris, attendu, diſent-elles, qu'ils ſe laiſſent vendre comme des bêtes, aulieu d'un autre côté qu'elles ſe regardent comme honorées d'avoir un commerce avec les Blancs, & de porter le titre de leurs maîtreſſes. C'eſt cette race provenue de ces dernières unions qui gagne & multiplie conſidérablement; elle eſt libre comme le Hottentot; mais elle s'eſtime au-deſſus de lui, malgré le mépris qu'on en fait au Cap, où l'on n'eſt pas même dans l'uſage de les baptiſer. Le caractère de ces individus tient plus de l'Européen que du Hottentot; ils ont plus de courage, plus d'énergie que ce dernier ; le travail ne les rebute point ; en revanche, plus bouillans, plus entreprenans, ils ont plus de méchanceté; il n'eſt pas rare de les voir aſſaſſiner les maîtres auxquels ils ont vendu leurs ſervices; ce ſont eux encore plutôt que les Négres qui ſe déclarent les premiers machinateurs des trahiſons

de toute espèce qui se commettent, chaque jour, sur les habitations; le Hottentot trop doux, trop apathique pour se livrer à des entreprises atroces, n'auroit pas même assez de force pour se charger de leur exécution; les plus mauvais traitemens ne sont point capables de lui en inspirer la pensée; en un mot le Colon qui n'a chez lui que des Hottentots à son service, peut dormir tranquille, certain qu'il seroit averti bientôt du danger, s'il en étoit menacé.

Le Baster-Blanc est bien fait, robuste; sa peau d'un jaune plus clair que celle du Hottentot, a la couleur d'une écorce de citron desséché; la vue en est désagréable. Ses cheveux sont noirs, plus longs & moins crépus; la communication des femmes de cette nouvelle fabrique rend, comme il est naturel de le croire, une espèce encore plus blanche dont la chevelure est aussi d'autant moins frisée, & quoiqu'en allant toujours graduellement, il n'y ait plus à la fin de différence sensible avec les cheveux & la blancheur de la peau des Européens, la proéminence des pommettes des joues se fait toujours remarquer; c'est un caractère indélébile qu'on reconnoît jusqu'après la quatrième génération.

La copulation des femmes Hottentotes avec les Négres donne naissance à des individus bien supérieurs à ceux dont je viens de parler; ils sont d'une stature plus belle & plus distinguée; ils ont une figure plus agréable & plus revenante; leur couleur qui tient le milieu entre le noir du père, & le fond olivâtre de la mère, est bien moins choquante pour les yeux; leurs qualités physiques & morales sont aussi très-différentes; on les recherche pour le travail; mais ce qui les rend sur-tout estimables & très-précieux, c'est qu'ils joignent à beaucoup d'activité, sans turbulence, le mérite d'une fidélité qui ne se dément jamais, & qui n'est guères le partage d'aucun Baster-Blanc; malheureusement cette espèce-là n'est pas la dominante, à cause de la difficulté d'unir ces Hottentotes aux Négres, dont elles ne font aucun cas.

Il eût été depuis long-temps de l'intérêt public & particulier des Colons d'exciter l'administration à propager cette espèce d'hommes; les sacrifices n'auroient pas été bien onéreux, & le prix des avances & des frais se seroit retrouvé par la suite au centuple.

Nous ne sommes plus dans ces siècles d'igno-

rance sacrée où tout ce qui étoit noir étoit Anthropohage ; les Espagnols eux-mêmes ne croyent plus aujourd'hui, comme au temps de leurs barbares incursions au Pérou, qu'une belle ame ne puisse exister que dans un corps blanc. Les Voyageurs &, plus qu'eux, une saine philosophie nous apprennent qu'une vilaine enveloppe peut couvrir un diamant précieux. Parmi les diverses Nations Négres qui bordent les côtes occidentales de l'Afrique, quelques-unes se distinguent des autres par un naturel plus social, par des inclinations plus nobles, par une aptitude & une énergie plus grandes ; c'est cette espèce qu'il eût fallu préférer pour la répartir dans la Colonie, en lui accordant toute franchise ; les Colons auroient favorisé de tout leur pouvoir, l'union de ces nouveaux-venus avec les Hottentotes ; ces femmes les voyant libres, ne les auroient plus dédaignés & se feroient bientôt accoutumées avec eux ; c'est alors que se fût accrue une génération d'hommes qui, réunissant au naturel pacifique & doux de leurs mères les qualités essentielles des meilleurs Négres de la Guinée, eussent fait tomber comme inutiles & même dangereux, les fers cruels de

l'esclavage dans toute cette partie si précieuse de l'Afrique.

Mais ces moyens faciles & naturels, dont l'exécution n'auroit rencontré ci-devant aucun obstacle, ne seront jamais employés; il est trop tard maintenant; la race turbulente des bâtards blancs l'emporte, & l'on peut prévoir qu'un jour elle deviendra la dominante au Cap de Bonne-Espérance.

Au reste, quand ce projet seroit encore praticable, le dévouement & la bonne volonté de la Compagnie Hollandoise échoueroit contre les obstacles; exacte jusqu'au scrupule dans ses engagemens, on sait qu'elle est d'une générosité que toutes les associations de commerce, pour leur honneur & leur prospérité, devroient prendre pour modèle; on ne doute point qu'elle ne fît, sans balancer, tous les sacrifices nécessaires à l'exécution de ce beau plan si digne de l'immortaliser; un vice radical, le vice du Gouvernement s'y oppose. Il faudroit, avant tout, expatrier les Habitans du Cap & des Colonies, ou refondre au moins leur esprit pour y détruire les préjugés ridicules & anti-patriotiques qui les affectent tous.

On souffre, parce qu'il n'est plus possible d'arrêter les progrès du mal, que ces Colons si vains de leur couleur, & qu'aucun mérite personnel ne distingue de leurs esclaves, on souffre, dis-je, que ces ineptes Paysans, fiers d'une fortune médiocre qu'ils ne se sont pas même donné la peine d'acquérir par leurs travaux, regardent & traitent avec mépris des hommes qui ayant bien mérité de la Compagnie par les services qu'ils lui ont rendus, soit comme Soldats, soit comme Matelots, viennent s'établir au Cap en vertu de la permission que leur a octroyée le Gouvernement ; de telle sorte que le dernier, le plus inutile des Colons ne voit jamais dans cet habile Matelot ou ce brave Soldat qu'un être en quelque façon dégradé auquel il rougiroit d'accorder sa fille, & cette fille même, élevée dans ces principes, périroit de douleur plutôt que de devenir la compagne d'un de ces défenseurs de la Patrie.

Dans ces circonstances, un brave Matelot ou Militaire soumis comme tous les autres hommes aux besoins & aux loix impérieuses de la Nature, plus exigeante encore dans les climats brûlans que dans les Pays tempérés, dans

l'impuissance d'associer son sort à celui d'une Blanche qui le rendroit heureux, n'a d'autre parti que de s'unir à une Hottentote; de là cette prodigieuse quantité de Baster-Blancs qui inondent actuellement les Colonies : le sang turbulent de l'Européen circule & fermente dans leurs veines; il en peut à tous momens résulter des troubles que les Colons trop dispersés pour se réunir assez tôt, n'auront ni le temps ni le pouvoir de prévenir.

On fait monter cette race bâtarde à un sixième de tout ce qu'il y a de Hottentots dans les Colonies; l'époque de ce mélange remonte tout au plus à celle de l'établissement Hollandois, c'est-à-dire à cent trente-six ans. Il n'est pas difficile de présumer que lors même que la communication avec les Hottentotes encore Sauvages n'auroit pas tardé à s'établir, elle n'a dû être ni aussi facile ni aussi générale que de nos jours; & certes, d'un autre côté, la population de la Colonie ne montoit pas comme aujourd'hui à vingt-quatre mille Blancs. Cette observation suffiroit seule pour donner une idée de la progression identique des uns & des autres; chaque jour la race Hottentote soumise aux Colonies

s'éloigne de son caractère & de son origine; elle s'abâtardit & se confond par son mêlange des Négres & des Blancs; sa dégénération s'accélère; elle disparoîtra tout-à-fait. Le tempérament phlegmatique & froid du Hottentot arrête assez déjà les progrès de sa postérité, tandis que la même cause chez la femme produit un effet tout contraire, & la rend très-féconde: les Hottentotes obtiennent de leurs maris trois ou quatre enfans tout au plus; avec les Négres, elles triplent ce nombre, & plus encore avec les Blancs.

Si le Baster est d'un naturel méchant, s'il est hardi, vindicatif, entreprenant, perfide, feroit-ce, hélas! parce qu'il est le produit d'un Blanc & d'une Hottentote, & que les enfans tiennent plus du père que de la mère? Cette présomption, toute affligeante qu'elle soit pour notre espèce, ne sera pas contredite; s'il arrive, ce qui est bien rare, qu'une femme Blanche ait des privautés avec un Hottentot, le fruit qui en provient a toujours la bonhomie, les inclinations douces & bienfaisantes de son père. Ces exemples, je le répète, ne sont pas fréquens; en matière d'amour, au Cap comme en Europe,

les femmes montrent plus de réserve, de retenue & de délicatesse que les hommes ; ceux-ci au contraire ne balancent point à satisfaire leurs fantaisies quel qu'en soit l'objet ; & les dangers qui en résultent ne sont pas non plus les mêmes pour l'un & pour l'autre sexe ; mais les bâtards des Blancs & des Hottentotes portent au contraire le germe de tous les vices & de tous les désordres.

Telles sont, en général, les connoissances que j'ai acquises par moi-même en vivant avec les Hottentots : je m'arrête de peur de fatiguer l'attention par ces détails arides, & je n'y reviendrai que lorsque l'occasion d'en parler sans ennui se présentera d'elle-même au milieu de mes courses & des événemens de mon Voyage.

Comme je me proposois de passer plus d'un jour en Afrique, mon premier soin fut d'étudier la langue de ces Peuples ; je réussis dans mon projet au-delà de mon désir ; cette langue à la vérité fort pauvre, n'a point besoin de mots pour exprimer des idées abstraites & trop métaphysiques ; elle n'est susceptible d'aucun ornement ; mais, pour n'avoir ni fleurs bien élégantes ni syntaxe bien exacte, ses difficultés n'en

font pas moins inextricables à qui n'apporteroit, dans cette étude, ni goût ni patience. Du reste, j'ai trop reçu le prix de mes peines dans cette partie de mes travaux, par toutes les jouissances que m'a procurées le pouvoir de m'entretenir librement avec eux, pour que j'aye à me repentir d'avoir ajouté la connoissance de cet idiome singulier, aux diverses langues, dont les préceptes ont fait le principal objet de l'éducation très-sévère que j'ai reçue.

La langue Hottentote ne ressemble point, comme l'ont écrit plusieurs Auteurs anciens, « au glouffement des Dindons, au bruit confus » que font les Dindes qui se battent, aux cris » d'une Pie, aux huées d'un Chat-Huant »; leurs sons imitent encore moins le *cri des Chauves-Souris*, ce qu'ont avancé Pline & Hérodote; il suffit de comparer entr'elles toutes ces diverses assimilations pour juger qu'il est impossible qu'une langue puisse ressembler à toutes ces choses en même temps; il n'est pas moins faux qu'à entendre les Hottentots converser ensemble, on puisse les prendre pour un peuple de Bégues. De toutes ces assertions qui se heurtent & se contredisent, on est nécessairement conduit à

penſer qu'aucun des Voyageurs qui ont parlé du langage Hottentot, n'y a fait une attention aſſez ſérieuſe pour en donner une idée nette & préciſe & que, par conſéquent, ſans que je pénètre les motifs de leur ignorance profonde, ils ſe ſont trompés avec autant de bonne-foi qu'ils nous trompent nous-mêmes.

Cette langue, malgré ſa ſingularité & la difficulté de ſa prononciation, n'eſt pas ſi rebutante qu'elle le paroît d'abord; elle s'apprend avec de la perſévérance; j'ai connu des Colons qui la parloient couramment, & je ſuis parvenu moi-même à me faire entendre en peu de temps; elle eſt en général très-difficile pour tout Européen, mais plus encore pour un François que pour un Hollandois, un Allemand, &c. attendu que l'U, l'H & le G ne ſe prononcent pas autrement que dans ces deux dernières langues c'eſt à dire l'U par l'OU, & les deux autres lettres par des expirations auquel le goſier françois n'eſt pas fait, & qu'il ſaiſit avec peine.

De tous les vocabulaires publiés dans différens ouvrages; il n'en eſt pas un dont on puiſſe comprendre un ſeul mot; c'eſt en vain qu'on voudroit

voudroit en faire uſage; on ne feroit point entendu; & jamais un Hottentot ne ſoupçonneroit même que ce fût ſa langue qu'on lui parlât. Il ſemble qu'on ſe ſoit plu, dans tous ces vocabulaires, à retrancher le ſeul caractère qui ſouvent fait toute la ſignification d'un mot; on n'y a fait nulle mention des différens clappemens de la langue; ſignes indiſpenſables qui précédent ou ſéparent les mots, & ſans leſquels ils n'ont aucun ſens cla[illegible] & précis.

Ces clappemens ſ[illegible] trois eſpèces bien diſtinctes; le premier que j[illegible] déſigne ainſi (Λ), celui dont on fait le plus d'uſage, le plus ſimple, le plus doux, & le plus facile à exécuter, s'opère en appuyant la langue ſur le palais contre les dents inciſives, la bouche étant fermée; c'eſt alors que détachant la langue avec vîteſſe en même temps qu'on ouvre la bouche, ce clappement ſe fait ſentir; ce n'eſt rien autre choſe que ce petit bruit qui nous eſt aſſez familier, lorſqu'obſédés par un Ennuyeux, nous voulons témoigner, ſans parler, qu'il nous impatiente.

Le ſecond clappement (v) eſt plus ſonore que le premier; il ſuffit de détacher la langue du milieu du palais, & d'imiter parfaitement la ma-

nière qu'emploie un Ecuyer pour faire partir des Chevaux ou pour accélerer leur marche; il ne faut dans ce cas employer aucune force; mais détacher simplement la langue, & le son se produit de lui-même. Si le son étoit trop articulé, il seroit alors impossible ou tout au moins très-difficile de le lier comme il faut avec la première syllabe du mot qui doit suivre immédiatement.

C'est un clappement de la troisiéme espèce (Δ) qu'il faut donner le plus de force; il se prononce avec plus d'énergie, & se fait bien entendre; c'est celui dont on fait le moins d'usage, & qui semble le plus difficile; il demande beaucoup de peine & d'attention pour l'adapter, comme il faut, au mot qu'il précède, attendu qu'il s'exécute par une contraction singulière de la langue qu'on retire au fond du palais près de la gorge; on conçoit bien qu'après cette collision, elle emploie un grand mouvement pour revenir, près des lèvres, articuler les mots qui doivent la suivre, sans aucun signe de repos & sans interruption.

Ces divers clappemens ont encore une modulation différente, & peuvent être plus ou

moins difficiles à exécuter, ſuivant la lettre ou la ſyllabe qu'ils frappent, & avec leſquelles, comme je l'ai dit, il faut qu'ils ſoient liés pour ne pas faire de contre-ſens. C'eſt là ce qu'on peut appeler les tons de force de la langue.

Toutes ces différences paroiſſent peu praticables & ſur-tout bien dures à l'oreille d'un Européen; telles elles m'ont peut-être paru à moi-même dans les commencemens; mais on s'y habitue, & je puis aſſurer que ce langage à la fin, n'eſt pas tout-à-fait dénué d'harmonie, & que, dans la bouche d'une Hottentote, il a ſur-tout ſes agrémens, comme l'Allemand a les ſiens dans celle d'une aimable Saxonne.

Je conçois que ſi d'après les vocabulaires qui ont paru juſqu'ici, on vouloit ſe mêler d'étudier cette langue, & de la parler ſans être autrement inſtruit de ſes principes, on ſe perdroit dans des mots vides de ſens; ce ne feroit plus que confuſion, que chaos rebutant, où l'imagination fatiguée ne verroit que du ridicule & de l'abſurdité.

Il eſt à la vérité quelques mots qu'on emploie ſans ce clappement; mais ces exceptions ſont très-rares.

Pour prouver combien les divers ſons produits par la langue, ſont néceſſaires à la ſignification des mots, & comment ils en déterminent le ſens & les divers ſynonymes, je vais citer un exemple qui rendra ce principe plus facile à comprendre. Le nom d'un Cheval eſt *Aâp* en Hottentot; c'eſt auſſi celui d'une rivière; il eſt encore celui d'une flèche; la ſeule différence du clappement de la langue détermine celle de ces divers objets. Naturellement prononcé ſans collision, ce mot ſignifie CHEVAL; avec le ſecond clappement dont j'ai parlé, RIVIÈRE; avec le troiſième FLÈCHE, de même A OU IP eſt un rocher A-OU IP eſt le nom de l'Outarde, A-KA IP, celui d'un Serpent venimeux, & A-KA IP, du Paſan, eſpèce de Gazelle d'Afrique.

Indépendamment de ces trois eſpèces de clappemens dont la néceſſité, comme on le voit, eſt indiſpenſable, il eſt encore des parties de mots qui ne ſont exactement que des ſons produits par la gorge; mais il eſt impoſſible de les décrire; une longue habitude peut ſeule les graver dans la mémoire; je les déſignerai par une petite croix placée au-deſſus de la lettre où il faudra en faire uſage.

J'ajouterai, pour être plus ſcrupuleuſement exact, qu'un ſeul mot prend ſouvent deux ſignifications différentes, par la briéveté ou la tenue d'une de ſes voyelles.

D'après ce que je viens de dire, on peut ſe figurer aiſément à quel point cette langue ſeroit difficile à écrire de façon qu'on pût la lire & la prononcer avec la préciſion qu'elle exige. Il faudroit préalablement lui compoſer un alphabet particulier ; & l'habitude des clappemens, ſeroit le premier pas d'où dépendroit le ſuccès ; mais comme l'étude de cette langue n'entrera jamais au nombre des beaux plans d'éducation de nos élégans qu'on n'eſt pas curieux d'envoyer ſi loin pour les former aux uſages de la bonne compagnie ; & que, d'un autre côté, il eſt inutile de fatiguer le lecteur par un dictionnaire ennuyeux, qu'il ne lira pas, je le ſupprime & le borne tout ſimplement, en faveur de quelques curieux, aux mots qui ne concernent que l'Hiſtoire Naturelle.

S'il prenoit envie à quelque Naturaliſte de parcourir les mêmes lieux d'où je ſors, il ſeroit trop flatté de pouvoir nommer aux Hottentots l'animal ou la choſe qu'il auroit envie

de ſe procurer; une nomenclature exacte & bien accentuée de tous les objets qui l'intéreſſeront par préférence ne peut, je crois, que lui être utile, & ne ſauroit même ici déplaire à perſonne; j'euſſe été trop heureux qu'un autre m'eût également applani les premières difficultés; ce dictionnaire auroit rendu le commencement de mes recherches moins rebutant & moins pénible; je me fais un devoir de préſenter aujourd'hui ce qu'autrefois j'ai ſi fort ſouhaité pour moi-même; on trouvera ci-après les noms primitifs de la plus grande partie des animaux de l'Afrique, tels qu'ils ont toujours été connus, & déſignés par les Hottentots des déſerts; j'y joins auſſi ceux que leur donnent les Colons du Cap de Bonne-Eſpérance.

Il faut obſerver que les Hottentots des Colonies, ayant oublié une partie de leur langue, défigurent ce qui leur en reſte, par un mélange de mauvais Hollandois; en ſorte que, ſans entrer dans les autres inconvéniens que cela occaſionne, les animaux, par exemple, changent de nom, ou en ont pluſieurs, ſuivant les différens Cantons ou les différentes Colonies; ce qui produit une confuſion qu'il eſt bien

difficile d'éclaircir, & c'est une des raisons de la préférence que mérite la nomenclature des peuples, dont le langage toujours le même, est à l'abri de tout changement & de toute altération.

NOMS FRANÇOIS.	NOMS HOLLANDOIS.	NOMS HOTTENTOTS.
L'Eléphant.	Oliphant.	Λ—Goap.
Le Rhinoceros.	Renoster.	V—Nabap.
L'Hippopotame.	Zee-Koe.	V—Kaous.
La Giraffe.	Kammel-Paerd.	Δ—Na-ïp.
Le Buffle.	Beuffle.	Λ—Ka-oop.
L'Eland-Gazelle.	Eland.	Δ—Kaana.
Le Pasan.	Gems-Bock.	Λ—Kaïp.
Le Condouma.	Coudoe.	V—Koudou, ou Gaïp.
Le Buballe.	Harte-Beest.	Δ—Kamap.
Le Zèbre.	Welde-Paerd.	V—Kouarep.
Le Kwaga.	Kwaga, ou Welde-Ezel.	V-Nou V-Kouarep
Le Lièvre.	Haaze.	+ Δ—Ou amp.
Une Marmotte.	Das.	+ V—Ka oump.
Le Sanguelier.	Welde-Varke.	V—Kou-Goop.
Le Tamanoir.	Erd-Varke.	Λ—Goup.
Le Porc-Epic.	Yzer-Varke.	V—Nou ap.
Un Chien.	Hond.	Λ—Harip.
Des Chiens.	Honden.	Λ—Harina.
Un Rat.	Rott.	Douroup.
Une Chauve-Souris.	Vleer-Muyse.	Λ—Nouga-Bouroup.
Un Lion.	Leuw.	Gamma.
Un Tigre.	Tyger.	Garou-Gamma.

NOMS FRANÇOIS.	NOMS HOLLANDOIS.	NOMS HOTTENTOTS.
Un Chat-Tigre.	Tyger-Kat.	Λ—Ou amp.
La Hienne.	Wolf.	Λ—Hirop.
Le Chien-Sauvage.	Welde-Hond.	Δ—Goup.
Le Jakal.	Jakals.	Λ—Dirip.
Le Cheval.	Paerd.	Aap.
Le Taureau.	Beull.	Karamap.
Une Vache.	Koe.	Goumas.
Un Bœuf.	Off.	Goumap.
Un Mouton.	Schaap.	Goou.
Des Moutons.	Schaapen.	Goouna.
Un Bouc.	Bock.	Bri-i.
Une Chèvre.	Gytt.	Tararé bris.
Un Oiseau.	Voogel.	Δ—Kanip.
L'Outarde.	Trap-Gans.	Δ—Ou ip.
La Carne-Pétière.	Kor-Haan.	Λ—Haragap.
Un Faisan.	Fesant.	Koa Koa, ou v-Kabos.
Un Martinet.	Welde-Swaluw.	Λ-O-atsi Λ-nambro.
La Perdrix.	Patrys.	Λ—Ouri-Kinas.
Une Caille.	Kwartel.	Δ—Kabip.
Un Moineau.	Mosl.	V—Kabari.
Un Vautour.	Aas-Voogel.	Λ—Gha ip.
L'oie-Sauvage.	Welde-Gans.	Gaamp.
Canard de Montagne.	Berg-Eend.	Δ-Karo hei gaamp.
Le Phénicoptère.	Flamingo.	Δ—Gaorip.
Une Tourterelle.	Tortel-Duyf.	Λ—Neis.
Une Montagne.	Berg.	Δ—Oumma.
Un Rocher.	Klep.	Λ—Ou ip. Λ—Karip.
Une Rivière.	Rivier.	V—Aap.

NOMS FRANÇOIS.	NOMS HOLLANDOIS.	NOMS HOTTENTOTS.
Une Fontaine.	Fontyn.	∧—Aaup.
La Mer.	Zée.	Hourip.
Un Arbre.	Boom.	Haïp.
Un Chariot.	Waage.	Kouri-ïp.
Une Fleur.	Blom.	Δ—Narina.
Du Lait.	Melck.	Deip.
De l'Eau.	Waater.	V—Kama.
De la Viande.	Vleesch.	V—Gaaus.
Un Poisson.	Vis.	Δ—Ko oup.
Une Araignée.	Spen.	∧—Hous.
Un Cameléon.		V—Karou-Koup.
Un Papillon.	Kapelle.	Tabou Tabou.
Trois différentes Gazelles.	Rée-Bock.	+Gnioop.
	Duyker.	∧—A +oump.
	Steen-Bock.	∧—Harip.
Une Mouche.	Vlig.	∧—Dinaap.
Un Serpent.	Slang.	∧—Kanou-Goup.
Une Tortue.	Schil-Pad.	∧—Ouna.
Un Crapaud.	Pade.	V—Oorokoop.
Le Légouan.	L'Egouane.	V—Naseep.
Un Fusil.	Snaphan.	Δ—Kaboop.
Une Flèche.	Peyl.	Δ—Aap.
Un Arc.	Boog.	Kgaap.
Une Sagai.	Sagaye.	∧—Aure-Koop.
Un Européen.	Europées.	V—Orée-Goep.
Un Nègre.	Swarte-Jong.	Kabop.
Un Hottentot.	Hottentot.	+Khoé-+Khoep.
Une Hottentote.	Hottentoten.	Tataré-+Khoes.

D'après ce que j'ai dit des mœurs & de la ſimplicité de cette Nation, on peut facilement ſe convaincre que ſa langue eſt pauvre ; & qu'avant l'arrivée des Européens, elle a du l'être encore davantage ; ces derniers ont apporté des objets nouveaux auxquels il a fallu donner des noms ; ce qui fait en même temps que le Hottentot des Colonies a des expreſſions que n'emploie point, & que n'entendroit pas le Hottentot Sauvage, à qui la plus grande partie de ces objets eſt inconnue.

Quoi qu'il en ſoit, il y a toujours, dans cette langue, beaucoup d'analogie entre la choſe & le mot, pour la déſigner. Par exemple, ils nomment le fuſil △ KA-BOOUP ; de la manière dont il faut le prononcer, le clappement & la première ſyllabe △ KA imitent le bruit de la détente du chien, & celui de l'ouverture du baſſinet : le reſte du mot BOOUP déſigne, on ne peut mieux, l'exploſion du coup.

En général, la langue Hottentote eſt très-expreſſive, & comme, en parlant, ces peuples geſticulent toujours & qu'ils repréſentent pour ainſi dire, la pantomime de ce qu'ils diſent, il ſuffit d'avoir une connoiſſance ſuperficielle

de leur idiome, pour comprendre aisément les choses les plus importantes.

Trois semaines bien révolues s'étoient enfin écoulées depuis le départ de mes Envoyés; je n'en étois pas à faire les premières réflexions sur les causes qui pouvoient ainsi prolonger leur absence; je concentrois en moi-même toutes mes inquiétudes, ne voulant pas en donner à ceux qui m'entouroient; c'eût été leur fournir des armes contre mes projets; on ne voyoit pas sans chagrin ma résolution déterminée de pénétrer plus avant dans la Caffrerie; je surprenois quelquefois mes gens s'entrenant sur cet article & murmurant plus ou moins contre leur maître; cependant ils m'étoient dans le fond toujours attachés; &, dans leurs discours, j'étois le principal objet de leurs agitations & de leurs craintes; ils ne balançoient point à me regarder comme un téméraire, qui, se souciant apparemment fort peu de la vie, vouloit obstinément leur faire partager le plus triste sort en les conduisant à la boucherie; je devois trop pressentir qu'ils étoient tous d'accord pour me quitter, si je persistois dans mes résolutions; je ne les jugeois embarrassés que dans la manière dont ils exé-

cuteroient ce complot ; &. sur vingt-cinq de ces conjurés, j'avois découvert qu'il n'y avoit pas deux avis semblables ; ceux que j'avois attachés à mon service durant la route, ne voyoient point à ce départ furtif de grandes difficultés ; mais ceux que j'avois engagés chez le Commandant Mulder au Pays d'Auténiqua & plus encore au Cap sous les auspices du Fiscal, étoient dans le doute de savoir s'ils retourneroient ou ne retourneroient point à la Ville ; en un mot, ils ne pouvoient s'accorder ni prendre aucun parti.

Cependant ils m'accusoient d'avoir sacrifié mes Envoyés ; à la vérité ce retard me paroissoit extraordinaire ; d'après ce qui m'avoit été dit par Hans, il ne leur avoit fallu que trois ou quatre jours tout au plus, pour se rendre chez le Roi Pharoo ; en supposant un pareil nombre pour y rester, & autant pour revenir, je trouvois, par un calcul simple, qu'ils avoient employé plus que le double du temps nécessaire à ce voyage ; il falloit donc que quelqu'accident les eût retardés, ou qu'en effet les soupçons des Caffres eussent été funestes à ces malheureux ? Je ne perdois pas encore toute espérance de les revoir ;

j'allois, flottant dans une mer d'incertitudes & ne savois à quelle idée m'arrêter, ni quels ordres donner au reste de ma troupe pour mettre fin à leurs débats ainsi qu'à leur inquiétude. Mon brave Klaas étoit d'avis d'attendre encore, & de laisser partir ceux des rebelles qui montroient le plus d'impatience & d'humeur.

Quoi qu'il en soit, j'affectois un air tranquille, & continuois de chasser à l'ordinaire; mais une pente secrette me conduisoit machinalement du côté par où j'esperois de voir arriver mes députés; le soir, désolé de n'avoir rien vu paroître, je regagnois mon gîte pour recommencer le lendemain la même promenade inutile & si triste. C'est ainsi que nous abuse l'imagination, dans l'attente d'un objet ardemment désiré.

Enfin Klaas, un soir, vint s'enfermer avec moi dans ma tente, & mettre le comble à mes chagrins, en me témoignant qu'il perdoit tout espoir & qu'infailliblement Hans & ses camarades étoient assassinés; que les fusils, les munitions & les armes dont ils s'étoient chargés avoient tenté les Caffres; qu'il n'en falloit pas d'avantage pour que cette Nation, actuellement en guerre, & manquant de toute espèce de dé-

fenfe, & fur-tout de fer, fe fût, fur le champ déterminé à commettre ces meurtres, pour fe procurer les dépouilles de ces malheureux; qu'il me confeilloit de ne pas laffer plus long-temps le refte de ma troupe, puifque, fans leurs fecours, nous nous verrions hors d'état d'avancer ni de revenir.

Je ne fentis que trop toute la force de ce raifonnement dicté par le plus vif intérêt pour ma perfonne, & la fûreté de mes effets que j'aurois été contraint de laiffer à l'abandon, faute de bras & de fecours. J'allois peut-être me laiffer entraîner, & renoncer à mon engagement facré de ne point quitter Kocs-Kraal, l'unique rendez-vous où ces généreux Envoyés puffent rejoindre leur maître, lorfque nous vîmes de loin un des quatre gardiens qui furveilloient mes Beftiaux, accourir vers mon camp, effrayé & hors d'haleine. Il m'apprit qu'on venoit d'apercevoir, de l'autre côté de la rivière, une troupe confidérable de Caffres qui fe difpofoient à la traverfer; cette nouvelle effraya d'abord tout mon monde; la confternation fe lifoit fur toutes les figures; moi feul, toujours bercé de l'efpoir chimérique de revoir mes gens, ma pre-

mière pensée se tourna vers eux; mais ce grand nombre qu'on venoit de m'annoncer ne cadroit guères avec ces présomptions flatteuses, & détruisoit toute l'illusion; je dépêchai d'abord quatre fusiliers sous les ordres de Klaas, pour aller chercher & faire rentrer tous mes Bœufs dans le camp; je leur recommandai d'examiner, après cela, sans se découvrir, ces Etrangers qui, s'ils étoient en aussi grand nombre qu'on vouloit me le persuader, devoient en effet me devenir suspects; de les épier, & de juger par leurs démarches quelle pouvoit être leur intention; j'avois en outre expressément recommandé à Klaas, dans le cas où il reconnoîtroit mes Envoyés, de me le faire entendre aussitôt par une décharge de ses fusiliers; mais au contraire de ne se pas montrer, si la troupe étoit de Caffres, de se mettre en embuscade, & de me dépêcher un de ses gens. Comme il partoit, arriva le troupeau que ramenoient précipitamment au logis les trois autres gardiens qui, comme leurs camarades, avoient pris l'épouvante.

De mon côté, je passai en revue toutes nos armes & les fis charger; mon intention n'étoit pas de commencer moi-même les premiers actes

d'hostilité ; mais, déterminé à attendre l'ennemi de pied-ferme, je l'étois encore à le repousser de tout mon pouvoir, & je devois m'y préparer.

J'avoue que je n'étois pas tranquille, non que je craignisse l'événement d'un combat; mes armes me donnoient trop de confiance dans ma supériorité! mais j'eusse été désespéré de me voir contraint à en venir aux mains avant de m'être expliqué. Par-là, je ruinois toutes mes espérances; les intentions pacifiques que j'avois annoncées, & qui pouvoient seules me mériter la faveur de parcourir, en liberté, toute la Caffrerie, se trouvant démenties par ces actes hostiles, je rentrois dans la classe des Colons, ces vils assassins des Sauvages, & n'allois plus être regardé que comme un ennemi de plus dont il falloit exterminer toute la caravane.

Tout en faisant mes préparatifs, une foule de réflexions contraires s'entrechoquoient dans mon esprit; j'en fus tout d'un coup distrait par une décharge qui fut pour tout mon camp un signal de joie; d'après la consigne que j'avois donnée à Klaas, il n'étoit pas douteux qu'il n'eût reconnu mes gens. Cependant un reste de

frayeur inquiétoit encore mon monde; & j'eus toutes les peines imaginables à les rassurer entièrement; les trois gardiens de mes troupeaux sur-tout affirmoient que, dans la troupe des Caffres, ils n'avoient pas aperçu un seul Hottentot; c'est ainsi que, passant tout à coup de l'espoir à la crainte, ils répandoient à présent que les coups de fusil qu'on venoit d'entendre, n'annonçoient que trop une action, & que Klaas étoit aux prises avec l'Ennemi.

Mais, à deux ou trois cents pas de nous, au détour d'une petite colline, je vis débouquer Klaas lui-même; il étoit seul. Je distinguai facilement à l'aide de ma lunette, & son maintien tranquille, & jusqu'aux traits de son visage; il ne paroissoit avoir rien d'effrayant à nous annoncer; j'en fus convaincu lorsque j'eus aperçu, quelques minutes après, toute la troupe qui, défilant par le même chemin, s'avançoit paisiblement & en bon ordre vers notre camp. Mes Hottentots, mêlés parmi les Caffres, annonçoient la bonne intelligence; je reconnus Hans; ils approchoient de plus en plus. Je fis mettre bas les armes, & recommandai à tout mon monde de montrer un front calme & serein.

Combien j'étois impatient de recevoir ces députés, & d'apprendre de leurs propres bouches ce que je pouvois oser sans péril pour eux & pour moi; cependant je ne voulus point aller à leur rencontre, ni quitter mon petit arsenal, que je n'eusse entendu ces Voyageurs. Lorsque les Caffres se virent à portée de la sagaye, ils s'arrêtèrent tous; & Hans, se détachant de la troupe, vint droit à moi; il m'apprit en quatre mots que j'étois libre de voyager dans la Caffrerie; que je n'avois aucun risque à courir; que j'y serois respecté comme un ami; que la Nation qu'il quittoit, ne pouvoit trop m'inviter à ne pas différer plus long-temps, & qu'elle me verroit avec plaisir; que je pouvois juger de l'intention générale, par la confiance qu'ils me témoignoient eux-mêmes & la liberté qu'avoient prise plusieurs d'entr'eux de venir me visiter; qu'ils m'offroient toute leur amitié, & me demandoient la mienne; qu'en un mot ils s'étoient mis en route dans l'assurance qu'on leur avoit donnée que je les recevrois bien.

Quant au retard qui nous avoit causé tant d'alarmes, Hans m'apprenoit qu'arrivé chez les Caffres, il n'avoit pu rencontrer le Roi Pharoo,

qui s'étoit retiré à trente lieues plus loin de l'endroit de sa résidence; qu'après s'être arrêté quelque temps, dans l'espérance de le voir revenir, & chagrin de ne pas remplir plus heureusement sa mission, il avoit résolu de l'aller joindre; mais qu'il avoit appris d'une nouvelle Horde que ce Chef étoit encore reparti, & qu'on ignoroit la route qu'il tiendroit & le temps de son absence; les uns le croyoient vers les Colonies, d'autres chez les *Tambouchis*, Nation limitrophe de la Caffrerie, où l'on trouvoit à négocier du fer & des armes. Il ajoutoit enfin que, dans l'impossibilité de remplir mes ordres, & ne sachant quel parti prendre, il avoit préféré de revenir vers moi & de me ramener mes deux Hottentots; mais que, sur le récit avantageux qu'il avoit fait aux Caffres de mon caractère & de mes dispositions pacifiques, plusieurs s'étoient offerts d'eux-mêmes à l'accompagner & à venir, à leur tour, en députation chez moi, pour m'assurer de la bienveillance générale du Pays qui, bien convaincu que je ne pouvois pas être un Colon, me recevroit comme un ami & même comme un protecteur.

Ces Caffres comptoient sur-tout qu'j'aurois le pouvoir de les venger d'un certain Colon du Bruyntjes-Hoogte dont ils avoient des plaintes cruelles à me faire, & dont le nom seul inspiroit l'horreur. J'ai reçu effectivement dans la suite quelques détails sur la vie de ce scélérat ; des considérations particulières m'empêchent de flétrir ici son odieux nom ; mais les crimes qui lui ont acquis la célébrité des monstres ne sont ignorés d'aucun habitant du Cap ; c'est en vain que le Gouvernement l'a sommé plus d'une fois de comparoître à son tribunal, pour y rendre compte de sa conduite ; retranché sur les limites où les loix sont inertes & sans force, les ordres du Gouverneur, & les menaces des Satellites, & tous les décrets n'ont été pour lui que le signal de nouveaux forfaits.

Sans de plus longs discours & de questions ultérieures qui n'étoient point encore de saison, je permis qu'on fit avancer ces Caffres ; Hans leur fit un signe de la main ; &, dans un moment je fus entouré ; ils étoient, non compris mes Envoyés, dix-neuf hommes, cinq femmes & deux jeunes enfans ; ils me saluèrent, l'un

après l'autre, par le Tabé que je connoissois aussi bien qu'eux, & qui fut toute ma réponse à leurs complimens; je comprenois mal leur langage; ils n'employoient point dans leur prononciation, le clappement usité chez les Hottentots; c'étoit dans leur manière de saluer la seule différence avec les Gonaquois qui fut sensible; mais ils me parloient tous ensemble, & mettoient dans leurs discours une précipitation, une volubilité qui me sembloit d'autant plus étrange que, depuis près d'un an, je m'étois fait une habitude de la lenteur en tout genre de mes inactifs Hottentots; je ne pouvois concevoir à quelle cause imputer ce bourdonnement confus qui bruissoit à mes oreilles, & m'impatientois de n'en pouvoir démêler aucun son distinct.

Je ne devinois rien de tout ce que se disoient entr'eux ces Caffres; mais je remarquois qu'ils étoient fort occupés, soit de mon camp, soit de ma personne, soit de mon monde, & de leurs divers mouvemens. Leurs yeux se reportoient rapidement d'un objet à un autre; tout imprimoit la surprise au tour d'eux; j'ai lu quelque part que l'étonnement suppose l'ignorance; mais l'ignorance ne prouve pas l'incapacité; cette

réflexion convient aux Caffres; car on ne peut assurément les accuser d'ineptie, & il y a d'eux aux Hottentots, pour l'adresse & l'industrie, une distance prodigieuse. Hans leur avoit beaucoup vanté mes fusils & mes pistolets à deux coups; sur son récit, ils étoient disposés à regarder mes armes comme des merveilles. Un d'eux me fit demander, au nom de tous, si je ne permettrois pas qu'ils les vissent; je les fis apporter & les leur remis moi-même sans montrer de défiance; elles passèrent de mains en mains, furent examinées & retournées avec l'attention la plus minutieuse; mais leur curiosité pétulante demandoit quelque chose de plus; je m'y étois attendu; le hasard me servit à propos; je tirai coup sur coup deux Hirondelles qui filoient devant nous, & les fis tomber à quelques pas; cette action subite mais tranquille les émerveilla doublement; ils ne savoient lequel admirer davantage, ou l'arme ou le Chasseur; il est certain que ce coup très-heureux qui pouvoit fort bien ne pas réussir, leur donna la plus haute idée de mon adresse & que j'en profitai pour leur en imposer de plus en plus; je leur demandai, par signe, s'ils ne pouvoient pas en faire

autant avec leurs sagayes; mais ils secouèrent les oreilles en souriant & me faisant entendre que cette arme étoit impuissante pour atteindre des oiseaux au vol. Un seul d'entr'eux se leva, me montrant mes Moutons qui paîssoient à quelques centaines de pas, & me fit entendre que ses camarades & lui étoient en état de les percer à la course ainsi que les autres Quadrupèdes plus ou moins grands; Hans fit approcher & me présenta un jeune Caffre; il étoit parfaitement moulé & d'une figure qui m'interressa sur le champ : jusques-là je n'avois vu, pour ainsi dire, ces gens qu'en bloc; je ne pouvois me lasser de contempler celui-ci; on m'assura qu'il passoit dans le Pays, pour un de ceux qui lançoient avec le plus de dextérité la sagaye & lamassue courte (*), & que son adresse lui avoit acquis une grande réputation; j'avois tant de fois entendu parler de la Caffrerie & de ses armes redoutables, que je ne voulus pas différer plus long-temps de voir par moi-même ce dont étoit capable un Caffre de dix-huit ans,

(*) C'est une arme dont ils font usage de la même manière que de la sagaye. J'en possède une grande & une petite dans mon cabinet.

qui se vantoit lui-même si naïvement. L'heure du dîner approchoit; je me proposois de régaler tout ce monde; j'envoyai chercher un Mouton; &, le montrant du doigt au jeune homme, je lui permis de le tirer; il portoit cinq sagayes dans la main gauche; sur mon invitation, il en saisit une de sa droite, fait lâcher le Mouton qui se met à galopper pour rejoindre le troupeau; en même temps il brandit sa sagaye avec force, & s'élançant en avant par quatre ou cinq sauts rapides, il la décoche; la sagaye siffle, fend l'air & va se perdre dans les flancs de l'animal, qui chancèle & tombe mort sur la place.

Je ne pus lui cacher ma surprise & ma joie; tant d'adresse unie à la force, à la grace, enchanta tout mon monde. L'amour-propre est un sentiment universel; mais il se modifie suivant les mœurs & les climats; en Europe, il brille dans les yeux, dans tous les traits d'une belle femme, & leur donne de la fierté; il est l'ame des talens & fait naître des chefs-d'œuvres. Il se cache même sous la bure & les haillons; en Afrique, un Sauvage ne sait point le déguiser; les témoignages d'admiration qu'excitoit parmi nous mon jeune Chasseur agrandissoient son regard,

& dévelOppoient les muſcles de ſon viſage; fier d'un pareil triomphe & de mes applaudiſſemens, ſes pieds ne touchoient plus terre; il meſuroit ma taille, ſe rangeoit à mes côtés; il ſembloit me dire: TOI, MOI.

Les gens de ſa Nation n'étoient pas moins charmés qu'il eût ſi bien réuſſi; ils me fixoient & cherchoient à pénétrer dans ma penſée pour y voir tout l'effet qu'avoit produit cet échantillon de leur adreſſe.

J'ai eu dans la ſuite plus d'une occaſion de remarquer qu'il ne faudroit à la tête de ces gens qu'un Chef habile & de l'ordre pour culbuter & détruire, dans un moment, la Nation Hottentote & toutes les Colonies; mais la ſupériorité de nos armes rendra nuls leur courage, leur adreſſe, tant qu'ils n'auront que des ſagayes pour défenſe.

Après avoir retiré ſa lance du corps de l'animal, le jeune Caffre en ficha pluſieurs fois le fer dans le ſable & l'eſſuya ſoigneuſement avec une poignée d'herbe.

J'étois fâché de ne pouvoir m'expliquer directement avec ces nouveaux-venus; les longueurs de l'interprétation, peut-être auſſi la concep-

tion bornée de l'interprète, me causoient des impatiences que je modérois à peine; d'un autre côté, plus vifs, plus ouverts, n'ayant rien dans leur caractère qui approchât de la taciturnité silencieuse des Hottentots, ces gens me gagnoient de vîtesse; &, depuis leur arrivée, je n'avois encore fait que répondre aux questions dont leur curiosité ne cessoit de m'accabler; j'avois beaucoup moins de choses à leur apprendre qu'à leur demander; je me flattois de voir bientôt se calmer cette volubilité de paroles & de gestes confus, & que j'aurois *enfin* mon tour quand ces premiers momens d'effervescence seroient amortis.

Plus prévoyans que les Hottentots, donnant moins au hasard pour leur nourriture, ils ne s'étoient point embarqués, comme on dit, sans biscuits; ils avoient amené avec eux plusieurs Bœufs destinés pour leur cuisine, & quatre autres pour porter leur toilette de jour & de nuit, en un mot tous leurs bagages; ils n'avoient pas oublié non plus quelques-uns de ces paniers que j'avois admirés chez les Gonaquois & dont ils se proposoient de faire, en route ou bien avec nous, des échanges avantageux; ils avoient

encore quelques Vaches avec leurs Veaux; au moyen de quoi cette caravane portoit un air d'aisance & de somptuosité qu'on se flatteroit vainement de rencontrer au sein des vallées lugubres de la Savoye.

Je marquai à quelque distance de mon camp l'endroit précis où je voulois qu'ils se logeassent; &, plus heureux ou mieux obéi qu'Idoménée, lorsqu'il bâtissoit la ville de Salante, en un demi-quart d'heure, je vis s'élever, sous mes yeux, leur petite Colonie.

Les feux furent allumés; on coupa le Mouton par morceaux; il fut rôti; & bientôt il n'en resta plus que la peau; je n'ignorois pas combien l'intérêt est un agent puissant pour faire mouvoir tous les hommes, combien surtout il les dispose à la bienveillance; je fis, dans les circonstances où je me trouvois, l'application de ce principe qui m'avoit plus d'une fois réussi; je voulois m'attacher les Caffres comme j'avois fait les premiers Sauvages que j'avois rencontrés, & sur-tout les Gonaquois; je distribuai donc à mes hôtes diverses espèces de quincailleries & du tabac. Ils reçurent mes présens avec satisfaction; &, sur le champ,

chacun se mit en devoir d'en faire usage.

Mais ce qui fixoit davantage leur imagination, & qu'ils m'auroient escamoté de bon cœur, c'étoit du fer. Ils le dévoroient des yeux, le vantoient excessivement & sembloient l'estimer par-dessus tout. Leurs regards étoient tombés sur des haches, des pioches, de grosses tarrières, des outils de toute espèce qui se trouvoient à l'Arrière de mes chariots; ils les convoitoient avec une sorte d'impatience; il n'y avoit, pour ainsi dire, qu'à mettre la main dessus; j'étois si bien fait déjà à la manière de traiter avec les Sauvages, & je les craignois si peu, puisqu'il faut le dire, même quand je n'aurois point été si puissamment armé, que je leur aurois volontiers abandonné ces objets; mais avec tout l'attirail que je traînois à ma suite, ils m'étoient devenus d'un usage tellement indispensable, qu'il m'eût éte impossible d'en faire si généreusement le sacrifice. Afin de leur ôter tous désirs, ou du moins d'en diminuer l'ardeur, puisqu'il n'étoit plus temps de leur dérober la connoissance de ces outils précieux, j'ordonnai qu'on les cachât avec soin; d'après tout ce que j'avois appris des embarras de ces Sauvages, relativement à

leurs armes, il étoit en effet très-dangeureux d'exciter plus long-temps leur envie ; elle pouvoit leur suggérer des intentions nuisibles à mon repos, & le moyen tout simple de s'en emparer par la ruse s'ils ne le pouvoient par la force. Tel est en général le caractère du vrai Sauvage; & telle est la Nature : nul n'a le droit de retenir ce qui apartient à tous, & la moindre inégalité seroit la source des plus grands malheurs. Quiconque a lu le *Voyage du Capitaine Coock dans les mers du Sud*, a dû remarquer que ce Marin & toutes les personnes de son équipage ne mettoient jamais pied à terre, sans faire quelques pertes; les Insulaires venoient les voler jusques sur leur vaisseau ; on enlevoit aux Chasseurs leurs armes, aux Matelots leurs habillemens, &c. Le Naturaliste Forster raconte du Docteur Sparmann, qu'après qu'on lui eût volé son épée, il perdit encore dans la même course les deux tiers de son habit; les Caffres & les Hottentots ne sont point encore parvenus à ce degré d'adresse; mais ils ne sont pas sur ce point exempts de tout reproche. Afin de bien vivre avec eux, il faut apprendre à devenir tolérant sur cet article, ou serrer soigneusement.

La preuve du besoin pressant qu'avoient les Caffres de se procurer du fer, venoit de se confirmer sous mes yeux; je me reprochois de les avoir fait avancer, peut-être un peu trop tôt, & de n'avoir pas assez pris mes précautions; cependant je les suivois & les faisois épier de fort près; nous ne voyions pas sans inquiétude, Klaas & moi, par la façon dont ils se parloient entr'eux, dont ils mesuroient la longueur & l'épaisseur des bandes qui bordoient les jantes de mes roues, à quel point ce trésor les eût satisfaits. Si ces gens avoient su lire & qu'on leur eût appris dans les livres pleins de décence de nos femmes du bel air, que le plus simple moyen de résister à la tentation est d'y succomber, cette pensée un peu trop philosophique n'eût point à coup sûr été prise par les Caffres pour une plaisanterie, moins encore pour une absurdité; & ma ruine eût été complète.

Les yeux méfians & jaloux de mes Hottentots ne perdoient rien de tout ce qu'ils voyoient; & comme si mes propres remarques n'eussent pas été suffisantes, ils venoient à tous momens y ajouter les leurs, & me faire quelque scène nouvelle. Je pénétrois assez leurs motifs; de

moment en moment je voyois un esprit de haine & de discorde fermenter parmi eux; c'est alors que, rejetant sur moi toute la faute, je me reprochai justement la cause du refroidissement sensible de mes gens, qu'avoit fait naître un peu trop de précipitation dans mes démarches, & regrettai de m'être mal à propos arrêté quelques heures au Bruyntjes-Hoogte, pour y solliciter les secours des Colons assemblés qui, par leurs discours, avoient effrayé tout mon monde & troublé la bonne intelligence de ma caravane; tant il est vrai que le succès en toute Entreprise dépend du secret!

Dans le moment actuel, je ne voyois rien cependant qui dût si fort alarmer mon esprit; nous étions trop supérieurs à nos hôtes en armes & en force, dans le cas où il auroit fallu recourir à la violence, le dernier des moyens à employer avec des Sauvages. Je ne pouvois craindre, de leur part, aucune surprise; l'emplacement que je leur avois assigné, se trouvoit situé de façon que la moindre tentative eût causé leur perte; mais je n'en redoublois pas moins de précautions & de sévérité autant pour forcer mes gens à continuer leurs devoirs, que pour ôter

à mes hôtes toute idée d'attaque & la facilité de me tendre des piéges; si j'excepte deux Chasseurs que j'envoyois régulièrement, tous les jours, à la provision & quatre autres hommes qui gardoient le troupeau sur les pâturages, le reste ne s'écartoit point hors de vue; moi-même, je me tenois assiduement au camp; je passois des journées entières au milieu des Caffres, conversant avec eux, & me faisant expliquer par l'interprête commun leurs réponses aux différentes questions que faisoit naître à tous momens le désir de m'instruire & de recevoir des détails exacts sur cette Nation, moins connue encore que celle des Hottentots. L'embarras & les difficultés de la traduction absorboient à la vérité beaucoup de temps; les connoissances de chaque jour arrivoient lentement & la somme n'en étoit pas bien volumineuse; j'employai à ces conversations pénibles une semaine entière; &, ne voyant enfin que franchise & bonhommie de part & d'autre, convaincu qu'ils agissoient naturellement & sans détours avec moi, je me gênai beaucoup moins; je diminuai quelque chose de ma réserve, & forçai tout mon monde à se mettre à son aise avec eux.

Bientôt

Bientôt aussi plus d'habitude de leur langage rendit nos entretiens plus intéressans; je commençois à me faire comprendre, & je les entendois mieux encore.

Ils ne cessoient de me conjurer de les suivre dans leur Pays; ils revenoient continuellement à la charge sur ce point; vingt fois on m'avoit répété tout ce que m'avoit appris d'engageant mon interprète, à son arrivée; je n'étois que trop empressé de me rendre à ces invitations séduisantes; mais mon intention n'avoit jamais été de partir avec eux; on en verra bientôt la raison; je m'excusai en leur disant qu'il ne m'étoit pas possible de me mettre en marche aussitôt qu'ils paroissoient le désirer; puis, les examinant tous avec beaucoup d'attention, j'ajoutai que ne connoissant point leur Pays par moi-même, on m'avoit informé qu'il étoit rempli de montagnes & de bois difficiles à traverser; qu'ainsi je ne conduirois point mes voitures & mes Bœufs, avec moi; cette déclaration ne parut pas les affecter; &, par le plaisir que leur fit ma parole engagée d'aller les voir bientôt, je pus juger qu'ils ne comptoient pas infiniment sur mes grosses tarrières, & sur le fer de mes roues.

Mais, à mesure que je les comblois d'amitié & de promesses, je voyois la vengeance éclater dans leurs regards & qu'ils fondoient sur moi leur unique salut; ils se parloient, se pressoient les uns sur les autres & me montroient assez par leurs gestes, la haute opinion qu'ils avoient conçue de mes forces & de mon empressement à les servir; le nom du féroce habitant de Bruyntjes-Hoogte étoit sans cesse à leur bouche; l'un des ces Caffres se frappoit la tête de désespoir & de rage, en me racontant qu'entr'autres victimes, sa femme enceinte & deux enfans avoient été égorgés de la propre main de ce Colon, & que la soif du sang portoit ce tigre au crime, pour le plaisir seul de le commettre. Quelque révoltante que paroîtra l'anecdote suivante, je la place ici, comme ils me la racontèrent & comme on me l'a depuis vingt fois certifiée.

Dans un moment où les Colonies & les Caffres pacifiés vivoient en bonne intelligence, & n'avoient plus lieu de se craindre & de se persécuter, le tigre du Bruyntjes-Hoogte, que cette harmonie déconcertoit, & qui ne pouvoit se plaire qu'au sein du carnage & des meurtres, dans l'espoir de ranimer les étincelles de la

guerre, & de faire renaître d'anciennes querelles, imagina de se procurer de la Ville quelques canons de fusil qui n'étoient plus bons que comme vieux fer; il trouva facilement à les échanger avec les Caffres qui en ont toujours besoin; le marché conclu avant de livrer ces canons il en encloue les lumières, met dans chacun double charge de poudre, les emplit en outre de mitrailles & de morceaux de fer qu'il y fait entrer de force jusqu'à la bouche; les malheureux Sauvages qui ne connoissent l'arme à feu que par ses funestes effets & nullement par son mécanisme, emportent chez eux ces canons & se disposent bientôt à les façonner pour en faire des sagayes; les feux sont allumés; on y dépose les fatals canons; ils s'échauffent; la poudre s'embrase & produit une détonation épouvantable qui éparpille dans un moment l'immense brasier, les instrumens, les hommes & va en estropier un grand nombre à des distances éloignées; un d'entre ceux qui me citoient cet événement, dont toute la Horde avoit été témoin, me faisoit compter toutes les blessures qu'il avoient reçues dans cette expérience tragique, & les cicatrices ineffaçables dont son corps étoit couvert.

Un trait de cette nature suffit seul pour justifier les Caffres de la haine implacable, qui fermente dans leurs cœurs ulcérés, & dont ils sucent le levain en naissant; pourquoi donner comme les effets d'un caractère naturellement atroce, ces attaques imprévues & subites, qui ne sont dans le fond que de justes représailles; la Nature n'a pas été marâtre pour le Caffre plus que pour les autres Sauvages; l'injustice & la tyrannie les révoltent tous également; l'être le plus tranquille, le plus insouciant qu'on connoisse, le Caraïbe des côtes Méridionales d'Amérique se transformeroit en un Lion furieux, si quelque téméraire osoit seulement attaquer la chétive retraite dont ils se contente.

Si, fatigués par les persécutions, continuellement harcelés & dépouillés, le désespoir a quelque fois conduit les Caffres à la cruauté, si quelque fois leurs projets de vengeance ont réussi, s'ils ont foulé, ravagé des récoltes, brûlé des habitations, massacré les propriétaires, la Nation blanche leur avoit prêté sa fureur en leur donnant l'exemple des plus affreux excès.

La haine du Caffre, malheureusement s'étend encore sur une partie des Hottentots que la

politique insidieuse & perfide des Colons n'a pas manqué de pervertir & de faire entrer dans ses conjurations, afin de diminuer les risques auxquels la façon de manœuvrer des Caffres les expose & pour leur opposer des forces égales. Mais ces précautions souvent échouent contre l'adresse & l'active vigilance de l'ennemi des Colons. Le Hottentot trop timide & trop mal armé pour se montrer à découvert, compte beaucoup sur la ruse; chargé de l'espionage, il va sourdement reconnoître les lieux occupés par l'Ennemi, sur-tout ceux où ses richesses sont en réserve; l'œil perçant du Caffre a bientôt éventé ces marches obliques; il fond comme un trait sur l'espion, & l'immole à l'instant.

Je commençois, en l'étudiant chaque jour davantage, à prendre de cette Nation si calomniée, une opinion non moins favorable que de celle des Hottentots; & toujours d'après mes principes, & ma manière de traiter avec les Sauvages, je n'en saurois imaginer avec qui j'eusse eu des périls à courir. Mes journées, dont je variois les occupations & les plaisirs, s'écouloient comme par le passé, sans inquiétude & sans troubles.

j'avois recommencé mes chasses; mes hôtes m'y suivoient alternativement; mais je me faisois accompagner de préférence par le jeune Caffre qui me donnoit le plaisir de voir tomber tantôt un Gnou, tantôt une autre pièce qu'il abattoit de sa sagaye redoutable, avec autant d'adresse qu'il en avoit montré pour abattre le Mouton. Dans une de nos courses, il m'aida à tuer un Hippopotame mâle & de la plus grande taille; ce fut le seul que nous rencontrâmes, peut-être aussi le seul qui fût à dix lieues à la ronde; les coups de fusil qui tonnoient de tous côtés, depuis le matin jusqu'au soir, avoient sans doute écarté tous les autres; je ne trouvai point à celui-ci le goût qui m'avoit tant flatté dans la première femelle que nous avions tuée; mes gens prétendoient qu'il étoit trop vieux, & que d'ailleurs les femelles l'emportent pour la délicatesse; son lard étoit d'une consistance plus solide, mais moins épais que celui des femelles, qui ne diffère en rien de ce que nous appelons en France *petit salé*; &, par-dessus tout, il portoit une rancidité rebutante, pour un gosier qui n'est pas Hottentot. Les Caffres, qui d'ailleurs n'aiment point la graisse autant que

les Hottentots, n'en faisoient pas beaucoup de cas, & préféroient leurs Bœufs; le Mouton même ne les tentoit guères; raison suffisante pour n'en point élever chez eux.

Je n'avois point encore remarqué de près les bêtes à cornes qu'ils avoient amenées, parce que, dès la pointe du jour, elles s'égaroient dans les taillis & les pâturages, & n'étoient ramenées qu'à la nuit par leurs conducteurs; mais, un jour, m'étant rendu de fort bonne heure dans leur Kraal, je fus étrangement surpris au premier aspect de quelques-uns de ces animaux; j'avois peine à les reconnoître pour des Bœufs ou des Vaches, non, parce qu'ils étoient infiniment plus petits que les nôtres, puisque je leur reconnoissois les mêmes formes & les caractères primordiaux, auxquels je ne pouvois pas me tromper, mais à cause de la variété des divers contours, & de la multiplicité de leurs cornes; elles ressembloient assez à ces Lithophytes marins connus des Naturalistes sous le nom de *Bois de Cerf*; persuadé dans le moment que ces concrétions dont je n'avois nulle idée, étoient un présent particulier de la Nature, je regardois les Bœufs Caffres comme une variété

de l'eſpèce ; mais je fus déſabuſé par mes hôtes ; ils m'apprirent que ce n'étoit qu'un chef-d'œuvre de leur invention & de leur goût ; qu'au moyen des procédés qui leur étoient familiers, ils multiplioient non ſeulement ces cornes, mais qu'ils leur donnoient encore toutes les formes que leur ſuggéroit leur imagination ; ils m'offrirent de les travailler en ma préſence, ſi j'etois curieux de connoître leur méthode ; elle me paroiſſoit ſi neuve & ſi rare que j'en voulus faire l'apprentiſſage, & ſuivis pendant pluſieurs jours un cours en règle ſur cette matière.

Ils prennent, autant qu'il eſt poſſible, l'animal dans l'âge le plus tendre ; dès que la corne commence à ſe montrer, ils lui donnent verticalement un petit trait de ſcie, ou d'un autre outil qui la remplace & la partage en deux ; cette double diviſion qui eſt encore tendre s'iſole d'elle-même, de façon qu'avec le temps l'animal porte quatre cornes bien diſtinctes ; ſi l'on veut qu'il en ait ſix ou même plus ; le trait de ſcie croiſé pluſieurs fois en fournit autant qu'on en déſire ; mais s'agit-il de forcer l'une de ces diviſions, ou la corne entière à former ; par exemple, un cercle parfait, on enlève alors à côté

de la pointe qu'il ne faut pas offenser, une partie légère de son épaisseur; cette amputation, renouvelée souvent & avec beaucoup de patience, conduit la corne à se courber dans un sens contraire, & sa pointe, venant se joindre à la racine, offre un cercle parfaitement égal; bien convaincu que l'incision détermine toujours une courbure plus ou moins forte; on conçoit que, par ce moyen simple, on peut avoir à l'infini toutes les variations que le caprice imagine.

Au surplus il faut être né Caffre, avoir son goût & sa patience pour s'assujétir aux détails minutieux, à l'attention soutenue qu'exige cette opération, qui dans le pays peut n'être qu'inutile, mais qui seroit nuisible en d'autres climats; car la corne ainsi défigurée deviendroit impuissante, tandis que, conservée dans toute sa force & son intégrité, elle en impose à l'Ours & aux Loups affamés de l'Europe.

Pendant que je visitois chez ces Caffres leurs Bœufs, leurs ustensiles, & que je les épuisois de questions sur leur Pays, leurs mœurs, leurs usages, un bruit sourd qui sembloit arriver d'un peu loin, & revenoit par intervalles frapper mon oreille, fixa mon attention; je leur demandai

ce que ce pouvoit être, & s'ils ne l'entendoient pas ainsi que moi. Ils m'apprirent que trois ou quatre de leurs camarades s'occupoient au pied d'une petite roche voisine qu'ils avoient découverte, à forger quelques armes, des morceaux de vieux fer qu'ils avoient apportés de chez eux, ou échangés durant leur voyage. autant inquiet de savoir par moi-même s'ils ne m'avoient point dérobé quelques outils, que curieux de connoître la manière dont ils s'y prennent dans une opération aussi difficile pour des Sauvages privés des outils même les plus simples, j'engageai deux d'entr'eux à se détacher & à vouloir bien me conduire à la forge. Cette visite inopinée, qui me fournit l'occasion de donner à ces peuples des éclaircissemens sur le premier mécanisme de la forge dont ils ne se doutoient même pas, aura peut-être eu des suites trop remarquables, & je ne dois pas omettre les moindres détails d'une scène aussi neuve pour ces Sauvages que pour moi.

Les Caffres travaillent & forgent eux-mêmes leurs sagayes; mais ne connoissant du fer que sa malléabilité, leur art ne remonte pas jusqu'à sa première fonte; ainsi c'est du fer déjà

travaillé qu'il leur faut; ils tirent admirablement bien parti des vieux canons de fusils, des cercles de tonneaux & de toute autre féraille de ce genre; ils portent des sagayes de deux espèces; les unes ont la tige du fer unie & tout à fait ronde; les autres, plus artistement, je devrois dire plus cruellement travaillées, ont cette tige quarrée; les quatre angles en sont découpés en pointes qui s'inclinent, tandis que les alternes remontent en sens contraire; ce qui nécessite le déchirement des chairs, soit quelles entrent dans le corps, soit qu'on les en retire. On ne peut qu'admirer leur patience lorsqu'on songe qu'avec un bloc de granit ou la roche même qui leur sert d'enclume, & un morceau de la même matière pour marteau, on voit sortir de leurs mains des pièces aussi bien finies que si la main du plus habile armurier y avoit passé; je lui défierois avec toute l'adresse & les combinaisons de son génie, de rien faire avec les deux seuls instrumens dont je viens de parler, qui approchât de ce que font ces Sauvages.

Ceux auprès de qui je me trouvois actuellement, étoient réunis au tour d'un grand feu

au pied d'une colline graniteuſe; ils retiroient du braſier une barre de fer aſſez groſſe & profondément rougie; ils la poſèrent ſur une enclume, & ſe mirent à la battre avec des pierres fort dures, & de la forme la plus favorable & la plus aiſée à ſaiſir; ils s'y prenoient fort adroitement; mais ce fut leur ſoufflet qui me parut bien extraordinaire, & qui fournit ſur le champ une belle occaſion de leur donner ſur ce mécaniſme utile des notions qui leur auront été bien profitables, s'ils ont ſçu les mettre en œuvre! Leur ſoufflet étoit donc un meuble bien miſérable; il étoit fait d'une peau de Mouton ſoigneuſement vuidée par une légère inciſion & bien recouſue. Les parties de l'origine des quatre pattes qu'ils avoient retranchées comme inutiles & même embaraſſantes, étoient nouées. Ils avoient également tranché la tête, & ſubſtitué en place un bout de canon autour duquel ils avoient ramaſſé & fortement attaché la peau du cou; le ſouffleur préſentant d'une main ce canon au foyer, éloignoit & rapprochoit avec l'autre main l'extrémité de cette peau; cette méthode fatigante ne donnoit pas toujours aſſez d'activité

au feu pour faire rougir le fer; mais, nen sachant pas davantage, ces pauvres Cyclopes ne se rebutoient point; j'avois pitié d'eux, & le mal que je les voyois se donner, doubla le plaisir que je me promettois de leur indiquer sur le champ un moyen plus facile. J'avois beaucoup de peine à leur faire comprendre combien étoit supérieure à leur invention celle des soufflets de nos forgerons d'Europe; persuadé que le peu qu'ils saisissoient de ma démonstration s'échapperoit bientôt de leur mémoire, & ne leur seroit roit d'aucun profit, je résolus de joindre l'exemple à la leçon, & de les faire opérer devant moi; je dépêchai un des miens à mon camp, & lui dis de m'apporter deux fonds de caisse, un morceau de Kros d'été, un cercle, des petits cloux, marteaux, scie & tous les outils dont j'avois besoin; avec tout cela, lorsque mon homme fut de retour, je leur composai à la hâte & fort grossièrement un soufflet qui n'étoit guères plus fort que ceux qu'on emploie ordinairement dans nos cuisines; deux morceaux de cercle que je plaçai dans l'intérieur, servirent à retenir la peau dans un écartement toujours égal; je n'oubliai point de faire, dans la partie

inférieure un évent ou soupape pour l'aspiration plus prompte de l'air, moyen simple dont ils ne se doutoient même pas & qui les forçoit d'employer un temps considérable à remplir leur peau de Mouton; je n'avois point de tuyau de fer, mais, comme il n'étoit ici question que d'un modèle, j'attachai au cuir de la charnière du mien le fond d'un étui à cure-dent dont je sciai le bout; après quoi posant mon chef-d'œuvre à plate-terre assez près du feu, je fichai avec force une crossette sur laquelle je posai une traverse ou espèce de bascule qui tenoit par une ficelle au-dessus de mon soufflet, sur lequel pesoit encore un saumon de plomb de 7 à 8 livres que j'y avois fixé. Il faudroit avoir vu l'attention que prêtoient ces Caffres à toutes mes opérations, & l'incertitude, ou plutôt le désir où ils étoient, de savoir à quoi tout cela devoit aboutir, pour se faire une juste idée de leur surprise; ils ne purent retenir leurs cris lorsqu'ils me virent, avec quelques mouvemens faciles, d'une seule main donner tout d'un coup à leur feu la plus grande activité par la précipitation avec laquelle je faisois aspirer & rendre l'air à ma machine.

J'essayai de jeter au feu quelques morceaux de leur fer, & je parvins à rougir, en trois minutes, ce qu'ils n'auroient certainement pas obtenu en une demi-heure. Cette fois, je portai leur étonnement au comble; il tenoit, j'ose le dire, de la convulsion, du délire; ils sautoient autour du soufflet, l'essayoient tour à tour, frappoient des mains pour exprimer leur joie. Ils me supplièrent de leur faire présent de cette machine merveilleuse, & sembloient attendre ma réponse avec inquiétude, n'imaginant pas apparemment que je pusse me détacher sans peine d'un meuble aussi précieux. Je serois enchanté d'apprendre quelque jour qu'ils font usage de mon soufflet, qu'ils l'ont perfectionné, & surtout qu'ils se souviennent de l'Etranger qui, le premier, leur donna le plus essentiel instrument de la métallurgie.

L'habitant de la Caffrerie vit si familièrement au milieu de ses bestiaux, & leur parle avec tant de douceur; qu'ils obéissent ponctuellement à sa voix; comme ils ne sont jamais tourmentés ni maltraités par leurs conducteurs, ces animaux pacifiques ne font jamais usage des armes que leur a données la Nature; le maître, chargé du

soin de les instruire & de les panser, n'attache pas même les femelles pour les traire; si cependant le sentiment de la maternité parle avec force à leur instinct, & les engage à retenir leur lait pour leurs petits, le moyen dont se servent les Caffres pour les contraindre à le lâcher, est plus simple & moins dégoûtant que celui du Hottentot: on passe un entrave à l'un des pieds de derrière de la bête; un homme robuste l'attire en s'éloignant; gênée par cette attitude, elle laisse aussitôt couler son lait; on emploie le même moyen, lorsqu'une Vache est privée de son Veau. Que cette différence avec les Vaches d'Europe provienne de la nature, de l'espèce ou du climat, il n'en est pas moins vrai qu'elle existe, & que l'expédient dont je viens de parler est nécessaire, & généralement usité par ces Sauvages.

On reçoit le lait dans les paniers que j'ai décrits, & qui sont particulièrement l'ouvrage des femmes; leur capacité dépend de la fantaisie; mais leur forme est toujours la même; très légers & ne risquant jamais de se rompre, ils sont sans contredit préférables à nos vases quelle qu'en soit la matière; les femmes que

j'avois

j'avois alors dans mon camp, n'avoient point oublié leurs outils; elles avoient apporté des joncs, pour ne pas rester oisives; je m'amusois à voir fabriquer ces jolis paniers qu'elles s'empressoient d'échanger avec moi contre de la quincaillerie, dès qu'elles y avoient mis la dernière main.

Avant de faire couler le lait dans ces vases, on avoit soin de les bien laver; mais c'étoit moins dans un esprit de propreté que dans le dessein d'en resserrer la texture; car enfin, quelque prévenu que je sois pour les Sauvages, en faisant profession de tout dire, je ne dois pas me taire, même sur leurs défauts; avouons donc que les Caffres sont dans l'usage constant d'échauder leurs ustensiles avec leur propre urine & qu'ils ne se donnent pas la peine d'aller chercher de l'eau, lorqu'ils n'en ont point à leur portée.

Ce procédé qu'on mettoit en usage sous mes yeux n'étoient guères ragoûtant; on avoit attention, tous les soirs, de m'apporter un panier de laitage, dont mes gens & mon Keès, moins difficiles que leur maître, trouvoient à faire leur profit. J'évitois cependant avec soin de laisser voir à mes voisins la répugnance invincible que

m'inſpiroient leurs cadeaux journaliers; & j'aurois préféré de m'empoiſonner pour quelques momens, plutôt que de les affliger ou de les humilier par un refus; car telle a toujours été ma maxime de ne jamais contrarier les uſages reçus, dans tous les lieux où je me ſuis trouvé; rien ne bleſſe & n'indiſpoſe autant un peuple que d'attaquer ſes opinions, ſes goûts, ſes uſages, par la critique & le ridicule; & rien n'eſt en effet plus abſurde & plus indécent. Je m'afflige d'avoir ce reproche à faire à la plus aimable & la plus ſociale des Nations, & de la voir par-tout ſur ce point l'objet du blâme, même de ſes plus proches voiſins. Peut-on trouver étrange de ne point voir à Londres les airs, les façons & les gentilleſſes de l'agréable Etourdi des bords de la Seine? L'homme ſenſé n'improuve jamais d'une manière oſtenſible rien de ce qui ſe pratique dans le Pays qu'il parcourt; quelque ridicules qu'en ſoient les préjugés, il a l'air de les reſpecter, parce qu'il n'a pas le droit de les contredire; cette méthode, qui laiſſe un champ libre à ſes réflexions, ne préſentant rien d'offenſant, lui procure l'accueil flateur & les prévenances que ſe doivent tous les hommes quelles

que soient leurs patries diverses. S'il est un cas où l'application de ces principes soit indispensable, c'est sur-tout à l'égard des peuples Sauvages. Pour moi, rien n'est au-dessus du Rosbif & du Pouding, quand je les mange en Angleterre; je sablerois l'huile de baleine avec les Lapons; chez les Hottentots, content de leurs grillades, j'oublie aisément le pain, & trouve le bled fort inutile.

Quelque soit l'attachement du Caffre pour ses troupeaux, il n'est cependant pas exclusif; une affection prédominante & qui va même jusqu'à la passion, le porte vers le chien; il a pour cet animal des attentions & des complaisances outrées; aussi la reconnoissance en fait-elle bientôt son meilleur ami; ma meute ne fut jamais autant caressée ni si bien nourie que pendant le séjour de la petite Horde que j'avois avec moi; mon grand Yager étoit sur-tout pour elle un sujet d'admiration; on ne pouvoit voir (ne cessoit-on de me répéter) une plus magnifique bête; l'engouement à son égard s'étoit si fort emparé des esprits, qu'il n'y avoit pas un seul homme dans la troupe qui ne se fût empressé, si je l'avois voulu, de le troquer contre un attelage de

douze Bœufs; il faut convenir qu'yager étoit le Chien le plus fort, le mieux fait qui fût dans toutes les Colonies.

Il ne quittoit plus nos hôtes ainsi que ses camarades; ils passoient tous la plus grande partie des journées dans leurs Kraals; ces bonnes gens les laissoient boire tranquillement le lait de leurs paniers auxquels ils n'auroient pas osé toucher que ces Parasites toujours altérés ne fussent rassasiés & contens; je suis persuadé que ces animaux, qui se rendoient pourtant tous les soirs assiduement au gîte, n'auroient été pour nous d'aucun secours, si nous avions eu quelque danger à craindre de la part de ces Sauvages. Ils s'étoient si fort attachés aux Caffres, & avoient tellement perdu l'habitude de mes gens, que, lorsqu'il arrivoit qu'un d'entr'eux se fût un peu trop écarté, & rentrât au camp plus tard qu'à l'ordinaire, il étoit forcé de crier à ses camarades de retenir les Chiens, pour éviter d'en être assailli, peut-être même déchiré.

Au plus léger signal d'une intention perfide de la part des Caffres, j'eusse fait mettre toute la meute à l'attache; mais comme je n'appercevois rien qui dût éveiller ma défiance, c'eût

été les mortifier en vain & les priver d'une satisfaction qui les attachoit davantage à ma personne, & détruire cette douce franchise qui la leur rendoit, de moment en moment, plus sacrée.

Du reste je ne partageois cette manière de voir avec personne; j'aurois vainement essayé de la faire adopter à mes Hottentots; une terreur panique les tenant dans une crainte continuelle & sur leurs gardes, toutes mes représentations; toutes les remarques de franchise, de bonhomie, d'aveux même indiscrets de la part de ces nouveaux-venus, rien n'étoit capable de déraciner leur prévention; la Caffrerie, à les entendre, alloit être bientôt le tombeau que je prenois plaisir à creuser de mes propres mains; &, comme ils refusoient d'être les complices de mon imprudence & de ma mort, ils ne consentoient point du tout à s'en voir les victimes; ni la crainte des châtimens, lorsque je serois rentré sous la domination des Hollandois, ni mes menaces de punir moi-même d'aussi lâches déserteurs, n'étoient point capables de leur en imposer.

Ce changement me paroissoit toujours nou-

veau; je ne pouvois m'accoutumer à tant d'obstination, de résistance, & d'oubli de tous leurs devoirs; je les avois déjà trouvés, il est vrai, récalcitrans & difficiles, avant d'arriver au Bruyntjes-Hoogte, lorsque je m'étois vu cruellement délaissé par la Horde qui avoit voyagé avec moi, & le détachement qui m'avoit joint pendant la nuit. Mais que ces circonstances étoient ici différentes! nous n'avions ni les assurances ni la parole des Caffres; nous n'en avions jamais rencontré; leurs mœurs, leur caractère & leur façon de vivre ne nous étoient point connus; le préjugé, qui redouble par l'absence du péril, nous les avoit toujours présentés comme des peuplades féroces & sanguinaires; la proposition de gagner leur Pays jusqu'à la mer, pouvoit raisonablement alors effrayer des hommes qui manquent d'énergie & d'intrépidité; mais à présent je ne pouvois plus voir que de l'entêtement & de la désobéissance dans leur refus, & je ne sais quel esprit d'insubordination que leur souffloient sans doute le dégoût, la fatigue & l'ennui d'un si long Voyage. D'autres causes aussi pouvoient y contribuer que je ne soupçonnois pas alors & que je découvris trop tard.

Cependant, bien déterminé à suivre mon plan, & ne voulant pas que des gens qui, jusqu'alors n'avoient jamais osé sourciller devant moi, pussent se flatter d'avoir mis des obstacles à mes volontés, & de dicter à leur chef comme des loix de la prudence ce qui n'étoit que les précautions de leur crainte & de leur pusillanimité, je tourmentois, si je puis parler ainsi, de plus en plus mon imagination, & faisois mille efforts pour qu'elle me suggérât les moyens de tirer parti du mauvais pas dans lequel je me trouvois embarqué.

Je comptois sur Klaas comme sur moi-même; j'étois sûr pareillement du vieux Swanepoël, du Chasseur Zean qui me suivoit depuis le Soet-Melk-Valley, & m'avoit tué le premier Tzeiran; Pit & Adam étoient encore deux hommes de bonne volonté; le cousin de Narina, & deux de ses camarades m'avoient offert leurs services; mais ces trois derniers, n'ayant aucune connoissance du maniement des armes à feu, pouvoient craindre autant de tirer un coup de fusil que de le recevoir; cependant ils faisoient nombre, & j'espérois, de quelque manière, en tirer parti: les Grecs qui incendièrent la ville de Troie,

n'avoient ni le bras ni les armes d'Achille.

Je résolus de tenter ce voyage, avec ces huit hommes; mais, mon plan n'étant pas encore bien digéré, je pensai qu'il falloit différer d'en donner connoissance à mon camp, jusqu'au départ des Caffres que je ne voulois pas sur-tout en instruire.

Mais un secret, qui jusqu'alors m'avoit échappé malgré toute ma prévoyance & mes soins, vint tout d'un coup éclaircir une partie de mes soupçons. Klaas arrivant, un après-diné, de la chasse, entre dans ma tente, & m'avertit que quatre Hottentots *Baster* sont cachés dans mon camp depuis le matin, qu'il les soupçonne d'être des espions du Bruyntjes-Hoogte, envoyés par les Colons; il avoit compris, me disoit-il, par tout ce qu'il avoit pu entendre de la conversation de ces quatre coquins, que les Blancs étoient instruits de l'arrivée & du séjour des Caffres dans mon camp; qu'ils murmuroient tous & s'étonnoient que j'eusse reçu chez moi avec autant de cordialité leurs ennemis mortels; Klaas m'engagea à me tenir sur mes gardes, jusqu'à ce qu'il en eût appris davantage, m'invitant sur-tout à me défier de l'un de mes gens nommé

Slinger, qu'il croyoit être d'intelligence & manœuvrer sourdement avec les quatre émissaires.

Irrité de l'audace de ces gens, & de la hardiesse qu'ils avoient eue d'entrer dans mon camp, j'ordonnai qu'on les amenât devant moi; à leur démarche timide, embarrassée, je jugeai trop qu'ils étoient coupables; je les interrogeai brusquement & leur demandai de quel droit & par quel ordre ils avoient osé s'introduire chez moi, & s'y tenir cachés, sans que j'en fusse prévenu, comme s'ils avoient pu s'attendre à n'être point découverts; cette apostrophe un peu vive, la menace de les punir à l'instant, & la colère dont tous mes traits étoient animés, les effraya de telle sorte qu'il leur fut impossible de répondre; j'ajoutai que je ne souffrois pas d'espions près de moi, que quiconque s'introduisoit sourdement, étoit suspect à mes yeux, & méritoit d'être puni comme un traître; que je ne faisois pas d'eux assez de cas pour en venir à ces extrémités, mais qu'ils pouvoient, quelque fût leur mission, aller apprendre à ceux qui les avoient envoyés, tout ce qu'ils avoient vu chez moi; que, maître indépendant de mes volontés, je n'avois nul compte à rendre de mes actions;

qu'une conduite sans reproche plaçoit mon ame au-dessus de la crainte; qu'ami, de tous les hommes, je détestois tous traîtres; que, n'épousant aucune querelle qui me fût étrangère, je n'avois nulle raison d'en vouloir à ces Caffres dont j'étois environné & auxquels je m'empresserois de rendre tous les services que de bons peuples & des amis avoient le droit d'attendre de tout être humain, compatissant & juste; que je répondois d'eux & les prenois sous ma garde, autant de temps qu'ils resteroient avec moi; mais que l'équité qui me portoit à les défendre, me feroit également une loi de tourner contr'eux mes armes, si je les voyois entreprendre la plus légère tentative contre les Colons; que j'étois assez instruit de la conduite des uns & des autres, pour être assuré que ces Sauvages, qui ne respiroient que la paix & le repos, ne donneroient jamais le signal des premières hostilités.

Après ce discours un peu vif & pressé, je donnai ordre à ces quatre Basters de déguerpir à l'instant, & les fis escorter par quatre fusiliers jusqu'à ce qu'ils fussent hors de vue; je les avois avertis que si jamais, sous quelque prétexte que

ce fût, ils s'avisoient de reparoître chez moi, je les poursuivrois comme les bêtes féroces, eux & quiconque se présenteroit dans des intentions pareilles à celles qui les avoient amenés; ces dernières menaces firent quelqu'impression sur mes Hottentots que tout ce bruit avoit assemblés autour de ma tente. Quand leur tour fut venu d'être interrogés sur le secret criminel qu'ils m'avoient fait du séjour de ces espions dans mon camp, aucun d'eux n'osa proférer un seul mot de défense & d'excuse; je m'exhalai en reproches très-vifs & très-amers; je leur déclarai que je ferois battre & chasser le premier d'entr'eux qui tourneroit ses pas du côté qu'habitoient les Colons, avec lesquels je ne voulois avoir aucune communication; je traitai Slinger avec dureté, & lui défendis de quitter son poste, sans mon ordre.

Les Caffres, témoins de cette scène, avoient remarqué que je les avois plus d'une fois désignés par mes gestes; ils en paroissoient intrigués à l'air enflammé de mes traits, à la consternation qui régnoit parmi mes Hottentots, ils pouvoient sentir combien ce qui venoit de se passer dans mon camp, m'avoit donné

d'humeur & d'animosité contre mes gens; mais, entendant moins encore notre langue que je ne comprenois la leur, ils paroissoient autant surpris qu'inquiets de tout ce bruit; ils exprimoient, par leurs regards errans de tous côtés & sur nos visages, la perplexité qui tenoit en suspens leurs esprits; Hans prit soin de leur expliquer cette énigme; il me sembla que cette ouverture les rassuroit un peu; mais, lorsqu'il les eut instruits que les Colons s'étoient réfugiés si près de nous, cette nouvelle les contrista; ils craignoient que, prevenus de leur séjour chez moi par le rapport des quatre espions que je venois de chasser, ces Blancs perfides & vindicatifs n'accourussent aussitôt, dans l'intention de les attaquer & de les détruire jusques dans mon camp; j'eus beau les rassurer & leur promettre appui, sûreté, protection, je ne vis plus en eux cette gaîté franche & naïve, qui naît de la tranquillité de l'esprit; ils se parloient beaucoup plus entr'eux, & sembloient concerter leurs mesures, & ne désirer que le départ & la fuite; Hans, qui les avoit accompagnés ce soir-là, lorsqu'ils s'étoient retirés dans leur Kraal, m'avoua, le lendemain, qu'ils le soupçonnoient d'être un

traître qui les avoit amenés chez moi pour les y faire égorger, & que conséquemment je n'étois pas moi-même à l'abri de tout soupçon; qu'ils avoient reconnu l'un des quatre Basters pour être venu souvent dans leur Pays, sous prétexte d'échanger des bestiaux; que le croyant un ami fidèle & sûr, ils lui avoient accordé toute confiance, & ne le voyoient jamais arriver sans lui témoigner combien sa vue leur causoit de satisfaction, mais que bientôt le monstre les avoit vendus lâchement; que depuis il n'osoit plus reparoître chez eux, de peur d'y trouver, dans la mort la plus prompte, la punition dûe à ses perfidies.

Hans me fit part, en outre, de la résolution qu'ils avoient prise de s'en retourner; ils me prioient, par sa médiation, de vouloir bien troquer quelques-uns des Bœufs qu'ils avoient amenés, contre de la vieille féraille; je leur refusai nettement cet article, & leur fis entendre qu'il m'étoit impossible d'acquiescer à leur demande, attendu que je ne voulois pas être accusé d'avoir fourni des armes contre les Colons; que, sans aucune vue d'intérêt, mais pour le plaisir seul de les obliger, je me ferois, dans

toute autre circonſtance, empreſſé de leur donner cette marque d'amitié ; mais qu'ils devoient ſentir que, dans l'état actuel des choſes, j'avois les bras liés par l'honneur ; qu'à l'exception du fer, tout ce que je poſſédois étoit, de ce moment, à leur ſervice ; qu'avant leur départ, je leur en donnerois la preuve ; &, pour adoucir l'amertume de mon refus, j'ajoutai que, voulant reſter l'ami de tout le monde, & conſerver à leur égard ainſi qu'envers les Colons l'exacte neutralité dont j'avois toujours fait profeſſion, j'étois prêt, en toute rencontre, à faire la même réponſe à leurs ennemis, s'il arrivoit que, manquant ou d'armes ou de munitions, ils vinſſent, à leur tour, implorer mon aſſiſtance pour continuer la guerre.

Quoique cette réponſe & ces explications fuſſent claires & préciſes, ces Sauvages qui ne ſe rebutent pas pour un premier refus, revinrent encore à la charge, & me renouvelèrent plus d'une fois leurs inſtances ; j'avois trop bien pris mon parti ; je fus intraitable ſur ce point ; je connoiſſois trop bien l'eſprit exagérateur des Colons qui n'auroient pas manqué de crier à la perfidie, pour la moindre bagatelle arrachée

par l'importunité, pour montrer de la condescendance & de la foiblesse en cette circonstance délicate; je ne doute pas même qu'ils n'eussent saisi avec empressement cette occasion de se venger du mépris que je leur avois plus d'une fois témoigné; ils n'auroient plus alors manqué de prétexte pour m'en faire un crime; quelque puissante que fût cette politique prudente à leur égard, j'avois un motif plus déterminant encore; trop au-dessus des atteintes de ces bandits dangereux, & de leurs conspirations atroces; en refusant aux Sauvages des armes contre ces Colons, & à ceux-ci des ressources contre les Sauvages, j'empêchois que ces brigandages affreux ne se perpétuassent, dans le cas où les uns & les autres viendroient à s'épuiser, comme cela étoit plus d'une fois arrivé; je ne pouvois donc les servir qu'en ne prenant aucune part à leurs démêlés; & cette conduite secondoit à merveille la droiture & les affections de mon cœur; je me serois fait même un scrupule d'accepter quelques bestiaux que les Caffres m'offrirent en échange d'une quantité de verroterie & de quincaillerie que je leur distribuai au moment de leur départ.

J'avois ardemment souhaité que le jeune Caffre restât avec moi ; il ne me fut pas plus possible de le séduire qu'il ne l'avoit été à ses camarades de m'ébranler pour obtenir mon fer ; ni mes présens ni mes promesses de le rendre à lui-même, s'il ne se plaisoit point avec moi, ne purent rien sur lui ; il opposoit à toutes mes sollicitations une trop forte résistance pour que je pusse espérer d'en rien obtenir ; « Je connois, » me disoit-il, trop bien les Blancs, pour me » fier à eux ; ils nous ont fait & nous feront » toujours trop de mal ; si j'étois assez simple » pour vous suivre, une fois réduit en esclavage, » j'aurois beau réclamer vos promesses, il ne » me seroit plus permis de revoir mon Pays ». Il craignoit, d'après les préjugés raisonnables de sa Nation qui dans des temps de paix avoit quelquefois fréquenté le Bruyntjes-Hoogte, d'être traité, comme les Colons qui habitent cette Contrée en agissent effectivement avec leurs Esclaves ; & quand, par attachement pour moi, il se seroit livré de bonne grace & auroit consenti de me suivre, il n'étoit point assuré, disoit-il, que je fusse toujours maître de le défendre & de le renvoyer. Je fis mille efforts pour

détruire

détruire sa prévention, & lui dis qu'il ne falloit pas confondre tous les Hollandois avec ces Colons sanguinaires & perfides ; qu'il étoit à même de juger si les hommes que j'avois à mon service étoient malheureux & en droit de se plaindre ; que tous pouvoient user de leur liberté & me quitter à l'instant. Ce jeune-homme m'étonna par sa fermeté & n'en fut que plus obstiné dans son refus. Je renonçai à le solliciter davantage.

Nos chasses continuelles & les petites altercations survenues dans mon camp avoient bien interrompu nos conversations familières & paisibles avec les Caffres, mais elles ne m'avoient pas fait entièrement négliger le soin de mon instruction ; j'y revenois de temps en temps ; ils s'y prêtoient avec cette cordialité que leur avoit inspiré la reconnoissance pour mes bienfaits ; la nouvelle de leur départ me rendit encore plus empressé de leur faire des questions ; je n'avois pas sur-tout perdu de vue mes malheureux naufragés ; ils ne purent me donner tous les détails que je leur demandois ; ils avoient simplement connoissance du fait ; mais, établis au Nord-Ouest, plus éloignés encore que moi de la mer, ils ne savoient rien de positif

ſur cette malheureuſe cataſtrophe ; à la vérité, la plupart des effets enlevés des débris du Navire leur étoient connus ; pluſieurs Hordes en avoient troqué contre des beſtiaux ; ceux mêmes que j'avois dans mon camp poſſédoient quelques parcelles de ces effets ; l'un me fit voir une pièce de monnoie d'argent qui pendoit à ſon cou ; un autre portoit une petite clef d'acier ; ils me firent, comme ils purent, la deſcription d'un bijou dont ils s'étoient partagé les morceaux ; je devinai bientôt que ce devoit être une montre dont on avoit démonté les rouages & les autres pièces pour s'en faire des parures & des ornemens ; j'en fus mieux convaincu, lorſque leur ayant montré la mienne, ils s'écrièrent tous que c'étoit la même choſe avec cette différence qu'ils ne reconnoiſſoient point la couleur qui reſſembloit, diſoient-ils, à la pièce de monnoie que le Caffre portoit à ſon cou ; ils ajoutoient que les plus beaux effets provenus de ce Navire avoient été la proie d'un grand nombre de Caffres plus voiſins de la mer ; qu'ils poſſédoient ſur-tout beaucoup de ces monnoies ; à l'égard des hommes échappés au naufrage, ils avoient ouï-dire que les uns

avoient été trouvés morts ſur le ſable, & que les autres plus heureux s'étoient retirés dans un Pays habité par des Blancs comme moi.

Mes entretiens avec ces Caffres finiſſoient toujours par des ſollicitations réitérées de partir avec eux. Cet arrangement, quand il auroit été de mon goût, ne pouvoit s'accorder avec ma prudence; car, ſi je ne les croyois pas capables de me tromper, d'attenter à mes jours & de voler mes effets; je ne devois point les inſtruire de mes démêlés avec mes gens, & leur faire connoître qu'il ne m'étoit poſſible d'emmener avec moi que huit hommes, les autres refuſant de me ſuivre. J'étois au contraire charmé que, de retour chez eux, ils appriſſent aux leurs que nous étions en force & en nombre, & n'avions rien à redouter de leur part; cette diviſion pouvoit leur ſuggérer de mauvais deſſeins; rien n'empêchoit, tandis qu'il m'auroient amuſé chez eux, qu'un détachement ne partit pour s'emparer de mon camp, & maſſacrer ceux à qui j'en aurois confié la garde. Tant d'horreurs commiſes par les Blancs me faiſoient une loi de prendre mes ſûretés avec ces Sauvages dont je n'aurois eu

rien à craindre dans toute autre circonſtance ; c'eſt ainſi, par exemple, que j'obſervai à leur égard avec encore plus de rigueur la loi de ne laiſſer aucun Etranger s'introduire, la nuit, dans mon camp ; mon vieux Svanepoël veilloit à ce que cette diſcipline s'obſervât religieuſement ; nous dormions toujours iſolés & murés dans nos parcs ; il étoit encore moins permis de ſortir dans la nuit, ce temps étant toujours celui que choiſiſſent les Sauvages pour former leurs attaques contre les Blancs que leur couleur & leurs vêtemens décèlent bientôt & qu'on aperçoit de fort loin ; mon abſence bien connue de ces Caffres, tout m'auroit alarmé ſur le ſort de ceux qui ne m'auroient pas ſuivi ; en ne leur faiſant point connoître le moment précis de mon départ, ils s'en alloient avec la certitude que, lorſque je me remettrois en marche, je ne laiſſerois rien après moi ; car je leur avois dit que je renverrois mes chariots dans la Colonie.

Enfin, le 21 Novembre, ils vinrent tous me prévenir qu'ils s'étoient arrangés pour partir le jour même ; ils renouvelèrent leurs proteſtations de reconnoiſſance & de bonne amitié, & me promirent que par-tout où ils paſſeroient,

leur premier soin seroit de publier ce qu'ils avoient vu, combien ils avoient à se louer de moi, & la façon affectueuse & familière avec laquelle je les avois traités pendant un assez long séjour; que les richesses dont je les avois comblés, feroient plus d'un jaloux, & que toutes les Hordes m'attendroient avec la plus vive impatience, & me verroient arriver avec joie. La description qu'ils se promettoient de faire de mon camp, de ma personne, & surtout de ma barbe, devoit, ajoutoient-ils, servir de signalement à ceux qui ne me connoissoient pas, & me faire accueillir tout autrement qu'un Colon; ils se tournèrent ensuite, comme de concert, du cté de ma tente, sur laquelle flottoit un pavillon, & me demandèrent si je ne le porterois pas avec moi, afin qu'on m'aperçût de plus loin; sur ma réponse affirmative, ils jetèrent des cris de joie, comme si, non content de l'espoir que je leur avois donné d'aller les visiter, ils n'avoient craint encore que je fusse confondu parmi leurs indignes persécuteurs, & que, par un sentiment d'amour pour ma personne, ils eussent voulu me garantir de toute espèce de méprise. Après les tabés d'u-

ſage, je les accompagnai juſqu'à la rivière qu'ils traversèrent tous à la nage, ainſi que leurs Beſtiaux; &, lorſqu'ils eurent mis pied à terre à l'autre bord, je les ſaluai pour la dernière fois par une décharge générale de toute ma mouſqueterie; les ravines & les taillis dans leſquels ils s'enfoncèrent, les eurent bientôt dérobés à ma vue.

J'ai tiré deux deſſins de ces peuples qui ſe prêtoient à mon opération avec autant d'étonnement que de complaiſance; ce ſont les N.os *V* & *VI* des Planches.

Ces Caffres une fois partis, je m'étois flatté que mes gens feroient quelques réflexions ſur la manière tranquille avec laquelle ils avoient vécu avec eux pendant mon ſéjour; qu'ils reconnoîtroient combien leur frayeur étoit mal fondée, & qu'ils finiroient peut-être par conſentir à m'accompagner. Pour ne point paroître m'occuper d'eux & de mon projet avec trop d'acharnement, & afin de les mettre en état d'agir d'eux-mêmes, je réſolus de partir auſſi ſur le champ, pour aller rendre viſite au vénérable Haabas, parce qu'à mon retour, à la première ouverture qu'on me feroit de quel-

que changement, je léverois le piquet, & me remettrois en marche, pour ne donner le temps à personne de se refroidir. Pendant le séjour des Caffres, je n'avois vu qu'une seule fois deux Gonaquois chez moi; il me tardoit de renouer connoissance avec mes bons voisins, & de les instruire de ce qui s'étoit passé depuis notre séparation. Je me rendis seul à leur Kraal. Leur joie fut extrême quand ils m'eurent reconnu; tous s'empressèrent autour de moi; ils s'appeloient les uns les autres, accouroient de tous les côtés; je fus bientôt entouré. Haabas me fit part de ses craintes & de celles de sa Horde, pendant le séjour des Caffres chez moi; il me demanda cent fois si j'étois certain que sa retraite ne fût point connue d'eux; je fis tous mes efforts pour le tranquillifer, & lui appris que je tenois des Caffres mêmes, qu'ils n'avoient aucun sujet de haine contre les Hottentots Gonaquois qu'ils savoient n'avoir aucune communication avec les Blancs & les autres Hottentots, & vivre au contraire en Horde & tout à fait isolés; que d'ailleurs la position précise de leurs Kraals ne leur étoit point connue, mais qu'en tout cas, il étoit plus simple & plus

facile pour la sûreté commune, de déloger & d'aller s'établir ailleurs. Haabas embrassa ce projet avec d'autant plus d'empressement qu'il ne s'en fioit point, disoit-il, aux belles paroles des Caffres, puisqu'il n'y avoit pas long-temps qu'ils l'avoient forcé d'en venir aux mains avec eux; qu'il étoit prudent de prendre ses précautions, & d'écarter un pareil malheur. Il eut assez de confiance en moi, pour me demander des avis sur le nouvel Etablissement qu'il alloit former, & la résolution fut prise de gagner au plus tôt les montagnes de l'Ouest, & de s'éloigner tout-à-fait des terres de la Caffrerie qui s'étendent au Nord-Est.

Les bords du Sondag, étoient ci-devant les limites des Caffres qui avoient leurs habitations principales sur le Bruyntjes-Hoogte; on en découvre encore de foibles vestiges. Les ordres exprès & l'intention du Gouvernement qui vouloit vivre en paix avec ces Sauvages, étoient que ces limites fussent toujours sacrées; mais le Colon qui n'a ni la sagesse ni les vues d'une administration politique, trouvant les terres de ces voisins impuissans, supérieures aux siennes, est parvenu avec le temps à s'en emparer &

a reculé impunément ces peuples au-delà du Groot-Vis; les ordres des Gouverneurs, de plus en plus méprisés, sont demeurés sans effet, & l'extrême éloignement a rendu ces abus tolérables &, de jour en jour, plus fréquens.

J'étois incognitò chez Haabas; & plusieurs motifs m'engageoient à n'y point séjourner; je voulois savoir de lui s'il ne pourroit point décider plusieurs de ses gens à se réunir aux trois qui s'étoient offerts de bonne grace, lors de mon premier Voyage; un seul balança & finit par un refus; pour ne rien arracher de force & ne donner à ces bonnes-gens aucun sujet de plainte, j'assignai le rendez-vous dans mon camp aux trois hommes de bonne volonté qui s'étoient engagés à me suivre, & je leur donnai quatre jours; par ce moyen, ils avoient plus de temps qu'il n'en falloit pour mettre ordre à leurs affaires, & se préparer des armes.

Je ne pouvois emmener mes chariots avec moi, puisque je ne devois compter tout au plus que sur huit hommes pour m'accompagner dans mon Voyage en Caffrerie; il me falloit quelques Bœufs de charge; je n'en avoit qu'un seul qui fût accoutumé à cet exercice; nous arran-

geâmes un échange, & je promis de l'effectuer auſſitôt que je ſerois de retour chez moi. Tout cela fut l'affaire d'un moment; malgré les vives inſtances du chef & de tous ceux de la Horde que je trouvai au Kraal, je réſolus de les quitter auſſitôt, & je prétextai mille affaires auprès des miens; je ne ſais quelle triſteſſe s'étoit emparée de mon ame; je ne revoyois point ce ſéjour du même œil que par le paſſé; j'étois contrarié de toutes manières. Les obſtacles ſembloient s'accroître à chaque pas. Je me ſentois épuiſé de fatigues.... Avant de quitter Haabas, je n'oubliai pas de lui demander des nouvelles de l'infortuné malade; je ne voulus point le revoir; on m'aſſura que tous les ſoins qu'on lui avoit juſquà ce moment prodigués, n'avoient abouti qu'à entretenir autour de lui la propreté, mais que ſes douleurs n'avoient point diminué, & qu'enfin on déſeſpéroit de ſa vie; je demandai des nouvelles de la jeune Narina; elle étoit abſente avec ſa mère, je ſoupçonnois que quelqu'un de la Horde s'étoit détaché pour aller la chercher; je n'en fus que plus empreſſé de partir; je ſaluai Haabas, & je rejoignis mon camp.

De retour dans ma tente, je fis approcher mes gens l'un après l'autre, & je voulus savoir de leur propre bouche, les intentions de chacun, afin de découvrir s'il n'y avoit point parmi eux quelques mutins qui soufflassent la zizanie & l'esprit d'insurbordination; leurs réponses furent uniformes; ils appuyoient leur résistance de la seule frayeur où les jetoit ma témérité; quelqu'humeur que je ressentisse de cette désobéissance, quelques désagrémens qui dussent en être la suite, je n'eus pas même la force de les réprimander; trop de motifs combattoient pour eux dans mon cœur, & je sentis que je leur étois encore trop fortement attaché; nul autre dessein ne les avoit séduits; la peur avoit seule dérangé leurs têtes; ils ne vouloient point, disoient-ils, aller dans un Pays d'où l'on n'avoit jamais vu revenir ni Blancs ni Hottentots; je leur recommandai du moins de me rester fidèles, & qu'en mon absence, ils n'oubliassent point mes bontés & tout ce qu'ils devoient à leur maître. Je vis trop dans leurs gestes & leur contenance, tout ce que ces derniers mots faisoient d'impression sur eux, & ce que j'aurois pu exiger de leur amour,

si j'avois renoncé à vouloir les contraindre à ce fatal Voyage ; je leur promis une égale affection pour l'avenir, & je m'enfermai seul dans ma tente. Je m'occupai, pendant une partie de la nuit, de mon plan & des moyens de l'exécuter le plus sagement & le plus promptement qu'il me seroit possible ; &, le lendemain, dès le matin, je fis appeler les Hottentots sur lesquels je comptois. Je leur répétai que j'étois, à la fin, résolu de partir avec eux, s'ils étoient toujours résolus de me suivre ; pour mieux écarter de leur esprit, toute espèce de nuages, & leur prouver que je n'en agissois point témérairement avec eux, je leur déclarai que je n'avois l'intention de pénétrer fort avant dans la Caffrerie, qu'autant que je ne rencontrerois point d'obstacles sur mes pas, & que je n'éprouverois nul mécontentement de leur part ; que, puisque nous ne devions pas espérer sur le rapport de mes Envoyés, de rencontrer aisément le Roi Pharoo, j'étois d'avis d'aller simplement visiter les Caffres qui m'attendoient avec tant d'impatience, & de tourner à l'Est pour nous rapprocher de la Mer où nous pourrions découvrir le vaisseau naufragé ; ils persistèrent

tous dans la promesse qu'ils m'avoient faite ; je m'adressai ensuite à Swanepoël, & lui dis que je le regardois commme un autre moi-même, & lui confiois toute mon autorité pendant mon absence ; je le conjurai de veiller sur mon camp ; d'y maintenir le bon ordre, puisqu'il ne m'étoit plus permis de compter sur les autres.

Mes trois Gonaquois arrivèrent à jour nommé ; dès-lors il ne fût plus question que des préparatifs & des provisions nécessaires pour le Voyage ; j'emplis deux sacs de peau de poudre à tirer ; ces sacs furent enfermés dans un troisième, afin de les préserver de l'humidité ; nous coulâmes des bales de calibre & de la dragée ; j'emportai huit fusils, & laissai les huit autres pour la défense du camp ; j'assemblai différentes espèces de verroteries & de quinquilleries dont je fis des assortimens séparés dans des sachets & des petites boîtes ; ma canonnière ; une couverture de laine, un gros manteau & quelques autres effets indispensables devoient me suivre ; nous emportions pour la cuisine une seule marmite, une bouilloire, du thé, du sel, du sucre, &c. De leur côté

mes compagnons s'occupèrent à rouler leurs peaux, leurs nattes, leurs uſtenſiles ; ils n'avoient point oublié de me demander une bonne proviſion de tabac & d'eau-de-vie. Ce remuement, cette agitation, les allées & les venues que néceſſitoient tous ces préparatifs, m'auroient offert un tableau piquant, ſi j'avois eu l'eſprit tranquille, & que tout mon monde eût voulu me ſuivre ; c'étoit, comme on le dit, le déménagement du Peintre ; d'un autre côté l'air étonné, contrit des poltrons qui reſtoient, préſentoit un contraſte ſingulier ; les partans hauſſoient la voix & les regardoient en pitié ; on eût dit qu'ils ne ſe connoiſſoient plus ; qu'ils n'étoient plus de la même eſpèce ; ceux-là montroient aſſez toute l'inquiétude que leur cauſoient ce départ, & le chagrin de ne me plus voir à leur tête ; ils auroient été charmés de connoître la durée de ce Voyage ; ce qui n'étoit pas plus en mon pouvoir qu'au leur.

Nos emballages achevés, & n'ayant plus qu'à charger, nous fixâmes le départ au lendemain matin, 3 Novembre.

Lorſque les feux du ſoir furent allumés, je m'y placai à l'ordinaire avec tout mon monde,

pour prendre le thé; je saisis ce moment pour faire une douce exhortation à ceux que je laissois dans mon camp; je ne leur montrai plus aucun signe de mécontentement; je feignis même d'approuver leurs raisons, bien assuré que je ne changerois rien aux résolutions de ceux qui partoient avec moi; quant aux nouvelles marques d'inquiétude qu'ils montroient pour ma personne, je leur dis que je devois trop compter sur les Braves qui m'accompagnoient pour n'être pas tranquille; je leur recommandai la plus grande obéissance aux ordres du sage Swanepoël, à qui je remettois toute mon autorité; je leur promis de récompenser tous ceux dont la conduite répondroit à la bonne opinion qu'ils m'avoient fait prendre jusqu'ici; enfin, pour ne leur laisser aucun regret dans l'ame, & effacer jusqu'au souvenir de tout désagrément réciproque, je fis verser une rasade générale: on but à notre Voyage, & chacun se retira chez soi.

Je ne pus fermer l'œil; de toute cette nuit; dès la pointe du jour je sonnai moi-même l'appel; tout le camp fut en l'air; on chargea; l'on emmaillota nos quatre Bœufs.

Tandis qu'on déjeûnoit, je fis mettre à

l'attache tous mes chiens; sans cêtte précaution la meute entière qui pressentoit le moment du départ, & qui s'en réjouissoit, comme cela étoit arrivé toutes les fois que nous avions changé de campement, n'auroit pas manqué de prendre les devans, & de se répandre dans la campagne. Je n'en emmenai que cinq avec moi.

Avant de nous faire nos adieux, je pris Swanepoël à l'écart, & lui dis que, si je ne voyois point de sûreté, ni de possibilité de traverser toute la Caffrerie, je serois infailliblement de retour sous quinze jours; que, si je ne l'étois pas après six semaines bien révolues, il pouvoit lever le camp, & se rendre dans le Camdebo sa patrie; que je le laissois le maître de prendre cette route, même avant le terme écoulé, s'il voyoit le moindre risque à courir, en restant dans l'endroit où je le laissois, & que je saurois le joindre; je le priois de veiller sur mes gens, sur mes chariots, sur mes Collections, en un mot, au premier signal du danger, de songer à mettre tout à l'abri. Si, ne me voyant point revenir, ajoutai-je avec une émotion dont je ne pus me défendre en

ce

ce moment, & que vous ayez sujet de déses-pérer de mon sort, vous reprendrez la route du Cap avec tout mon monde, & remettrez tous mes effets à mon ami Monsieur Boers.

Ce brave vieillard ne put entendre ces dernières paroles sans verser des larmes; ses sanglots le suffoquoient; je le rassurai & lui promis de ne rien tenter que de raisonnable; vainement au-roit-il cherché à me retenir plus long-temps; je me dérobai à ses supplications affectueuses, & rejoignis mes Chevaux, mes Bœufs & mes Chiens.

Déjà Keès avoit pris les devants: escorté de mes huit hommes dont l'un portoit le Pavillon, je me mis en marche, & perdis bientôt de vue mon camp; il fallut remonter la rivière l'es-pace d'une lieue & demie pour la traverser; une partie de mes gens qui m'avoient accom-pagné jusques-là, rebroussèrent chemin, lorsque nous eûmes gagné l'autre bord.

Nous quittâmes cette rivière, & prîmes notre route droit au Nord-Est; c'étoit, suivant mon systême qui s'accordoit assez avec les éclaircis-semens de Hans, entamer la Caffrerie par sa plus grande profondeur; nous marchions con-

tinuellement ſous la même eſpèce d'arbres (le Mimoſa Nilotica) dont toutes les parties du Canton ſont parſemées; la terre étoit couverte d'herbes très-hautes qui nous fatiguoient extrêmement; mes gens en ſouffroient plus que moi, attendu que comme elles étoient en même temps fort deſſéchées, leurs jambes s'enſanglantoient à chaque pas; ils y remédièrent en ſe faiſant des bottines avec des peaux & des herbes treſſées. Mes Bœufs ſeuls paroiſſoient charmés de l'aventure, &, tout en marchant, ſe ſaturoient à leur gré, ſans avoir la peine de baiſſer la tête juſqu'à terre. Nous avions toujours ſous les yeux des Gazelles de différentes eſpèces, notament celles de Parade ou Spring-Bock; mes Chiens firent lever une Outarde que je tuai; elle formera encore une eſpèce nouvelle à décrire: plus groſſe que la Canne Pétière d'Europe, elle a le plumage du cou par-devant, ainſi que la poitrine & le ventre, d'un gris bleu uniforme. Toute la partie ſupérieure du corps, eſt d'une teinte rouſſâtre pointillée & rayée d'une couleur preſque noire; ſon ramage imite aſſez le cri du Crapaud, mais il eſt plus fort.

Nous marchâmes ainſi pendant cinq heures

par une chaleur excessive, qui nous força d'arrêter ; nous étions, il est vrai, continuellement protégés par des arbres assez rapprochés ; mais les feuilles du Mimosa sont si petites & si rares que son ombre, qui ne noircit jamais la place qu'il occupe, doit être à peu près comptée pour rien ; nous n'en rencontrâmes aucun autre dans toute la plaine, & je remarquois que les beaux arbres, comme au Pays d'Auteniquoi, étoient adossés aux hautes montagnes qu'il falloit aller chercher beaucoup plus loin.

Je m'étois aperçu, chemin faisant, que mon Singe s'arrêtoit fort souvent au Mimosa ; qu'il en détachoit des épines dont ces arbres sont garnis & les mangeoit avec plaisir ; je voulus partager encore ce régal avec lui. Je m'en fiois à son goût. Les plus vertes de ces épines, les seules qu'on puisse manger, longues à peu près de deux à trois pouces, sont cassantes comme les asperges ; je fus trompé dans mon attente ; je les trouvai d'abord agréables & sucrées, mais, le moment d'après, une odeur d'ail insupportable qui me brûloit la bouche & que le plus vigoureux Marseillois n'auroit pas supportée, me les fit rejeter ; leur graine à laquelle

Keès sembloit donner la préférence, opéroit le même effet sur mon palais. Cette odeur étoit si forte & si âpre que, de très-loin, les urines du Singe m'avertissoient qu'il avoit mangé des épines du Mimosa.

Je trouvai sur cet arbre une Chenille magnifique, & de la plus grande taille; son corps étoit entouré de bandes d'un noir de velours sur un beau fond vert; la Phalène qu'elle produit n'est pas moins brillante; elles a les ailes presqu'entièrement blanches avec quelques bandes & des taches brunes; son corps est tellement velouté qu'il en paroît cotonneux; j'ai eu plus d'une fois occasion de remarquer dans la suite, que lorsque le Mimosa fleurit (c'est ordinairement aux approches de Janvier), ses fleurs sont couvertes de quantité d'insectes de différentes espèces; aussi les Cantons où croissent ces arbres sont-ils ceux où l'on rencontre en plus grande abondance une partie des différens individus qui composent cette classe de l'Histoire Naturelle, &, par une conséquence nécessaire, une infinité d'oiseaux attirés par ces insectes dont ils font leur principale nourriture.

Je profitai de cette première halte, pour

écorcher l'Outarde que j'avois tuée ; sa chair servit à mon repas ; ma suite dîna des provisions que nous avions apportées ; mes Bœufs s'étoient si bien régalés chemin faisant, qu'à peine arrivés, ils se couchèrent, malgré la charge qu'ils portoient ; on ne les voyoit point dans l'herbe tant elle étoit haute & fournie. Dans l'après-midi, le ciel s'obscurcit ; nous fûmes assaillis par un orage affreux, accompagné de tonnère ; nous n'en continuâmes pas moins notre route ; car, ne voulant point décharger nos Bœufs avant la nuit, & privés d'abris dans l'endroit où nous avions dîné, la pluie ne nous eût pas plus épargnés en restant tranquilles qu'en marchant ; mais, vers cinq heures du soir, nous nous sentions tellement harassés qu'il ne nous fut pas possible d'aller plus loin ; je fis dresser sur le champ ma canonnière. On alluma de grands feux ; lorsque nous nous fûmes séchés, je gagnai mon gite, & mes gens s'arrangèrent comme ils purent sous leurs peaux & leurs nattes qu'ils inclinoient du côté de la pluie, à peu près comme on place des persiennes ou des abats-jours pour se garantir des ardeurs du soleil. L'humidité de la terre eut bientôt pé-

nétré la couverture de laine ſur laquelle je m'étois vainement étendu pour repoſer; & la pluie qui tomba ſans relâche, s'infiltra de tous côtés dans la toile de ma tente; je fus inondé auſſi bien que mes gens; nous nous réunîmes avant la pointe du jour pour partir.

Hans m'avoit averti que nous ne devions pas être fort loin d'un Kraal de Caffres détruits par les Colons; le lever du ſoleil avoit diſſipé les nuées; je repris courage, & je réſolus de marcher juſqu'à ce que nous trouvaſſions ce Kraal qui nous promettoit un abri commode; mais ſept heures de marche, trois lieues à faire encore pour arriver juſques là, nos Bœufs excédés de fatigue, l'approche du ſoir; & ſur-tout le voiſinage d'un charmant ruiſſeau, m'engagèrent à planter le piquet.

Le Mimoſa devenoit de lieue en lieue plus rare, plus petit & plus rachitique que dans le terrein que nous avions laiſſé derrière nous; l'herbe étoit auſſi moins haute; à la vérité, nous nous trouvions ſur une terre plus élevée; de notre campement, mes gens me firent apercevoir dans le lointain une montagne fort haute qu'ils croyoient reconnoître; je la diſtin-

guai mieux avec le ſecours de ma lunette; elle étoit la plus voiſine du camp de Koks-Kraal, & je l'avois plus d'une fois arpentée dans mes chaſſes; elle pouvoit être à douze ou quinze lieues de nous.

Lorſqu'on eut déchargé les Bœufs & dreſſé ma tente, je ſuivis, en me promenant, les bords du ruiſſeau qui, probablement après bien des détours, alloit ſe perdre dans la rivière Groot-Vis; j'abbatis un oiſeau rare & nouveau pour moi; c'étoit un Coucou; malgré ſon affinité avec celui dont j'ai parlé & qu'a décrit Buffon, ſous le nom de *Coucou Verd-Doré* du Cap, j'ai de fortes raiſons d'en faire une autre eſpèce; ſon ramage d'ailleurs eſt tout-à-fait différent; ſa femelle, plus ruſée, me fit perdre beaucoup de temps à la pourſuivre; ſon manége, que je pourrois comparer à celui d'une Coquette, m'offroit à tous momens beau jeu pour mieux tromper mon eſpoir; quand je croyois la tenir, elle voloit au moment précis à vingt pas plus loin, pour recommencer ſes agaceries; après m'avoir ainſi leuré pendant plus d'une heure, elle gagna l'épaiſſeur du bois, & j'en fus pour mes frais.

J'arrivai au campement en même temps qu'un

de mes Chaſſeurs qui rapportoit une Gazelle Gnou qu'il avoit tuée. C'eſt M. Gordon qui, le premier, a fait connoître cette charmante & rare eſpèce; la deſcription qu'il en avoit envoyée à M. le Profeſſeur Allaman, & que ce Savant a publiée, eſt de la plus grande exactitude; on regrette cependant que la figure qu'on en a donnée en même temps, ſoit défectueuſe & mal rendue. Cet animal, qui par les formes reſſemble à un petit Bœuf, ne ſe fait pas mieux connoître dans les planches de la traduction Françoiſe du Docteur Sparmann, en ce que l'Auteur de ces planches ou des deſſins qui les ont produites, non content de lui donner l'encolure & la croupe du Cheval, a encore ajouté ſa queue, ce qui n'eſt pas vrai, le Gnou ayant préciſément celle du Bœuf. Les Hottentots nomment cette Gazelle *Nou*, précédé du clappement de la ſeconde eſpèce que j'ai indiqué plus haut; c'eſt probablement ce clappement qui a engagé le Colonel Gordon, à ajouter un G au nom propre, ce qui produit à peu près la même manière de le prononcer; le Docteur Sparmann écrit Gnu, parce que l'U Suédois & Allemand ſe prononce Ou; les

traducteurs devroient prendre en considération ces petites différences qui peuvent occasionner des erreurs, relativement aux noms propres des animaux qu'il est essentiel de ne pas défigurer.

Cette nuit fut tranquille; nos Bœufs étoient attachés près de nous avec leurs grandes courroies, & nos Chevaux avec leurs longes; le hurlement de quelques Lions, qui se faisoient entendre dans les montagnes, ne nous alarmoit point pour eux; en général nos inquiétudes & nos embarras à cet égard, avoient diminué en proportion du train qui nous suivoit.

Le 5 du mois, étant partis de grand matin, nous arrivâmes au Kraal de Caffres que nous avions cru rencontrer la veille; nous n'y trouvâmes pas un seul Habitant; la plupart des huttes étoient encore entières; quelques-unes seulement avoient été brûlées; j'en vis sept, rapprochées & grouppées; le surplus, qui pouvoit monter à cinquante ou soixante, étoit épars de côté & d'autre dans l'étendue d'une demi-lieue; c'est là que je m'aperçus pour la première fois que ces peuples sont un peu Cultivateurs; ils sèment

une espèce de milliet, connu sous le nom de Blé Caffre ; pour la plus grande facilité de l'exploitation, chacun choisit le terrein qui lui paroît le plus favorable à ses vues, & place sa hutte au centre ; c'est pour cela que les Kraals ne sont point dans une seule & même place, comme ceux des Gonaquois ou des Hottentots. Il est probable que ceux chez lesquels nous étions, avoient été surpris par les Colons ; car nous trouvions de tous côtés des cadavres & des membres épars, que les bêtes féroces avoient à moitié dévorés ; plusieurs champs de Blé étoient en état d'être récoltés ; mais la foule des Gazelles qui abondent aussitôt qu'elles ne sont plus effrayées par des épouvantails, les avoient endommagés ; on lâcha mes Bœufs, qui achevèrent le dégât.

Quant à nous, nous nous établîmes moi dans ma tente, mes Hottentots dans les sept huttes dont ils s'emparèrent ; le site me paroissoit fort agréable ; je décidai que nous passerions là plusieurs jours ; on coupa de grosses branches avec lesquelles ma tente fut si bien masquée, qu'il eût été difficile de la découvrir. Nous avions à deux pas, un ruisseau dont les eaux

limpides rouloient ſur un fond de cailloutage; quelques Mimoſa, çà & là diſtribués, nous donnoient un peu de fraîcheur; à cent pas de notre camp, nous pouvions jouir, au beſoin, d'un abri plus délicieux dans une forêt immenſe de ſuperbes & grands arbres; j'allois m'y promener, ſur-tout dans la plus grande chaleur du jour; divers ſentiers qui ſe croiſoient en mille ſens divers dénotoient clairement que ces lieux avoient été depuis long-temps très-fréquentés.

J'y reconnus pluſieurs arbres que j'avois déjà rencontrés dans le Pays d'Auteniquoi; le Stinl-Hout (bois puant) abondoit de tous côtés; on le rencontre auſſi, comme je l'ai fait remarquer, dans la Baie Lagoa, d'où les Habitans du Cap le font venir pour le travailler, & l'employer à l'ébéniſterie; mais les frais qu'occaſionne l'éloignement, le rendent très-rare & très-cher; outre qu'il eſt ſuſceptible de recevoir le plus beau poli, il a le mérite d'être inacceſſible aux atteintes du Ver; à meſure qu'il vieillit, il prend une couleur marron, dont les veines, fort larges, ſe nuancent d'une teinte plus ou moins foncée; lorſqu'on le coupe & qu'il n'eſt pas encore ſec, il répand une odeur

d'excrémens qui cauſe des nauſées, principalement dans les temps humides, & lorſqu'il eſt imprégné d'eau ; il perd cette mauvaiſe qualité, à meſure qu'il sèche ; comme tous les arbres lourds & compactes, il croît lentement ; il s'élève, groſſit & dépaſſe les plus hauts chênes.

Je remarquai auſſi le *Geele-Houtt* (bois jaune) ; il tient ſon nom de ſa couleur ; on en fait moins de cas que de l'autre pour les meubles ; mais, comme il eſt d'une belle forme & facile à débiter, on en fait de ſuperbes mâdriers, des poutres & des ſolives pour la bâtiſſe ; il donne des fruits jaunes de la groſſeur des mirabelles, mais couverts de tubercules aſſez épaiſſes ; l'amande du noyau qui eſt fort dure, eſt la ſeule choſe qu'on puiſſe manger.

Un autre arbre *Roye-Houtt* (bois rouge) tire encore ſon nom du rouge foncé de ſon écorce ; elle eſt épaiſſe, mais fort tendre, & l'on pourroit en extraire la teinture ; ſon fruit, de la groſſeur d'une forte olive, eſt également rouge ; lorſqu'il eſt mûr, on le mange avec plaiſir, & les Habitans en font une eſpèce d'eau de vie.

Je m'arrêtai devant un *Kaersen-Boom* (cerisier), qui n'eut d'autre mérite à mes yeux, que de me rappeler le jour, le lieu où j'avois tué mes quatre Eléphans; je me souvins qu'ils en mangeoient avec plaisir les fruits & les feuilles; je ne les avois point encore goûtés; je saisis cette occasion qui les mettoit si bien à ma portée, & je jugeai qu'il falloit être Eléphant soi-même pour trouver ces fruits supportables.

Mes Hottentots me firent remarquer un arbre que je n'avois pas encore vu, & qui ci-devant, étoit, à ce qu'ils me dirent, assez commun dans les Colonies; on le destinoit, de préférence, au charronnage; mais exclusivement pour la Compagnie, qui avoit fait des défenses expresses & très-sévères de l'employer autrement qu'à son service; cette exclusion a causé sa ruine, & l'on n'en voit plus que dans les lieux éloignés des Colonies; d'un autre côté l'indolence des Colons l'a laissé tout-à-fait périr, de telle sorte qu'on le regarde maintenant comme une espèce perdue. On nomme cet arbre au Cap Boeken-Houtt.

La Caffrerie, offre souvent, dans le voisinage des petites rivières, & dans les endroits ma-

récageux des arbres très-ressemblans à nos Saules; j'y ai souvent aussi rencontré des Amandiers sauvages (*Wilde-Amandel*) , dont les feuilles étroites & les fruits de la même forme que les nôtres, n'en différoient que par le rouge-brun de leur Brou.

Il appartiendroit à un Botaniste éclairé, de parcourir la belle contrée que je décris ; il y trouveroit certainement des objets dignes de fixer son attention, & qui tourneroient au profit de la Science. Pour moi, je ne m'arrêtois qu'à ce qui me paroissoit extraordinaire & que je n'avois point encore vu; incapable d'assigner aux plantes, aux arbustes, aux arbres, leur véritable mérite, je n'étois guères émerveillé que des différences frappantes, telles, par exemple, qu'une mousse ou lichen jaune qui les garnit; toutes les pousses de ses brins portant souvent dix à douze pieds de long. Mes gens, dans leur langue, le qualifioient de chevelure ; dans certains Cantons les arbres en étoient tellement garnis qu'on ne distinguoit ni tronc ni branche, ni même une seule feuille ; ce qui me paroissoit bien extraordinaire.

Cette mousse m'a singulièrement servi

dans l'apprêt de mes oiseaux; je conseille fort aux Ornitologistes à qui il prendra fantaisie d'aller visiter cette partie très-curieuse de l'Afrique, de s'épargner l'embarras des étoupes, du coton & autres ingrédiens semblables. Afin de m'approvisionner pour tout mon Voyage, dans la crainte de n'en plus retrouver ailleurs, je fis abatre, ici même, un de ces arbres, & on le dépouilla de toute sa chevelure. La plus déliée est en même temps la plus jeune & la plus courte; celle de six ou dix pieds est plus dure, & ne peut guères servir que pour les Quadrupèdes & de très-gros oiseaux.

On trouve aussi presque par-tout des Liannes qui, parvenues jusqu'aux sommet & aux moindres branches des arbres, laissent tomber des filets qui pendent jusqu'à terre; très-foibles dans leurs commencements, ils atteignent à la longue jusqu'à la grosseur du bras, comme ceux qu'on voit en Amérique; ces filets sont innombrables; ils ne portent point de feuilles; les Naturels de ce Pays, les nomment *Bavians-Touw* (cordes du Bavian), parce que les Singes s'en servent pour grimper au sommet des arbres, & arriver au fruit de la Lianne, qui ne croît qu'aux

extrémités de la plante, à la naiſſance des filets; ce fruit, de la groſſeur de la ceriſe & d'un rouge cramoiſi, dont les oiſeaux, notamment les Touracos, ſont très-friands, renferme dans ſa pulpe quelques ſemences rondes & plates; je parle ici de l'eſpèce particulière de la Lianne, à laquelle on a donné le nom de raiſin Sauvage, à cauſe de la reſſemblance de ſa feuille avec celle de la vigne; ces cordes naturelles peuvent aiſément ſoutenir un homme, ſi la branche de laquelle elles deſcendent, eſt aſſez forte; cette ceriſe eſt très-bonne & propre à donner de l'eau de vie; en confiture, elle vaut mieux encore; j'ai ſouvent imité les Bavians & grimpé par les cordes aux ſommets des arbres, pour en cueillir les fruits, quelques fois pour y chercher des inſectes.

Au ſurplus, ces bois étoient peuplés de deux eſpèces de Gazelles peu farouches, le Bos-bock que je connoiſſois d'ailleurs, & celle nommée par les Hottentots *Noumetjes*; je n'avois fait qu'apercevoir celle-ci dans le Pays d'Auteniquoi; elle n'eſt pas rare, mais il eſt difficile de l'approcher aſſez pour la tirer; elle ne ſe montre point non plus en plaine, & ſe tient

au

au contraire cachée dans les taillis & la plus profonde épaiſſeur des forêts; elle porte tout au plus douze à quinze pouces de hauteur; le mâle a des cornes droites, liſſes & ſaillantes d'un travers de main; ce petit animal eſt d'une couleur gris-de-ſouris; il prend une teinte rouſſâtre ſur l'épine du dos; le ventre & l'intérieur des jambes ſont blancs; il ſuffit de voir l'élégance de ſa forme, pour juger de ſa légèreté; il ſe livre à des bonds qui ſurprennent, il ſe blotit comme un Lièvre; lorſqu'on a pu l'approcher, & qu'on en eſt aperçu, il part avec la rapidité de l'éclair, &, s'arrêtant à quelque diſtance, il examine le Chaſſeur; c'eſt le ſeul moment de le tirer; encore faut-il le ſaiſir; car ce n'eſt qu'un moment. Son cri, que je devrois nommer ſon ramage, eſt fort long & très-aigu; j'eſſayerois vainement de le rendre; il commence par un ſifflement coupé de ſons pareils à ceux d'un tambour de baſque garni de ſes grelots, & ſes ſons chevrotés les imitent aſſez bien. On ne conçoit pas qu'un ſi petit animal puiſſe faire à lui ſeul un bruit auſſi fort; je croyois rêver, lorſque je l'entendis pour la première fois. Du reſte ſa viande, la plus dé-

licate de toutes les Gazelles, étoit pour nous un manger friand; je donnerai la figure & la description de cet Animal.

Entr'autres oiseaux neufs de ce Canton, je tirai un petit Aigle qui avoit une huppe fort longue & pendante derrière la tête, & je nommai *Martin-Chasseur* un autre oiseau, à cause de son analogie, quant à la forme, avec celui nommé *Martin-Pêcheur*; son bec alongé est rouge; le dos, les ailes & la queue sont d'un bleu vif; il vit d'insectes, n'habite que les bois, & fait son nid dans des creux d'arbres; je n'oublierai pas ce bel animal, dans mon Ornithologie.

Il ne nous arriva rien de remarquable dans ce campement; tant que dura notre séjour, nous éprouvâmes, tous les soirs, régulièrement entre trois & quatre heures, des orages qui nous incommodèrent peu, parce qu'ils ne duroient pas long-temps; mais, le 9 du mois, nous pliâmes enfin bagage, & reprîmes notre route. Mes Hottentots, suivant leur usage de donner aux lieux, le nom d'un événement qui s'y soit passé, avoient nommé le Kraal que nous quittions, le *Camp du massacre.* Nous avancâmes droit à

l'Est, & traversâmes un Canton dont toutes les herbes avoient été la proie des flammes; une nouvelle verdure qui commencoit à pointiller, nous offroit le plus beau tapis verd; nous rencontrions, à chaque pas, des troupes de Spring-Bock, de Gnous & d'Autruches; comme nous avions plus de vivres qu'il ne nous en falloit, nous ne tirâmes point sur les Gazelles; j'envoyai seulement quelques coups de fusil aux Autruches; mais, trop méfiantes pour se laisser joindre d'assez près, je ne réussis à en abattre aucune. A mesure que nous avancions, les Gazelles se réunissoient, pour nous voir passer; la chaleur étoit excessive, & la transpiration si abondante qu'il s'élévoit un nuage de vapeurs du milieu de ces troupes innombrables; je tirai, en marchant, assez de perdrix pour le dîner de tout mon monde; nous ne nous arrêtâmes pour les apprêter qu'après cinq grandes heures de fatigue. L'orage survint à l'ordinaire, & servit à nous rafraîchir; tous ces cantons étoient marqués de pas de Bœufs à la vérité fort anciens; mais j'étois surpris qu'un aussi beau pays fut entièrement désert, & que nous ne rencontrassions pas un

ſeul Caffre. Hans prétendoit que l'alarme avoit été trop générale; & , quoique nous euſſions déjà fait trente lieues, je commençois à déſeſpérer de rencontrer aucun Kraal; tout annonçoit que ces peuplades s'étoient retirées fort avant vers le centre; ou, s'il arrivoit que nous fiſſions quelque découverte, ce ne pouvoit-être que des eſpions des Hordes qui, dévoués au bien général, rôdoient dans la campagne, ou ſe tenoient cachés dans des embuſcades.

En cauſant familièrement avec mes gens, j'aperçus une petite troupe de Gazelles qui, friſant notre côté, détaloient à toutes jambes; une meute de dix-ſept chiens ſauvages étoit à leur pourſuite; à l'inſtant je ſautai ſur mon Cheval & piquai des deux pour défendre les Gazelles, & attaquer les chiens; malheureuſement je perdis bientôt de vue les uns & les autres. Les cailloux recouverts par l'herbe, contre leſquels mon Cheval heurtoit à tous momens, faillirent à nous rompre le cou à tous les deux; je retournois bride, pour rejoindre mon monde, lorſqu'il s'éleva, dans le même moment, une Autruche à vingt pas de moi.

Dans le doute si ce n'étoit point une couveuse, je m'empressai d'arriver à l'endroit d'où elle étoit partie, & je trouvai effectivement onze œufs encore chauds & quatre autres dispersés à deux & trois pieds du nid. J'appelai mes compagnons, qui accoururent à l'instant ; je fis casser un des œufs chauds, nous trouvâmes un petit tout formé, de la grosseur d'un poulet prêt à sortir de sa coquille ; je croyois tous les œufs gâtés ; mes gens pensèrent bien différemment ; chacun s'empressa de tomber sur le nid ; mais Amiroo s'empara des quatre autres voulant m'en régaler, & m'assûrant que je les trouverois excellens. C'est alors seulement que j'appris de ce Sauvage, ce que mes Hottentots eux-mêmes ignoroient, ce qui n'est point connu des naturalistes, puisqu'aucun que je sache n'en a parlé, & ce que j'ai eu plus d'une fois dans la suite l'occasion de vérifier : savoir que l'Autruche place toujours à portée de son nid un certain nombre d'œufs proportionné à ceux qu'elle destine à l'incubation ; ces œufs n'étant point couvés, se conservent frais très long temps & l'instinct prévoyant de la mère les destine à la première nourriture de ceux qui vont

éclore; l'expérience m'a convaincu de la vérité de cette assertion; &, toutes les fois que j'ai rencontré des nids d'Autruches, plusieurs œufs en étoient séparés comme à celui-ci. Lorsque je donnerai la description des mœurs de ce singulier animal, je m'étendrai d'avantage sur cet article intéressant.

A sept heures & demie du soir, je fis arrêter près d'une lagune considérable, formée des eaux de l'orage. Nos bœufs en avoient manqué à la halte du midi, & rien ne m'assuroit que je dusse en trouver plus loin. Les feux faits, chacun accommoda ses œufs à sa manière; on enleva la calotte de l'un de ceux qui m'étoient réservés; on y introduisit un peu de graisse après l'avoir enterré à moitié dans des cendres brûlantes; & le remuant avec une petite cuillière de bois, on en fit ce qu'on apelle un œuf brouillé, qui, si ma mémoire est fidèle, pouvoit équivaloir au moins à deux douzaines d'œufs de poules; malgré la voracité de mon appétit, & le goût exquis de ce nouveau mets, je ne pus en manger que la moitié; plusieurs de mes gens, après avoir ôté le petit qu'ils trouvoient dans le leur, faisoient une

omelette du reste ; je les examinois en les plaisantant sur ces fins ragoûts d'œufs couvés ; je ne pouvois crôire qu'ils ne fussent pas infects ; j'en voulus goûter ; sans la prévention qui m'aveugloit, je ne leur aurois pas trouvé de différence avec le mien, & j'en aurois mangé tout comme eux.

La soirée se passa fort gaîment ; il n'en fut pas ainsi de la nuit ; les aboiemens continuels de nos chiens nous tinrent tous éveillés ; l'inquiétude que nous causoit leur vacarme étoit d'autant plus forte qu'aucun autre bruit ne frappoit nos oreilles. Ce n'étoit donc aucune bête féroce ; elle se fût décelée tôt ou tard ; nos soupçons s'arrêtèrent sur les Sauvages & je craignis quelqu'embuscade ; le jour parut enfin, mais il ne ramena pas la tranquillité ; nous furetâmes inutilement de tous côtés ; nous ignorions si c'étoient ou des Caffres ou ces Pirates de Boſſiſmans ; le terrein aride & les herbes sèches sur lesquels nous étions campés, ne nous permettoient pas de découvrir leurs traces ; ainsi le 10, sans avoir appris davantage, nous partîmes, en nous orientant toujours à l'Est. Cette direction nous conduisit dans un canton où les Mimosa se trouvèrent en si

grande abondance, si hauts & si touffus, qu'ils formoient une véritable forêt ; après l'avoir traversée nous rencontrâmes une petite rivière, que nous eûmes l'avantage de pouvoir passer à gué ; nous suivîmes ses bords pendant l'espace de deux grandes lieues, après quoi nous campâmes, lorsque nous vîmes que nous allions être surpris par la nuit.

J'avois été averti, par notre guide que, trois lieues plus loin, nous rencontrerions enfin le Kraal de ces Caffres qui m'avoient sollicité de me rendre chez eux ; je désirois d'autant plus de le voir, qu'il étoit très-ancien, très-curieux, que rarement cette place, fort commode & très connue des Sauvages, restoit vacante, & que la Horde de ceux-ci étoit fort nombreuse. Pour ne pas nous trahir nous-mêmes, je défendis de tirer un seul coup de fusil sur le gibier ; je fis dresser ma tente, allumer du feu, & nous y restâmes autour fort avant dans la nuit, après quoi, pour tromper l'ennemi à la parole de qui je ne me fiois qu'avec prudence, lorsque j'eus fait jeter de nouvelles branches dans ces feux pour l'alimenter jusqu'au jour, nous allâmes nous établir & nous coucher sur des

nattes, à cinquante pas plus loin. Notre sommeil ne fut point interrompu ; le lendemain, Hans se détacha avec deux de mes Hottentots bien armés pour aller en avant ; je leur donnai rendez-vous à deux lieues plus loin, c'est-à-dire à une lieue de ce Kraal, &, leur dis de venir aussi-tôt m'y rendre compte de ce qu'ils auroient vu. Ils furent de retour à deux heures, & m'apprirent, avec un étonnement mêlé de douleur, qu'ils l'avoient effectivement trouvé en fort bon état ; mais qu'il étoit, comme les autres, absolument déserté ; alors je continuai ma route jusques-là, & nous prîmes possession de ce nouvel Empire. Il étoit ample & vaste ; nous trouvâmes plus de cent Huttes très-anciennes, & solidement construites ; elles étoient espacées à la manière ordinaire; il étoit probable que les habitans avoient pris l'alarme mal-à-propos; nous n'apercûmes aucun débris & pas un seul cadavre. Ils avoient oublié dans une de ces Huttes, deux Sagayes dont le fer étoit rouillé, &, dans un autre, un petit tablier de femme, des outils de bois pour le labourage, & quelques bagatelles de peu de conséquence ; je m'emparai de ces di-

vers objets. Les petits champs de bled n'offroient point comme dans le premier Kraal où nous nous étions arrêtés, l'image de la désolation & du malheur; il paroissoit au contraire que la récolte en avoit été paisiblement enlevée; nous décidâmes que nous nous arrêterions là pendant deux ou trois jours, afin de distribuer au loin quelques patrouilles, & de voir si dans les environs nous ne découvririons point quelques Caffres. Je savois fort bien qu'en tirant directement au nord, je tombois dans le centre de la Caffrerie; c'est ce que je voulois éviter sans cesse, préférant de gagner peu à peu par de long circuits, &, de ne me hasarder qu'en proportion des dangers que j'appercevrois, ainsi que des connoissances que je ferois durant la route.

Toutes nos recherches & toutes nos ruses n'aboutirent à rien: nul Caffre ne se présenta.

Je ne dissimulerai point que d'après mes préjugés personnels & les descriptions fastueuses de la magnificence & du luxe des Despotes Asiatiques, j'avois pensé que j'en retrouverois au moins l'esquisse dans les Etats d'un Roi des Caffres; c'étoit ce qui m'avoit suggéré le plus vif désir de voir Pharoo; mais

ma curiosité n'avoit plus le même aliment, depuis que les derniers hôtes que j'avois reçus dans mon camp & qui demeuroient ordinairement près de lui, m'avoient appris que cet homme, sans aucune suite particulière, habitoit, comme le dernier de ses Sujets, une hutte qui n'étoit ni plus grande ni mieux ornée que les autres; qu'il pouvoit, tout comme eux, devenir très-pauvre, si la mortalité s'introduisoit parmi ses troupeaux; que ses Sujets ne lui devoient ni subsides ni impôts; qu'il n'avoit nul droit d'attenter à leur propriété; qu'en un mot ce n'étoit qu'un simple Chef comme chez les Hottentots; que la seule différence remarquable entre ce Chef & les autres, étoit qu'il commande à une Nation plus nombreuse, & que sa place est héréditaire; mais que privé d'ailleurs de tout autre décoration extérieure & de tout apareil de royauté, il ne jouit que d'un pouvoir très-limité.

D'après ces détails, mon imagination avoit beaucoup rabattu des idées brillantes qu'elle s'étoit faites du Roi; ne pouvant rien gagner à le voir; &, désespérant de le rencontrer, tous mes vœux ne se tournèrent plus que vers

le vaiſſeau naufragé ; ſur le rapport de mes Caffres je n'avois pas plus d'eſpoir de me ſatisfaire ; cependant je tournois mes pas vers la côte, toujours bercé de l'idée chimérique, que j'en obtiendrois des nouvelles plus certaines.

Nous ne trouvâmes par-tout que des huttes déſertes ; nul Habitant, nulles traces d'humains ne s'offrirent à nos regards; en revanche, le Buffle, la Gazelle & généralement toutes les eſpèces de gibier abondoient dans tous les lieux que nous parcourions; ce qui prouve, mieux que de vains raiſonnemens, que le Caffre n'eſt point autant Chaſſeur que le Hottentot; qu'il vit moins que lui d'eſpérance, & qu'il compte plus ſur ſon blé & ſur ſon troupeau, que ſur les reſſources de l'adreſſe & de ſon habileté à manier la ſagaye & la maſſue. Pluſieurs Eléphans que nous aperçumes, ne nous donnèrent pas le temps de les joindre pour les tirer.

Depuis mon départ de Koks-Kraal, j'avois déjà fait, en oiſeaux, une collection ſi conſidérable que je ne ſavois plus où la placer; elle étoit certainement plus embarraſſante par ſon volume que par ſa peſanteur, quoique j'euſſe toujours pris ſoin, après avoir apprêté chaque

individu, de le coucher à plat pour ménager la place.

Le 15, nous traversâmes la petite rivière que nous avions suivie jusques-là, afin d'éviter des montagnes stériles & trop escarpées qui se présentoient à nous; nous fûmes ensuite obligés de décliner du côté du Sud, parce que, ne trouvant aucun chemin frayé, les circonstances & le local déterminoient seuls notre marche. Je fis lever, à mes pieds, une grande Outarde que je tuai; elle couvoit deux œufs dont les petits, prêts à éclore, étoient entièrement couverts de leur premier duvet. J'étois charmé que le hasard m'eut procuré cet oiseau neuf pour moi; il me parut que le mâle & la femelle couvoient alternativement leurs œufs; celui que je venois de mettre à bas étoit le mâle; il portoit, derrière la tête, une huppe très-grande & très-touffue en forme de capuchon. La femelle ne tarda pas à venir rôder autour de nous; elle sembloit nous observer, & jetoit de temps à autre un cri fort rauque; je m'étois flatté de l'abattre; c'est dans ce dessein que j'avois laissé les deux œufs dans le nid; mais, comme, dans tous les environs, il n'y avoit

pas d'endroit où je puſſe me mettre à l'affût ſans qu'elle me vît, elle n'approcha point ; je renonçai à mon projet, & continuai ma route.

Il eſt probable qu'il n'exiſtoit pas un ſeul Caffre dans toute la partie que nous avions traverſée juſqu'alors ; car les coups de fuſil que depuis quelques jours nous tirions continuellement, ſoit dans nos marches, ſoit dans nos divers campemens, auroient dû nous découvrir & les amener ſur nous, puiſqu'ils ſont ſi peu craintifs ; nous n'étions pas tous de même avis ſur cet objet, qui faiſoit, durant la marche, la matière ordinaire de nos converſations ; les uns prétendoient qu'il devoit y avoir des Caffres, mais que, n'étant pas en force, ils n'oſoient ſe montrer ; les autres ſoutenoient qu'il n'y en avoit point, puiſque nous n'en étions pas aſſaillis ; mais lorſqu'il étoit queſtion de la conduite que nous devions tenir ſi nous en rencontrions, tous déraiſonnoient, & formoient les plans de défenſe les plus ridicules & les moins praticables. Seul, je penſois qu'il falloit eſſuyer la première décharge ſans ripoſter, & tâcher d'en venir, par la douceur, à des explications, avant que de nous ſervir de nos armes, qui nous aſſuroient l'avantage, ſi nous étions

forcés d'y recourir. Je ne doutois point que ce moyen ne réussit, si nous nous voyions attaqués pendant le jour; pour la nuit, c'étoit autre chose : dans ce sage projet d'accommodement, je voyois des difficultés presque insurmontables, & c'étoit pour éviter toute espéce de malheur, que nous avions constamment pris le parti de coucher à cinquante pas de ma tente, sur laquelle j'avois grand soin de laisser flotter mon pavillon, qui s'apercevoit d'assez loin. Cette petite ruse nous mettoit du moins à l'abri de la première surprise.

Nous ne cessions point, pour cela, nos courses & nos chasses ; l'eau devenoit moins abondante; je commençois à éprouver des craintes terribles. Un jour que le tems étoit resté couvert, ce qui nous avoit procuré une marche de plus de six heures fort agréable & douce, j'aperçois Kees qui, tout-à-coup, s'arrête, & qui portant les yeux & le nez au vent sur le côté, se met à courir, entraînant tous mes chiens à sa suite sans qu'aucun d'eux donnât de la voix; étonné de ce manége si nouveau, n'apercevant rien qui pût les attirer si singulièrement, je pique des deux pour les joindre. Que je fus

étonné de les trouver raſſemblés autour d'une jolie fontaine éloignée de plus de trois cents pas de l'endroit d'où ils venoient de détaler! je fis ſigne à mes gens de s'approcher; ils arrivèrent, & nous campâmes près de cette ſource bienfaiſante, qui prit, ſur le champ, le nom du magicien qui l'avoit découverte.

J'aurai plus d'une fois occaſion de rappeler des circonſtances dans leſquelles l'inſtinct des animaux que j'avois avec moi m'a rendu de ſignalés ſervices; ils m'ont tiré de plus d'une angoiſſe cruelle, ſous leſquelles j'aurois ſuccombé ſans leur ſecours. Je n'ai jamais douté que l'homme n'ait reçu du Créateur, en égale proportion, les mêmes facultés; ſa corruption inſenſiblement lui a tout fait perdre; les Sauvages, d'autant plus près de la Nature qu'ils s'éloignent de nous, ont auſſi les ſens bien plus ſubtils; enfin, moi-même, & je me flatte d'inſpirer quelque croyance, après avoir paſſé cinq ou ſix mois dans les forêts & les déſerts, lorſqu'à leur imitation, je préſentois le viſage de côté & d'autre, j'étois parvenu à ſentir, à deviner comme eux, ſoit une rivière, ſoit une marre; nous ne manquions jamais d'y arriver.

Réſolu

Résolu de passer la nuit à *Keès-Fontein*, je profitai de ces momens de repos, pour préparer l'Outarde que j'avois tuée. Des nuages amoncelés dans le lointain nous annonçoient un violent orage ; je fis décharger les bœufs, & ma tente fut dressée.

La pluie vint en abondance avant la nuit ; mais elle ne dura pas long-tems ; elle étoit à peine cessée, que déjà je rôdois de côté & d'autre pour épier de petits oiseaux ; dans un endroit peu écarté du campement, je vis tout-à-coup se lever à mes pieds deux de ces Serpens d'un jaune doré, communs & si connus dans les Colonies sous le nom de *Kooper-Capel*. Ces reptiles se dressèrent à ma vue, enflant prodigieusement leurs têtes & sifflant de manière à m'effrayer. Je lâchai mon coup ; je savois que la morsure de ces animaux est mortelle, & que la faculté de s'élancer les rend d'autant plus dangereux ; l'un des deux tomba mort ; l'autre rentra dans son trou. Je m'assurai de celui qui me restoit ; il avoit cinq pieds trois pouces de longueur & neuf pouces de circonférence dans sa plus forte épaisseur ; outre une infinité de petites dents très-aiguës & difficiles à distinguer, qui garnissoient

sa gueule, il portoit, de chaque côté de la mâchoire supérieure, à la hauteur des narines, un crochet de cinq lignes de long, jouant dans sa charnière, & qu'il pouvait retirer comme les griffes du chat ou du tigre; mes Hottentots en cassèrent un; comme j'aimois beaucoup à les entendre disserter sur l'Histoire naturelle, peut-être parce que je trouvois plus de vérités dans les raisonnemens tout grossiers de l'habitude & de l'expérience, que dans les ingénieuses spéculations de nos Savans, je leur fis, sur mon serpent, des questions auxquelles ils répondirent d'une façon plus satisfaisante encore que je ne m'y étois attendu; ils ne manquèrent pas de me faire observer, entr'autres singularités, que cette dent creusée en gouttière, étoit le conducteur qui versoit le venin dans la plaie qu'elle-même avoit faite. Telle est, si je ne me trompe, l'histoire du Boicininga, autrement Serpent à sonnettes, que j'ai souvent rencontré dans l'Amérique méridionale.

Je remarquai, dans cette occasion, toute la frayeur que ces animaux inspirent aux Singes; il n'étoit pas possible de faire approcher Keès du Serpent dont je venois de m'emparer, quoi-

qu'il fût entièrement expiré; je parvins cependant, pour m'amuser un moment, à le lui attacher à la queue; alors ne faisant pas un mouvement que le Serpent n'en fit un autre, il est aisé de juger à quels sauts, à quels bonds, à quelle impatience, à quelle fureur se livra mon Kèes pendant tout le tems que je laissai son fatal ennemi attaché à sa queue.

Lorsque la nuit fut close, nous aperçûmes, dans le lointain, un feu qui devoit être, autant que l'obscurité nous permettoit d'en juger, sur le sommet de quelque montagne, à trois lieues, plus ou moins, de distance. Malgré cet éloignement, dont nous n'étions pas sûrs, mes Hottentots croyoient apercevoir les ombres de quelques hommes qui passoient & repassoient devant le feu; ma lunette m'eut bientôt convaincu qu'ils avoient raison; mais étoient-ce des Caffres? étoient-ce ces détestables Bossismans, ennemis de toutes les Nations indistinctement, voleurs de profession, avec lesquels il n'y a aucune espèce d'accommodement à espérer? Nous nous arrêtâmes à ce dernier soupçon, attendu que jamais les

Caffres n'habitent la hauteur des montagnes; nous eûmes la précaution d'éteindre nos feux, & le reſte de la nuit ſe paſſa tranquillement.

Le premier ſoin, à notre réveil, fut de tâcher de découvrir plus poſitivement d'où & de qui étoient les feux que nous avions aperçus; on ne pouvoit déſirer de tems plus favorable pour découvrir la fumée. Il nous parut que les feux étoient éteints; elle ne ſe montroit plus; ainſi, privés d'un point fixe de direction, nous allions nous engager dans des gorges & des défilés où nous riſquions de ne plus nous reconnoître: cependant, comme mes gens, dans la perſuaſion que ce n'étoient point des Caffres, paroiſſoient répugner moins à ſuivre notre route de ce côté, aux riſques de tout ce qui pouvoit en arriver, & que nos deſſeins nous y conduiſoient aſſez naturellement, nous empaquetâmes à l'inſtant nos équipages, & fîmes nos adieux à Keès-Fontein.

Nous eûmes à traverſer une eſpèce de bois où les Mimoſa éoient en ſi grand nombre, tellement épais & ſi remplis d'ailleurs de brouſſailles, qu'à peine pouvions-nous faire dix pas ſans être obligés de nous arrêter, pour nous

frayer un paſſage ; j'en étois cruellement contrarié, ſur-tout à cauſe de nos bœufs qui s'écartoient ſans ceſſe pour ſe tracer des chemins de côtés & d'autres ; nous ſortîmes à la fin de cette cruelle forêt ; mais je ſuis perſuadé qu'après tant de fatigues, de tours & de détours qui durèrent l'eſpace de trois heures, nous ne nous trouvions pas à plus d'une lieue de Keès-Fontein. Nous avions devant nous un fourré à peu près pareil à celui que nous venions de traverſer ; pour l'éviter, nous le longeâmes, en prenant notre direction plus au Sud-Oueſt.

Couverts de ſueur & de pouſſière, accablés de chaleur, après plus de ſix heures de marche, nous nous arrêtâmes à côté d'une Lagune qui ſe préſentoit à nous fort à propos. Un de mes chiens qui s'étoit conſidérablement échauffé à la pourſuite du gibier, faillit de périr ; je le perdois, ſi Jan qui l'aperçut dans l'eau, ne s'y fut lancé ſur le champ pour l'en tirer ; j'appuie ſur cette circonſtance, qui paroîtra tout au moins indifférente au commun des Lecteurs, pour établir un fait dont je n'ai été témoin qu'en Afrique. Sitôt qu'un chien très-échauffé ſe jette à l'eau pour ſe rafraîchir, il meurt le moment d'après

s'il n'eſt ſecouru à tems. Dans une chaſſe avec M. Boers, un grand lévrier précédoit ſa voiture d'une centaine de pas; il entra dans un petit ruiſſeau que nous devions traverſer après lui; il expiroit lorſque nous arrivâmes.

A peine campés & rafraîchis, j'envoyai quelques Hottentots à la découverte du côté ſur-tout qui nous avoit inquiétés pendant la nuit. En moins d'une heure j'eus des nouvelles de ce meſſage; je vis arriver un de mes gens accourant pour me dire qu'il avoit aperçu une troupe de Caffres en marche. Auſſitôt il nous conduiſit Hans & moi par des détours, & nous mit à portée de nous inſtruire, par nos yeux, de ce que ce pouvoit être. Nous vîmes, en effet, dix hommes qui conduiſoient paiſiblement quelques bêtes à cornes; n'ayant rien à craindre d'un ſi petit nombre, nous nous préſentâmes à une certaine diſtance; le premier mouvement de ces gens effrayés, ſur-tout par nos armes à feu, fut de prendre la fuite; mais Hans leur criant, dans leur langue, qu'ils pouvoient s'approcher avec confiance, les fit arrêter ſur le champ. Il ſe détacha pour aller leur parler; lorſqu'il les eut convaincus que j'étois l'ami des Caffres, ils appro-

chèrent tous ; je les reçus familièrement & leur présentai la main en les saluant d'un tabé ; leur frayeur disparut à la vue de ma barbe ; ils avoient ouï parler de moi par ceux que j'avois reçus dans mon camp de Koks-Kraal. L'un d'eux étoit de la connoissance de Hans, qui l'avoit vu dans son pays ; je les ramenai tous à mon campement avec leurs bestiaux, & je les régalai de tabac & d'eau de vie ; ils me montroient mon pavillon pour me faire comprendre qu'ils étoient bien instruits ; ils s'étonnoient de ne point voir mes voitures & toute ma troupe ; mais ne voulant pas qu'ils sûssent à quel point ils étoient redoutés des Hottentots, je leur fis entendre que j'avois voulu faire seulement une petite tournée dans leur pays, pour y prendre langue, & le parcourir ensuite plus à mon aise.

Ils me parurent empressés de savoir où se trouvoient actuellement les Colons ; s'ils les cherchoient encore ; en un mot, quelles pouvoient être leurs intentions. Je les instruisis là-dessus comme il convenoit que je le fisse. J'avois vu les Colons retirés tous au Bruyntjes-Hoogte, s'y tenir sur la défensive, & agités de terreurs

non-moins fortes, que les Caffres mêmes. Ceux-ci venoient de m'apprendre que, pour regagner les Hordes de leurs Nations les plus voisines, il leur falloit encore, de l'endroit où j'étois, cinq grandes journées de marche : ainsi, calculant la distance qui les séparoit les uns des autres, & que je portois à peu près à une soixantaine de lieues, je pouvois, sans les tromper, diminuer leur crainte, & leur faire entendre que les Colons n'étoient ni en état ni dans la disposition d'entreprendre un si long voyage. Cette déclaration les rassura. Ces pauvres gens étoient trop malheureux pour ne pas exciter ma pitié ; jamais les Caffres n'avoient été molestés comme ils l'étoient alors ; outre les pertes en hommes & en bestiaux qu'ils avoient essuyées de la part des Blancs, ils en faisoient encore journellement du côté des Tamboukis, Nation voisine qui, profitant de leur situation critique, se répandoient dans plusieurs cantons de la Caffrerie, égorgeoient tout ce qui s'offroit à leur rencontre ; ainsi, pressés des deux côtés par cette diversion, les Caffres manquant de munitions de guerre, & hors d'état de se défendre, battoient en retraite le plus qu'il leur étoit possible,

& s'enfonçoient au plus loin vers le Nord, pour éviter deux ennemis auxquels ils ne pouvoient résister. Un troisième non moins redoutable, le Boshisman, les pilloit & les massacroit partout où il les rencontroit.

J'étois étonné, d'après ce que m'avoient appris ces gens, qu'ils se fussent si fort éloignés de leurs hordes; qu'ils errassent à l'aventure, sans trop savoir où porter leurs pas; ils me dirent qu'au moment de la première incursion des Blancs, on avoit fait refluer précipitamment & pêle-mêle tous les troupeaux, soit du côté de la mer, soit dans d'autres endroits enfoncés de la Caffrerie; mais que n'entendant plus parler d'hostilités nouvelles, ils avoient risqué de quitter leurs hordes, & d'aller reconnoître & ramener les bestiaux dispersés à l'aventure. Ils en avoient, en effet, une trentaine avec eux; lorsque je leur parlai des feux que nous avions aperçus pendant la nuit, ils m'assurèrent que c'étoient les leurs; mais qu'ils n'avoient point vu les miens, qui les auroient fort inquiétés; je les questionnai aussi sur le navire naufragé; ils ne firent que me répéter ce que m'avoient appris les autres; c'est-à-dire que ce navire avoit

effectivement péri au-deſſus des côtes de la Caf-frerie ; d'après ces indices, je jugeois que ce malheureux événement étoit arrivé au-delà du pays des Tamboukis, à la hauteur de Madagaſcar, vers le canal de Moſambique ; ils ajoutoient que, ſans ſavoir les difficultés qu'on pouvoit rencontrer, après leurs limites, il falloit, entr'autres rivières, en franchir une trop large pour la traverſer à la nage, ou bien remonter beaucoup au Nord pour la trouver guéable ; que, cependant, on avoit vu pluſieurs Blancs chez les Tamboukis ; que pour eux ils avoient échangé quelques marchandiſes avec les mêmes Tamboukis, & ſur-tout beaucoup de cloux provenus du déchirage du navire ; mais qu'étant maintenant en guerre avec ces Peuples, ils ne pouvoient plus en tirer le fer dont ils avoient ſi grand beſoin ; alors ils me prièrent de leur en donner ; refrain ordinaire de ces malheureux, auquel je m'étois attendu ! triſte prière que je payai d'un cruel refus !

En revanche, je leur diſtribuai de tout ce que je portois avec moi, ſoit verroterie, ſoit colifichets, briquets, amadoue, & force tabac ; ils m'offrirent & me conjurèrent d'accepter un

couple de leurs Bœufs; je leur fis répondre que loin de penser à les priver d'un bien aussi précieux à d'infortunés humains, j'aurois désiré me trouver en situation d'augmenter leurs bestiaux; cette marque de bonté les toucha d'autant plus, qu'ils regardent le Blanc comme l'être le plus dangereux & le plus mal-faisant qui soit sur la terre. Ils me firent, avec cette timidité ingénue qui craint même de fâcher celui qu'on va louer, un aveu dont l'impression m'est long-tems restée dans l'ame: Hans me déclara, de leur part, en termes très-énergiques, que je ressemblois au seul *honnête homme* de ma race qu'ils eussent jamais rencontré; ils l'avoient vu, cet honnête homme, quelques années auparavant, sur la rivière des Bossismans, lorsqu'ils l'habitoient, & que les Colons n'avoient pu réussir encore à les en chasser; c'étoit, me disoient-ils, un homme qui, comme moi, voyageoit par curiosité. Je n'eus pas de peine à reconnoître le Colonel Gordon; ils furent enchantés d'apprendre que nous étions liés d'amitié; ils me chargèrent même de l'interresser pour eux lorsque je serois de retour au Cap, de faire au Gouvernement le rapport véridique & le tableau le plus touchant de leur

misére & du cruel abandon où les avoit jetés l'injustice atroce de leurs persécuteurs.

Je passai cette journée entière à m'entretenir avec ces Caffres de tout ce qui pouvoit m'intéresser touchant leurs mœurs, leurs usages, leur religion, leurs goûts, leurs ressources, & je trouvois leurs réponses toujours conformes à ce que m'avoient appris déjà les premiers que j'avois vus ; ils me confoient, avec autant de bonne foi, ce qui pouvoit les inculper, que ce qui pouvoit leur faire honneur ; mes Hottentots eux-mêmes les trouvoient si paisibles & si confians, qu'ils m'engagèrent, lorsque la nuit fut venue, à leur permettre de rester tous au milieu de nous. Je conversai encore quelque temps avec eux, & j'allai m'enfermer dans ma tente afin de me disposer aux fatigues du lendemain.

Dès que le jour fut venu, tandis que les Caffres faisoient les préparatifs de leur départ, j'assemblai mes Hottentots ; les réflexions que cette familiarité avec des Sauvages qu'ils redoutent plus que les bêtes féroces mêmes, les avoit mis à portée de faire ; leurs discours entr'eux, lorsque je m'étois retiré dans ma ca-

honnière, avoient achevé de me décider. Ne voulant point leur laisser le mérite du parti le plus sage que nous eussions à prendre dans les circonstances présentes; mais, au contraire, très-jaloux qu'ils prissent de moi des idées de prudence & de sang-froid, utiles à mes projets quels qu'ils fussent dans la suite, je leur dis qu'après ce qu'ils avoient ouï, comme moi, la veille, sur les difficultés de pousser plus loin, sur les risques d'être assailli par les Tamboukis & les Bossismans qui parcouroient la Caffrerie, mon intention étoit de me rapprocher de Koks-Kraal; qu'en conséquence, si nous dirigions notre route droit à l'Ouest, nous ne pouvions manquer la rivière Groot-Vis; qu'alors en la remontant, suivant les apparences plusieurs jours, nous devions immanquablement nous revoir bientôt dans notre camp; qu'au surplus chacun pourroit dire librement ce qu'il pensoit de ma proposition. Je voyois trop sur les visages de tout mon monde le plaisir qu'il en ressentoit pour n'être pas sûr de le trouver de mon avis; & l'on me fit unanimement les honneurs d'une idée à laquelle ils avoient tous autant de prétention

que moi ; j'obſerverai ici que je ne pouvois plus eſpérer d'accroître ma collection que je ne ſavois plus où placer, tant elle étoit volumineuſe.

Je déclarai enſuite que, rendus à Koks-Kraal, je n'y ferois d'autre ſéjour que celui qui ſeroit néceſſaire pour réparer nos équipages &, nous mettre en route vers les montagnes de neige, de-là retourner au Cap, en paſſant encore plus à l'Oueſt. Je ſavois que ce plan n'étoit du goût de perſonne, parce que, traverſant ces déſerts arides & dépouillés dans le temps de la grande ſéchereſſe, chacun de nous devoit s'attendre à plus d'une diſgrâce fâcheuſe; mais, impatient de connoître les curioſités naturelles que renferment ce pays, j'avois formé le deſſein irrévocable de le traverſer, & l'ouverture que j'en faiſois actuellement n'étoit qu'une ruſe par laquelle je voulois familiariſer de bonne heure, avec cette idée, ceux de mes gens que j'avois avec moi, afin que, de retour au camp, ils puſſent en faire plus naturellement la confidence à leurs camarades, & s'étonner davantage de leur réſiſtance, s'ils devoient en montrer.

Avant de me ſéparer des Caffres, je leur fis encore ainſi qu'à mes Hottentots, une forte diſtribution de tabac & je n'en conſervai que ce qu'il nous en falloit pour nous rendre au camp; cela me procura de la place pour les oiſeaux qui m'embarraſſoient & ceux que je pourrois rencontrer ſur la route; ces dix Sauvages nous aidèrent à empaqueter, à charger nos bœufs; après quoi, nous ſouhaitant réciproquement bon voyage, nous ſuivîmes deux chemins oppoſés, eux vers le Nord, nous vers le Sud.

Nous mîmes trois jours entiers, pendant leſquels il ne nous arriva rien de remarquable, à gagner les bords tant deſirés du Groot-Vis: cette marche forcée avoit conſidérablement fatigué nos porteurs & nous-mêmes; nous étions cruellement harraſſés; je réſolus, autant pour reprendre haleine que pour voir ſi je ne découvrirois rien dans les environs, de paſſer tout le lendemain ſur les bords de cette rivière; nous étions actuellement ſans inquiétude relativement à l'eau, quoiqu'à la vérité, nous n'en euſſions pas manqué pendant les trois jours que nous avions mis à chercher le fleuve

qui devoit nous reconduire chez nous : mais nous ne pouvions assigner precisément le temps que nous employerions à suivre son cours jusqu'à notre camp ; il étoit possible que de hautes montagnes, & d'autres causes forçassent le Groot-Vis, avant de se jeter à la mer, de former quelques coudes qui nous auroient contraints à prolonger notre marche. Nous le remontâmes assez paisiblement pendant trois autres journées, mais toujours en le cotoyant ; enfin, dans la matinée du quatrième, nous reconnûmes la haute montagne dont nous avions vu le revers dans les premiers jours de notre départ ; cette vue excita des cris de joie : nous allions retrouver nos foyers, notre camp, nos troupeaux, toutes nos richesses & tout notre monde ! nous forçâmes la marche, & le soir, un peu tard à la vérité, sans qu'on nous eût découverts, nous arrivâmes au camp ; tout étoit plongé dans le plus grand calme ; je ne pus jouir de l'étonnement délicieux de cette arrivée précipitée ; le vacarme affreux des chiens donna sur le champ l'éveil ; on accourut à nous ; on reconnut nos voix ; jusqu'aux bêtes les plus insensibles, tout sembloit prendre part à

à la joie commune ; nous ne pouvions surtout nous débarasser des chiens qui nous étourdissoient de leurs sauts & de leurs aboiemens précipités. Mais un autre spectacle ne me parut pas moins intéressant ; ma famille s'étoit considérablement accrue ; à mon départ, un petit détachement de la Colonie de ces bons Gonaquois avoit quitté la Horde, & étoit venu s'établir à l'endroit même que j'avois assigné aux Caffres ; ils y avoient construit plusieurs huttes nouvelles ; on m'apprit & je vis assez par l'ordre admirable qui régnoit dans le camp, que tout avoit été tranquille pendant mon absence ; on s'étoit entretenu de nous tous les soirs : Swanepoël me rendit, de chacun en particulier, les meilleurs témoignages ; après la première quinzaine écoulée, sans apprendre de mes nouvelles, il n'avoit pu, me dit-il, se défendre d'un peu de terreur ; il craignoit de ne me plus revoir qu'au Cap, persuadé qu'à moins que je ne rencontrasse des obstacles invincibles, je percerois toujours en avant, tant que les munitions ne me manqueroient pas.

J'avouerai bonnement que, privé pendant près d'un mois de l'aisance & des douceurs

de mon Camp, j'étois enchanté de m'y voir de retour. Quelle satisfaction ne ressentois-je pas au-dedans, de tout l'attachement & de la fidélité de ces Hottentots si timides & si foibles, que je n'avois pas craint d'abandonner à eux-mêmes. Il étoit temps de leur prouver ma reconnoissance; j'annonçai, à haute voix, qu'il étoit *samedi*; cette déclaration, qui courut bientôt de bouche en bouche jusqu'aux Gonaquois mêmes, mit le comble à l'effervescence qui les agitoit; cette circonstance exige une explication, & je m'y prête, avec un nouveau plaisir; car le souvenir des ces petits, mais délicieux, moyens par lesquels je savois varier mes loisirs & me faire, dans un désert inhabitable, du plus simple objet un objet de plaisanterie & d'amusement, annonce une grande tranquillité, & fait qu'au sein même des arts & de toutes les agitations de l'amour-propre, je me cherche souvent & gémis de ne me point reconnoître.

En partant du Cap, j'avois négligé de prendre un Almanach; cependant, afin de pouvoir compter sur quelque chose, & que mon Journal fût exact, j'avois fixé tous les mois à trente

jours; comme je n'en passois jamais un sans me rendre compte, il m'étoit assez indifférent de distinguer les semaines & de connoître chaque jour par son nom; mais j'étois convenu de distribuer à mes Hottentots leurs rations de tabac tous les samedis; s'il arrivoit que, ne voulant pas me donner la peine de consulter mon Livre, je leur demandasse le jour que nous tenions, j'aurois fait d'avance la réponse: suivant leur calcul, c'étoit samedi, de telle sorte qu'en compulsant mon registre, après quinze mois de voyage, j'ai trouvé sept ou huit de ces samedis qui n'avoient point de semaine.

Je me vis donc, comme par le passé, entouré de ma nombreuse famille; & tandis que tout fumoit sa pipe près d'un grand feu, jusqu'aux femmes Gonaquoises, & que chacun savouroit sa double ration d'eau de vie, je reprenois avec plaisir le régime de la crême & du thé.

Je parlai, le lendemain, de la route que je comptois tenir; chacun en étoit déjà informé; je n'essuyai pas autant de remontrances & d'objections que je m'y étois attendu; je

sentois que mon voyage touchoit à son terme; & que tout ce monde, épuisé de fatigues, trouvoit bon tous les chemins qui paroissoient nous rapprocher du Cap; cependant le passage par les montagnes du Sneuw-Bergen, repaire des Boshismans, faisoient trembler plus d'un de mes Braves; je fixai ce départ à la huitaine, afin d'avoir le temps de réparer nos voitures, faire une nouvelle charpente pour la tente de la mienne, en couvrir la toile avec des nattes fraîches, remplacer les vieux traits avec des peaux de Buffles tués pendant mon absence, enfin couler des balles & du petit plomb; ce qui demandoit beaucoup de temps; il n'en falloit pas moins non plus pour mettre ordre à la Collection que j'avois faite en Caffrerie, & consigner, dans mon Journal, le résultat de mes recherches sur ce Pays & sur ses Peuples; nos amis mirent la main à l'ouvrage pour l'accélérer un peu; & moi je m'enfonçai dans ma tente & m'empressai, tandis que ma mémoire en étoit encore pleine, de rédiger mes observations.

A juger les Caffres, d'après ceux que j'ai vus, leur taille est généralement plus haute

que celle des Hottentots & même des Gonaquois ; ils se rapprochent cependant beaucoup de ces derniers ; mais ils paroissent plus robustes, plus fiers, plus hardis ; leur figure est aussi plus agréable ; on ne leur voit point de ces visages rétrécis par le bas, ni cette saillie des pommettes de la joue, si désagréable chez les Hottentots ; ils n'ont point cette face large & plate, & les lèvres épaisses de leurs voisins, les Nègres du Mosambique ; une figure ronde, un nez pas trop épaté, un grand front, de grands yeux leur donnent un air ouvert & spirituel ; &, si le préjugé fait grâce à la couleur de la peau, il est telle femme Caffre qui peut passer pour très-jolie à côté d'une Européenne. Les planches 5 & 6 représentent un Caffre & une Caffre dessinés d'après nature ; ils ne rendent point leurs visages ridicules en épilant leurs sourcils comme les Hottentots ; ils se tatonent beaucoup, particulièrement la figure ; leurs cheveux, très-crépus, ne sont jamais graissés ; il n'en est pas de même du reste de leur corps, c'est un moyen qu'ils employent dans la seule vue d'entretenir la souplesse & la vigueur.

Dans la parure, les hommes en général sont plus recherchés que les femmes; ils aiment beaucoup la verroterie & les anneaux de cuivre; presque toujours on leur voit, soit aux bras, soit aux jambes, des bracelets faits avec des défenses d'Eléphant; ils en scient en rouelles la partie creuse & laissent à ces anneaux naturels plus ou moins d'épaisseur; il n'est plus question que de les polir & de les arrondir extérieurement; ces gros anneaux ne pouvant s'ouvrir, il faut que la main puisse y passer pour les couler au bras; ce qui fait qu'ils sont toujours aisés & qu'ils jouent continuellement l'un sur l'autre. Si l'on donne à des enfans des anneaux moins larges, à mesure qu'ils grandissent le vide se remplit, & cette presqu'adhérence est un luxe qui flatte beaucoup ceux qu'on a ainsi décorés dès leur jeune âge. Ils se font encore des colliers avec des os d'animaux enfilés, auxquels ils savent donner la blancheur & le poli le plus parfait. Quelques-uns se contentent de l'os entier d'une jambe de mouton; & cet ornement figure assez bien sur la poitrine; c'est une mouche sur le visage d'une jolie

femme; le Gonaquois, comme on le peut voir dans la planche qui le représente, a la même coquetterie. Quelquefois aussi ils remplacent cet os par une corne de Gazelle ou toute autre chose, selon leur caprice; on verroit, je crois, autant de variétés & de bizarreries dans leurs ajustemens, qu'on en voit en Europe, s'ils avoient les mêmes moyens & les mêmes ressources; ils sont assez constans dans leurs habillemens, parce qu'ils ne pourroient remplacer, par aucune étoffe, les peaux dont ils se couvrent. Il paroîtroit qu'ils sont moins pudiques que les Hottentots, parce qu'ils ne font point usage du Jakal pour cacher les parties naturelles; un petit capuchon de peau, qui ne couvre que le gland, loin de paroître modeste, annonce la plus grande indécence; ce petit capuchon tient à une courroie qui s'attache à la ceinture uniquement pour ne pas le perdre; car, s'il ne craint point de piqûres ou de morsures d'insectes, le Caffre s'inquiète peu que le capuchon soit en place ou non. Je n'ai vu qu'un seul homme qui portât, au lieu du capuchon, un étui de bois sculpté; c'étoit

une nouvelle & ridicule mode qu'il avoit prise chez un peuple de Noirs éloigné de la Caffrerie. Dans la saison des chaleurs, le Caffre va toujours nud; il ne conserve que ses ornemens: dans les jours froids, il porte un Kros de peau de Veau ou de Bœuf, qui souvent descend jusqu'à terre; j'en donne une idée exacte, dans les planches 5 & 6, qui offrent un jeune Caffre, tenant son faisceau de sagayes & une femme donnant à têter à son enfant.

Une particularité qui, peut-être, ne se rencontre nulle part, & qui mérite de fixer l'attention, c'est que les femmes Caffres ne font aucun cas de la parure; comme elles sont, en comparaison des autres Sauvages, bien faites & jolies, auroient-elles donc de plus le bon esprit de croire que les ornemens sont moins faits pour ajouter à la beauté, que pour masquer des imperfections; quoi qu'il en puisse être, on ne leur voit jamais l'étalage & la profusion de la coquetterie Hottentote. Elles ne portent pas même de bracelets de cuivre; leurs petits tabliers, plus courts encore que ceux des Gonaquoises;

ſont bordés de quelques rangs de verroterie ; voilà leur plus grand luxe. La peau que les Hottentotes portent ſur les reins, par derrière, les femmes Caffres la font remonter juſqu'aux aiſſelles, & l'attachent au-deſſus de la gorge qui en eſt couverte. Elles ont auſſi, comme leurs maris, le Kros ou Manteau, ſoit de Veau, ſoit de Bœuf, mais preſque toujours ras ; les uns & les autres ne s'en ſervent que dans la ſaiſon pluvieuſe ou lorſqu'il fait froid. Ces peaux ſont auſſi maniables, auſſi moëlleuſes que nos plus fines étoffes ; quant aux procédés de la mégiſſerie des Caffres, ils ſont à peu près les mêmes que ceux des Hottentots.

Quelque ſoit le temps, quelle que ſoit la ſaiſon, jamais les deux ſexes ne couvrent leur tête ; j'ai quelquefois remarqué une plume fichée dans les cheveux ; encore cette fantaiſie eſt-elle fort rare.

Les précautions des femmes Caffres, dans leurs accouchemens & dans leurs incommodités périodiques, ſont abſolument ſemblables à celles des Gonaquoiſes ou Hottentotes.

Leurs occupations journalières ſe bornent façonner de la poterie, qu'elles travaillent

aussi adroitement que leurs maris; celles que j'avois eues dans mon Camp, y ayant trouvé de la terre-glaise qui leur convenoit, n'avoient point perdu cette occasion de se faire des marmites & autres vaisselles à leur usage; elles n'avoient même pas manqué, à leur départ, d'emporter une grande provision de cette terre, dont elles avoient chargé leurs Bœufs; ce sont encore ces femmes, comme je l'ai dit, qui travaillent les paniers; ce sont-elles qui préparent les champs à recevoir les semences; elles grattent la terre avec des pioches de bois plutôt qu'elles ne la labourent.

Les cabanes Caffres, plus spacieuses & plus élevées que celles des Hottentots, ont aussi la forme plus régulière; c'est absolument un demi-globe parfaitement arrondi; la carcasse en est faite avec une espèce de treillage bien solide & bien uni, parce qu'il doit durer long-temps; on l'enduit ensuite, tant en dedans qu'en dehors, d'une espèce de torchis ou d'algamasse de bouze & de glaise battus ensemble, & bien uniment répandus; ces huttes offrent à l'œil un air de propreté que n'ont certainement point les demeures hottentotes; on

les croiroit badigeonnées; la ſeule ouverture qui ſoit à ces cabanes eſt tellement étroite & baſſe, qu'il faut ſe mettre à plat-ventre pour y pénétrer; cette coutume me parut d'abord extravagante & renchérir beaucoup ſur celle des Hottentots; mais, comme ces huttes ne ſervent abſolument qu'à paſſer la nuit, il eſt plus facile de s'y clore & de s'y défendre, ſoit contre les animaux, ſoit contre les ſurpriſes de l'ennemi. Le ſol intérieur eſt enduit comme les murs; dans le centre on ménage un petit âtre ou foyer circulairement entouré d'un rebord ſaillant de deux ou trois pouces pour contenir le feu & mettre la cabane à l'abri de ſes atteintes; dans le tour extérieur & à cinq ou ſix pouces de la cabane, on creuſe un petit canal profond d'un demi-pied & qui porte autant de largeur; ce canal eſt deſtiné à recevoir les eaux; cette précaution éloigne toute eſpèce d'humidité; j'ai viſité & parcouru, dans différens cantons, plus de ſept à huit-cents huttes; jamais je n'en ai vu une ſeule qui fut quarrée, comme on l'a dit; d'ailleurs je crois qu'il importe peu au Lecteur de ſavoir ſi ces Sauvages ſont logés quarément

ou rondement ; mais c'est une remarque qui m'a prouvé que cette manière de vouloir tout dire, décèle, tôt ou tard, le Voyageur qui n'a pas tout vu.

Les terres de la Cafrerie étant, soit par elles-mêmes, soit par leurs positions, soit aussi par la quantité de petites rivières qui les rafraîchissent, beaucoup plus fertiles que celles des Hottentots, il suit nécessairement que les Caffres qui, d'ailleurs s'entendent à la culture, sont aussi Nomades; & c'est ce qui arrive quand on ne va point troubler leur repos; le terrein qui les a vu naître les voit mourir, à moins qu'ils ne soient assaillis, je ne dis pas seulement par de barbares persécuteurs avides de leur sang, mais par quelques-uns de ces fléaux destructeurs qui n'épargnent pas plus les hommes que les animaux, & qui, dans un moment; couvrent de deuil d'immenses pays. Un logement agréable & solide, placé près d'un ruisseau, au milieu du champ défriché qu'on a reçu de ses pères, n'en est-ce pas assez pour enrichir l'idiome Caffre du doux nom de Patrie que ne connoîtra jamais l'errante insouciance du Hottentot.

J'ai cependant fait une remarque qui, pour être étrange, n'en eſt pas moins certaine & générale; malgré les forêts & les bois ſuperbes qui couvrent la Caffrerie, malgré ces pâturages magnifiques qui s'élèvent de façon à dérober aux yeux les troupeaux épars dans les champs, malgré les rivières, les ruiſſeaux qui ſe croiſent en mille ſens divers pour les rendre féconds & rians, les Bœufs, les Vaches & preſque tous les animaux y ſont plus petits que ceux des Hottentots; cette différence provient aſſûrément de la nature de la ſéve, & d'un goût ſur qui prédomine dans toutes les eſpèces d'herbages; j'ai fait cette obſervation non-ſeulement ſur les animaux domeſtiques des cantons qui me ſont connus, mais auſſi ſur tous ceux qui ſont Sauvages, & je les ai trouvés réellement plus petits que ceux que j'avois précédemment vus dans des Pays ſecs & arides; j'ai remarqué, dans mon Voyage chez les Namaquois qui n'habitent que des rochers & la terre la plus ingrate peut-être de l'Afrique entière, qu'ils avoient les plus beaux Bœufs que j'euſſe rencontrés, & qu'il n'eſt pas, juſqu'aux Eléphans & Hippo-

potames, qui ne fussênt plus forts que par-tout ailleurs. Aussi le peu de pâturage, qui se trouve dans ces lieux maudits, est-il fort doux & fort suave; cette qualité des plantes se distingue aisément; j'avois, pour cela, un moyen infaillible, lorsque j'arrivois dans un canton nouveau; quand mon troupeau revenoit de la pâture, je jugeois de l'aprêté des herbes, à l'empressement avec lequel il se répandoit dans mon camp pour y chercher, de tous côtés, les os que mes chiens avoient abandonnés: ils soulageoient leurs dents, vivement agacées, en rongeant ces os qui, par leur nature calcaire, devoient en effet émousser & eteindre l'agacement & l'acidité qui les tourmentoient; jamais nous ne jettions les os dans le feu; lorsque nous en manquions, du bois sec ou même des pierres y suppléoient; & même à défaut de tout cela, ils se rongoient mutuellement les cornes; quand les pâturages étoient excellens, cette cérémonie n'avoit jamais lieu.

Une industrie mieux caractérisée, quelques arts de nécessité première, il est vrai, un peu de culture, quelques dogmes religieux

annoncent, dans le Caffre, une Nation plus civilisée que celles du côté du Sud; la circoncision qu'ils pratiquent généralement prouveroit assez ou qu'ils doivent leur origine à d'anciens Peuples dont ils ont dégénéré, ou qu'ils l'ont simplement imité de voisins dont ils ne se souviennent plus; car, lorsqu'on leur parle de cette cérémonie, ce n'est, selon eux, ni par religion, ni par aucune autre cause mystique qu'ils la pratiquent; ils ont pourtant une très-haute idée de l'Auteur des êtres & de sa puissance; ils croyent à une autre vie, à la punition des méchans, à la récompense des bons; mais ils n'ont point d'idée de la création; ils pensent que le monde a toujours existé, qu'il sera toujours ce qu'il est; ils ne se livrent, du reste, à aucune pratique religieuse, ne prient jamais, en sorte qu'on pourroit très-bien dire qu'ils n'ont pas de religion, s'il n'y a point de religion sans culte; ils sont eux-mêmes les Instituteurs de leurs enfans, & n'ont point de Prêtres. En revanche, ils ont des sorciers que la plus grande partie révère & craint beaucoup; je n'ai jamais joui de la satisfaction d'en joindre un seul; je doute fort, malgré tout leur crédit,

qu'ils en imposent, autant que les nôtres, à la multitude.

Les Caffres se laissent gouverner par un Chef général, ou, si l'on veut, une espèce de Roi; son pouvoir, comme j'ai eu occasion de l'observer, est très-borné; ne reçevant point de subsides, il ne peut avoir aucunes troupes à sa solde; il est loin du Despotisme. C'est le père d'un Peuple libre; il n'est ni respecté, ni craint; il est aimé. Souvent il est le moins riche de ses Sujets, parce que, maître de prendre autant de femmes qu'il en veut, & ces femmes se faisant un honneur de lui apartenir, la dépense que son train royal occasionne, & qu'il est obligé de prendre, dans sa caisse particulière, je veux dire, dans son champ, ses bestiaux, ses fourages, &c. souvent le ruine & réduit ses propriétés à rien. Sa cabane n'est ni plus haute ni mieux décorée que les autres; il rassemble sa famille & son sérail autour de lui; ce qui compose un groupe de douze ou quinze huttes tout au plus; les terres qui l'environnent sont ordinairement celles qu'il cultive; c'est un usage que chacun récolte lui-même ses grains pour en disposer

à sa manière; c'est la nourriture favorite des Caffres; ils les écrasent & les broyent entre deux pierres; c'est aussi, pour cette raison, que chaque famille s'isolant pour avoir ses productions à sa portée, une Horde seule qui ne seroit pas fort nombreuse, peut occuper souvent une lieue quarrée de terrein; ce qu'on ne voit jamais chez les Hottentots ni les Gonaquois.

Cet éloignement des différentes Hordes entr'elles, exige qu'on leur donne des Chefs. C'est le Roi qui les nomme. Lorsqu'il a à leur communiquer des avis intéressans pour la Nation, il les fait venir & leur donne ses ordres que je devrois appeler ses nouvelles: les différens Chefs, porteurs de ces nouvelles, retournent chez eux pour en faire part aux leurs.

L'arme du Caffre, la simple lance ou sagaye, annonce en lui un caractère intrépide & grand; il méprise & regarde comme indigne de son courage les flèches empoisonnées, si fort en usage chez ses voisins; il cherche toujours son ennemi face à face; il ne peut lancer sa sagaye qu'il ne soit à

découvert. Le Hottentot, au contraire, cache sous une roche, ou derrière un buisson, envoie la mort, sans s'exposer à la recevoir ; l'un est le Tigre perfide qui fond traîtreusement sur sa proie ; l'autre est le Lion généreux qui s'annonce, se montre, attaque & périt, s'il n'est pas vainqueur : l'inégalité des armes n'est point capable de le faire balancer ; son courage & son cœur sont tout pour lui ; en guerre, à la vérité, il porte un bouclier d'environ trois pieds de hauteur, fait de peau de Buffle prise dans la partie la plus épaisse ; cela lui suffit, pour le défendre des flèches & même des sagayes ; mais cette arme défensive ne le met pas à l'abri de la balle ; le Caffre manie encore, avec beaucoup d'adresse, une arme non moins terrible que la sagaye, lorsqu'il a joint son ennemi ; c'est une massue de deux pieds & demi de hauteur, faite d'un seul morceau de bois ou racine de trois à quatre pouces de diamètre, dans sa plus grande épaisseur, & qui va en diminuant par l'une des extrémités ; il frappe avec cet assommoir ; quelquefois même il le lance à quinze ou vingt pas ; il est rare qu'il n'attei-

gne pas au but qu'il s'est proposé; j'ai vu l'un de ces Sauvages tuer ainsi une perdrix dans le moment où elle s'élevoit pour s'envoler.

Le pouvoir souverain est héréditaire dans la famille du Roi; son fils aîné lui succède toujours; mais, à défaut d'héritiers mâles, ce ne sont point les frères mais les plus proches neveux qui succédent; dans le cas où le Souverain ne laisseroit ni enfans ni neveux, c'est alors parmi les Chefs des différentes Hordes qu'on choisit un Roi; quelquefois l'esprit de parti s'en mêle; de là la fermentation & les brigues qui finissent toujours par des scènes sanglantes.

La polygamie est d'usage chez les Caffres; leurs mariages sont encore plus simples que ceux des Hottentots; les parens du futur sont toujours contens du choix qu'il a fait; ceux de la future y regardent d'un peu plus près; mais il est rare qu'ils fassent de grandes difficultés; on se réjouit; on boit; on danse pendant des semaines entières, plus ou moins, selon la richesse des deux familles; ces fêtes n'ont jamais lieu que pour de premières épousailles; les autres se font, pour ainsi parler, à la sourdine.

Les Caffres ne font pas plus de musique ; n'ont pas d'autres instrumens que les Hottentots, si ce n'est que j'ai vu, chez l'un d'eux, une mauvaise flûte qui ne mérite pas qu'on en parle ; à l'exception du pas Anglois, leurs danses sont à peu près les mêmes.

A la mort du père, les enfans mâles & la mère partagent entr'eux la succession ; les filles n'héritent point ; elles restent avec leurs frères ou leur mère, jusqu'à ce qu'elles conviennent à quelqu'homme ; si cependant elles se marient du vivant de leurs parens, elles ne reçoivent, pour dot, que quelques pièces de bétail, en proportion de la richesse des uns & des autres.

On n'enterre point ordinairement les morts ; ils sont transportés hors du Kraal par la famille, & déposés dans une fosse ouverte & commune à toute la Horde ; c'est là que les animaux viennent se repaître à loisir ; ce qui purge l'air que gâteroit bientôt la corruption de plusieurs cadavres entassés. Les honneurs de la sépulture ne sont dus qu'au Roi & aux Chefs de chaque Horde ; on couvre leurs corps d'un tas de pierres amassées en forme

de dôme ; c'eſt de là que provient cette ſuite de petites monticules qu'on voyoit autrefois rangées ſur une même ligne, dans les environs du Bruyntjes-Hoogté, ancienne domination des Caffres.

Je ne connois point le caractère des Caffres, relativement à l'amour, & ne ſais pas s'ils ſont jaloux ; tout ce que je crois, c'eſt qu'ils ne connoiſſent cette fureur que par rapport à leurs ſemblables ; car ils cèdent volontiers leurs femmes, moyennant une petite rétribution, au premier Blanc qui paroît la déſirer. Hans m'avoit fait plus d'une fois entendre que toutes celles que j'avois reçues dans mon camp, étoient à mon ſervice, & que je pouvois choiſir ; en effet, il n'étoit ſorte d'agaceries auxquelles elles ne ſe livraſſent devant leurs hommes pour m'attirer dans leurs piéges, & ceux-ci n'étoient peut-être ſcandaliſés que de la froideur avec laquelle je paroiſſois recevoir ces careſſes.

Je ne pouſſerai pas plus loin ces détails ; j'en ai dit aſſez pour montrer à quel point un Peuple diffère du Peuple ſon voiſin, quand il n'y a point d'autre communication entr'eux

que celle qu'établissent des guerres sanglantes, & d'éternelles inimitiés.

Le huitième jour, ce jour heureux qui devoit nous rapprocher du Cap, parut enfin. Je fis une revue générale de mes chariots, équipages, Bœufs, attelages, &c.; j'avois mis en ordre mes nouvelles collections & repassé les plus anciennes; les balles que j'avois commandées, & le plomb nécessaire à la chasse, étoient coulés; mes Bœufs qui, depuis long-temps, se reposoient & n'avoient pas manqué d'excellens pâturages, étoient à pleine peau & dans le meilleur état possible; en un mot j'étois prêt à partir; j'accordai deux jours de plus pour prendre congé de nos bons voisins & nous divertir avec eux.

La nouvelle de ce départ définitif s'étoit répandue; je vis bientôt arriver toute la Horde par peletons, hommes & femmes. Haabas étoit à leur tête; tout ce qui avoit pu marcher, le suivoit; ils accouroient pour nous faire leurs adieux & recevoir les nôtres. Que j'étois aise qu'ils vinssent passer ces deux derniers jours avec moi! Le bon Haabas me présenta quatre ou cinq Gonaquois d'une autre Horde qu'il

nenne & qui, ayant ouï parler de moi, avoient été députés pour m'engager à aller viſiter leur canton : il étoit trop tard ; mais j'adoucis mon refus, en leur promettant de me ſouvenir de leur tendre invitation, au premier voyage que j'entreprendrois dans ces contrées.

Tant que durèrent ces quarante-huit heures, on ſe livra, de part & d'autre, à tous les excès de la folie & du plaiſir ; mon eau de vie ne fut pas épargnée, non plus que l'hydromel que Haabas avoit fait exprès préparer & apporter avec lui ; mais la belle Narina & ſa ſœur, qui étoient de la partie, ne prenoient aucune part à ces orgies, tout innocentes qu'elles fuſſent : la triſteſſe avoit ſur-tout voilé les traits de Narina ; je la conſolai comme je pus, je l'accablai de préſens ; je lui en remis pour ſa ſœur, ſa mère & tous ſes amis ; en un mot, je me défis, dans ce moment de preſque tous mes bijoux ; mais la parure n'étoit pas ce qui l'occupoit en ce moment..... Je donnai à Haabas & à tout ſon monde tout ce qu'il me fut poſſible de leur donner, ſans me faire de tort à moi-même & me priver de toutes

ressources pour mon retour; le tabac fut sur-tout réparti entre ces braves gens jusqu'à profusion; je n'en gardai que pour les miens & le temps du retour.

Ensuite je pris à part le vénérable Haabas & le pressai avec tendresse, même avec émotion, de suivre les conseils que je lui avois donnés pour son salut & celui de toute sa Horde; je m'efforçai de lui persuader que la tranquillité apparente des Colons toujours assemblés dans le même endroit couvoit quelque nouveau projet, & par conséquent de nouvelles trahisons; que son Kraal étant placé précisément entre les Colons & les Caffres, il pouvoit, tôt ou tard, devenir la victime des uns ou des autres.

Il me promit qu'il s'éloigneroit lorsque je serois parti; qu'il ne s'y étoit pas déterminé plus tôt pour se ménager le plaisir de me voir encore une fois, à mon rétour de la Caffrerie; mais il ajouta, avec cette cordialité, cet amour dont il m'avoit déjà donné tant de preuves, que, si les temps devenoient plus heureux, c'est-à-dire, si la paix se rétablissoit, sa résolution étoit prise de venir s'instaler dans mon camp tant en mémoire d'un bienfaiteur, que

parce qu'on ne pouvoit choisir un endroit plus agréable.

Le 4 Décembre arriva ; je partis... je tenterois vainement de peindre la consternation de ces malheureux Gonaquois ; on eût dit que je les livrois aux bêtes féroces, & qu'ils perdoient tout, en me perdant ; je peindrois moins encore ce qui se passoit dans mon ame ; j'avois donné le signal ; mes hommes, mes chariots, tous mes troupeaux déjà étoient en marche ; je suivis ce convoi avec lenteur, traînant mon cheval par la bride ; je ne regardai plus derrière moi ; je ne prononçai plus un seul mot & je laissai mes larmes soulager la vive oppression de mon cœur.

Mes bons amis, mes vrais amis, je ne vous reverrai plus ! .. Quelle que soit la cause des tendres sentimens que vous m'aviez jurés, soyez tranquilles ; la source n'en est pas plus pure en Europe que parmi vous ; soyez tranquilles ; aucune force n'est capable d'en affoiblir la mémoire ; pleins de confiance en mes adieux, mes regrets & mes larmes, vous m'aurez peut-être attendu long-temps ! dans vos calamités, votre simplicité décevante vous aura peut-

être plus d'une fois ramenés aux lieux chéris de nos rendez-vous, de nos fêtes, vous m'aurez vainement cherché; vainement vous m'aurez appelé à votre secours; je n'aurai pu ni vous consoler, ni vous défendre! d'immenses pays nous séparent pour jamais. . . . Oubliez-moi; qu'un fol espoir ne trouble pas la tranquillité de vos jours; cette idée feroit le tourment de ma vie; j'ai repris les chaînes de la Société; je mourrai, comme tant d'autres, appesanti sous leur poids énorme; mais je pourrai du moins m'écrier à mon heure dernière: « Mon nom déjà s'efface chez les miens, quand la trace de mes pas est encore empreinte chez les Gonaquois » !

D'après les indications que j'avois reçues, j'estimois que nous trouverions les Sneuw-Bergen à l'Ouest; qu'ainsi, laissant le Bruyntjes-Hoogte à ma gauche & traversant la chaîne de montagnes qui en porte encore le nom, quoiqu'elle s'en éloigne beaucoup, nous devions infailliblement arriver à celles de neige à quarante ou cinquante lieues, plus ou moins, suivant les détours que me forceroient de prendre mes voitures & tout mon bagage.

J'avois ouï parler si diversement de ces

gattes ou montagnes, que, dévoré du plus ardent désir de les voir par moi-même & de les traverser à mon aise, je ne pouvois y arriver assez tôt à mon gré. Prévenu d'ailleurs que leur élévation & la froidure de leurs sommets les rendent inhabitables pendant plusieurs mois de l'année, ce climat nouveau me promettoit des productions nouvelles, & des variétés de plus d'un genre, bien dignes assurément de piquer ma curiosité.

La chaleur étoit excessive; nous n'en fîmes pas moins six grandes lieues; à une heure après midi, nous nous arrêtâmes sur les restes d'un Kraal horriblement dévasté; sa triste Horde avoit probablement été surprise & massacrée sur la place; la terre étoit jonchée d'ossemens humains & de parties de cadavres; révoltant spectacle que nous nous empressâmes de fuir!

Remis en route, à quatre heures du soir, trois heures de marche nous conduisirent à une habitation délaissée, dont on avoit seulement enlevé les meubles; je me proposai d'y passer la nuit; mais à peine nous y fûmes-nous établis, que des démangeaisons extraordinaires parcoururent tout mon corps; je me découvris la poi-

trine; elle étoit noircie d'essaims innombrables de puces; mes Hottentots ne furent pas non plus entièrement exempts des atteintes de cette vermine importune; nous quittâmes, sur le champ, ces lieux empoisonnés, que mes gens nommèrent le *Camp des puces*, pour aller nous établir, plus loin, sur les bords d'un ruisseau limpide & très-riant; je m'y plongeai tout entier sans me donner même le temps de me déshabiller; j'avois le corps absolument truité; Klaas me conseilla, au sortir de ce bain, de me laisser frotter à la manière des Sauvages; je fus donc graissé & boughoué pour la première fois de ma vie, & je m'en trouvai soulagé: quoique nous ne nous fussions arrêtés qu'un quart-d'heure dans cet endroit malencontreux, mes chiens & mes chariots étoient couverts de ces insectes; l'opération balsamique à laquelle je venois de me livrer, étoit le seul moyen de m'en garantir jusqu'à ce que le temps ou le premier orage eussent achevé de nous en purger tout-à-fait; en raison de ce procédé familier à mes Hottentots, ils en avoient été moins assaillis que leur maître.

Le nouveau site que nous venions occuper,

& ſur lequel nous paſſâmes la nuit, n'étoit pas ſans agrémens; nous étions flanqués au Nord par des forêts immenſes de ces mêmes arbres dont j'ai parlé ci-deſſus; la plaine étoit couverte de mimoſa que les Colons nomment *Doorn-Boom*; j'eus le plaiſir de les voir en pleine fleur, circonſtance heureuſe pour moi & que je n'avois garde de négliger; car, comme je l'ai dit, les fleurs de cet arbre attirent une quantité d'inſectes rares qu'on ne trouve communément que dans cette ſaiſon & ces mêmes inſectes font arriver des volées de toute eſpèce d'oiſeaux auxquels ils ſervent de nourriture; je me fixai donc dans cette plaine où je m'amuſai à varier mes campemens; j'eus lieu de préſumer que toute cette liſière, qui borde la forêt, avoit été autrefois habitée par les Caffres; nous n'y pouvions faire un pas, ſans rencontrer des reſtes de huttes antiques plus ou moins dégradées par le temps; j'y trouvai ſans peine les deux eſpèces de Gazelles Gnou & Spring-bock; le ſilence des nuits ne me parut jamais plus majeſtueux qu'en cet endroit; les rugiſſemens des Lions réſonnoient autour de nous à des intervalles égaux; mais les converſations de ces dange-

reuses bêtes féroces ne pouvoient nous effrayer après plus de douze mois d'habitude au milieu d'elles & n'interrompoient nullement notre sommeil. Nous ne nous relâchions cependant pas de nos précautions ordinaires. J'augmentois, de jour en jour, mes collections, & je les enrichis là d'un oiseau magnifique, inconnu des ornithologistes; mes gens lui donnèrent le nom *Uyt-Lager* (le moqueur). Il suffisoit qu'il apperçut l'un de nous ou même un de nos animaux pour que son espèce arrivât par vingtaine sur les branches qui nous avoisinoient le plus; & là, dressés perpendiculairement sur leurs pieds, & se balançant tout le corps de côtés & d'autres, ils nous assourdissoient de ces syllabes répétées avec précipitation GRA, GA, GA, GA; les pauvres bêtes sembloient se livrer à discrétion; nous en tuâmes tant que nous en voulûmes; cet oiseau est, à peu près, de la grosseur du Merle; son plumage verd-doré a le reflet pourpre; sa queue longue a la forme d'un fer de lance; elle est, de même que les pennes de l'aile agréablement tachetée de blanc; le bec courbe & long, est remarquable, ainsi que ses pieds, par une couleur du plus beau

rouge; il grimpe le long des branches pour y chercher des insectes dont il se nourrit & qui se cachent sous l'écorce qu'il détache très-adroitement avec son bec.

Il ne faut pas croire que ce soit un Grimpereau, quoiqu'il paroisse y ressembler; des caractères essentiels, comme on le verra, le séparent de cette classe.

Ayant, un soir, remarqué que, sans précautions & sans que notre présence leur inspirât la moindre crainte, ils venoient tous se coucher en foule dans différens trous creusés autour d'un très-gros arbre, près duquel nous étions campés, je fis boucher plusieurs de ces trous; le lendemain, en levant avec précaution le scellé, j'eus le plaisir de les prendre par le bec, à mesure qu'ils se présentoient pour sortir; cette chasse est assurément facile & bien simple; on peut se procurer, de la même façon, toutes les espèces de Pics & de Barbus; mais ceux-ci se couchant plus mystérieusement que les premiers, sont aussi plus difficiles à découvrir; il est une règle que je crois assez générale: c'est que tous les Oiseaux qui ont deux doigts devant & deux derrière,

ſe retirent dans des creux d'arbres, pour y paſſer la nuit ; ce qui ne prive pas de cet inſtinct d'autres eſpèces , telles que les Méſanges, les Torches-Pot, &c.

Il ſeroit imprudent de fourrer la main dans les trous dont je viens de parler sans être bien ſûr de ce qu'on va y trouver; car ſouvent il s'y rencontre de petits quadrupèdes de la groſſeur du Rat ; ſouvent auſſi des ſerpens s'y introduiſent pour dévorer les œufs ou les Oiſeaux ; &, quoique ces Reptiles, pour la plupart, ne ſoient point mal-faiſans, ils ne laiſſent pas de cauſer une grande frayeur dont on n'eſt pas le maître ; l'eſpèce nommée *Kooper-Kapel*, dont j'ai déjà parlé, monte fort bien dans les arbres, & pourroit auſſi ſe réfugier dans quelques-uns de ces trous ; ce ſeroit alors plus qu'une épouvante, & l'on payeroit cher ſon imprudente curioſité.

Le 16, nous nous remîmes en route. En cinq campemens différens, j'avois battu tout le canton que nous quittions. Après trois heures de marche, je trouvai le Klein-Vis-Rivier ; je ne pus aller plus loin ce jour là ; nous perdîmes beaucoup

de temps à chercher un endroit de la rivière qui fût guéable pour nos voitures: elles avoient déjà failli d'y culbuter.

Le jour suivant, nous la traversâmes heureusement; une habitation délaissée vint encore s'offrir à mes regards; je ne fus pas même tenté d'en approcher; quelques lieues plus loin, nous retrouvâmes des Mimosa en très-grande quantité & tout aussi fleuris que ceux que je venois d'abandonner la veille; je résistai d'autant moins à la tentation de m'arrêter aux bords de ces forêts, que j'y rencontrai des oiseaux que je n'avois vus nulle part, &, pour la seconde fois, ce genre de Perroquet, dont j'ai parlé plus haut; je m'écartai un peu & me trouvai dans une espèce de petite prairie, au milieu d'un bois de haute futaie; ce désert paisible favorisoit mes opérations, & me parut commode pour mes équipages; mais comment les y faire arriver à travers des broussailles, des arbres & des branches qui se croisoient en mille sens divers? Nous avions franchi des obstacles plus insurmontables; celui-ci céda, comme tous les autres, à nos efforts. Le dix-neuf, après

beaucoup de peines & de fatigues, nous en vînmes à bout; seulement j'eus le malheur de perdre un de mes bons Timoniers qu'une voiture entraîna avec tant de violence contre un Mimosa, que les épines de cet arbre pénétrèrent & se rompirent dans l'omoplate de l'animal. Nous retirâmes, comme nous pûmes, toutes celles qui étoient encore apparentes, ou que nous pouvions mordre avec nos tenailles; mais tout notre art n'allant pas au delà, celles qui s'étoient plus enfoncées & que nous ne pouvions saisir ni même apercevoir, occasionnèrent une inflammation telle, que, vingt-quatre heures après, toutes les consultations de mes meilleurs esculapes se réduisirent au parti d'assommer le malade; ce qui fut exécuté sur le champ.

Les Touracos fourmilloient également dans ce bois; ils y étoient moins sauvages, & me paroissoient plus grands que ceux des forêts d'Auténiquoi; j'y trouvai une espèce nouvelle de Calao; &, parmi d'autres que je n'avois point vues jusques-là, je distinguai un Merle à ventre orangé, qui, outre le plaisir que me causoit sa découverte, me fournit encore

l'occasion de juger de la simplicité des Hottentots.

Ce fut Pit qui, le premier, m'apporta cet Oiseau; il étoit femelle; j'ordonnai à ce Chasseur de retourner sur le champ, dans l'endroit où il l'avoit tué, ne doutant point qu'il n'y rencontrât le mâle; mais il me pria de l'en dispenser, n'osant pas, ajoutoit-il, prendre sur lui de le tirer; j'insistai; quel fut mon étonnement lorsque je le vis d'un air affligé & d'un ton presque lamentable, m'attester qu'il lui arriveroit certainement quelque malheur; qu'à peine avoit-il mis bas la femelle, le mâle s'étoit acharné à le poursuivre, en lui répétant sans cesse PIT-ME WROU, PIT-ME WROU! il faut observer que ces deux mots sont en effet les cris de cet Oiseau; je m'en suis mieux convaincu que par les vaines terreurs de ce Pit, lorsque j'ai eu dans la suite l'occasion de tirer moi-même de ces Merles. Les syllabes qu'il prononce & qui avoient effrayé mon chasseur, sont trois mots Hollandois qui signifient Pit ou Pierre, ma femme; il s'étoit imaginé que l'Oiseau l'appelant par son nom, lui rede-

mandoit sa moitié. Il me fut impossible de tranquilliser l'imagination frappée de cet homme, qui refusa toujours constamment de tirer sur ces Oiseaux; s'il lui fut malheureusement arrivé un accident durant nos marches & nos chasses, qu'elle qu'en fut la cause, ses camarades n'eussent pas manqué de l'attribuer au massacre du premier de ces Merles; cette croyance, fondée sur des faits que j'eusse été moi-même en état d'attester, auroit pu consacrer, au sein des déserts d'Afrique, le premier miracle d'une religion naissante.

Je rencontrai, par-tout dans la forêt, une espèce de Singes Cercopithéques à face noire, mais je ne pouvois jamais les atteindre. Sautant d'un arbre à l'autre, comme pour me narguer, un clin-d'œil voyoit, tour-à-tour, paroître & disparoître ces Cercopithéques turbulens; je me fatiguois vainement à leur poursuite; cependant, un matin que je rôdois aux environs de mon camp, j'en aperçus une trentaine assis sur les branches d'un arbre, & présentant leurs ventres blancs aux premiers rayons du Soleil. Celui qu'ils avoient choisi étoit assez isolé pour que l'ombre des autres ne

les gênât pas; je gagnai, par le taillis, l'endroit qui m'en approchoit le plus, sans être découvert; & de là, prenant ma course, j'arrivai à leur arbre avant qu'ils eussent eu le temps d'en descendre; j'étois certain qu'aucun d'eux ne s'étoit échappé; malgré cela, je n'en pus appercevoir un seul, quoique je tournasse de tous côtés & mes regards & mes pas, & que je fisse le plus sévère examen de l'arbre où je savois qu'ils étoient cachés. Je pris le parti de m'asseoir à quelque distance du pied, & de guetter de l'œil, jusqu'à ce que j'apperçusse quelque mouvement; je fus payé de ma constance, après un assez long espace de temps; je vis enfin une tête qui s'alongeoit pour découvrir apparemment ce que j'étois devenu; je l'ajustai; l'animal tomba; je m'étois attendu que le bruit du coup alloit faire déguerpir toute la troupe; c'est ce qui n'arriva cependant pas; &, pendant plus d'une demi-heure encore que je gardai mon poste, rien ne remua, rien ne parut. Lassé de ce manége fatigant, je tirai au hasard plusieurs coups dans les branches de l'arbre; & j'eus le plaisir d'en voir tomber deux autres; un troisième, qui n'étoit que

blessé s'accrocha, par la queue, à une petite branche; un nouveau coup le fit arriver à son tour; content de ce que je m'étois procuré; je ramassai mes quatre Singes & je marchai vers mon camp; lorsque je fus à une certaine distance de l'arbre, je vis toute la troupe, qui avoit calculé mon éloignement, descendre avec précipitation & gagner l'épaisseur du bois, en poussant de grands cris; je jugeai, à quelques traîneurs qui suivoient péniblement, boitant du devant ou du derrière, que mes plombs en avoient blessé plusieurs; mais, dans cette fuite précipitée, je ne remarquai point, comme l'ont dit quelques Voyageurs, que les mieux portans aidassent les estropiés en les chargeant sur leurs épaules, pour ne point retarder la marche commune, & je crois, qu'à leur égard ainsi qu'à celui des Hottentots, poursuivis en guerre, la Nature est la même, & qu'on a déjà trop de veiller à son propre salut, pour s'occuper de celui des autres.

De retour à ma tente, j'examinai ma chasse; cette espèce de Singe est d'une grandeur moyenne; son poil, assez long, est

généralement d'une teinte verdâtre; il a le ventre blanc, comme je l'ai déjà dit, & la face entièrement noire; ses fesses sont calleuses; cette partie nue est, ainsi que celles de la génération du mâle, d'un très-beau bleu; dans le moment où j'examinois ces animaux, Keès entre dans ma tente; je crois qu'il va jeter les hauts cris, en apercevant ses camarades, quoique d'une espèce différente de la sienne; il me parut qu'il ne craignoit pas autant les morts que les vivans; il montre de l'étonnement; il les considère l'un après l'autre; les tourne & retourne en tous sens pour les examiner, comme il me l'avoit vu faire; il n'étoit pas, je crois, le premier Singe qui voulût trancher du Naturaliste; mais un secret motif, beaucoup moins généreux, le pressoit fortement; il avoit découvert des trésors en tâtant les joues des quatre défunts; je le vis bientôt se hasarder à leur ouvrir la bouche, l'un après l'autre & tirer de leurs salles (*) des amandes toutes épluchées de l'arbre *Géel-Hout*, & les entasser dans les siennes.

(*) Les Naturalistes nomment *salles* ces espèces de poches qu'ont les singes entre les joues & les machoires

Le campement que j'occupois devenoit intéressant & riche pour moi ; il étoit, de plus, agréable à mes gens & très-abondant pour mes bestiaux ; aussi j'y restai jusqu'au 28 & ne le quittai qu'avec beaucoup de regret : c'est un de ceux où je sens qu'il m'eût été facile d'oublier qu'il est d'autres climats, d'autres mœurs, d'autres plaisirs.

Dès le matin du jour suivant, nous délogeâmes ; &, trois heures plus tard, quelques Sauvages Hottentots s'offrirent à notre rencontre ; ils conduisoient devant eux des Moutons, & faisoient route pour rejoindre leurs Hordes respectives, dont ils s'étoient éloignés dans je ne sais quel dessein ; je leur payai généreusement une couple de leurs bêtes dont j'avois besoin ; nous marchâmes avec eux pendant plus d'une heure ; après quoi, leur destination n'étant plus la nôtre, ils nous quittèrent pour regagner leurs Kraals, à quelques lieues de là ; nous fûmes arrêtés, trois heures après, par le Klein-Vis qui, de-

---

inférieures ; c'est une sorte de magasin dans lequel ils conservent, pour l'occasion, les fruits qu'ils trouvent, lorsqu'ils n'ont ni le temps ni le besoin de les manger.

puis que nous l'avions traversé, s'offroit à nous pour la troisième fois. Les roues d'une de mes voitures commençoient à se déboîter; les rayons jouoient tellement dans les moyeux que le moindre cahot nous faisoit trembler; un plus long retard eût augmenté le mal; il fut résolu que nous resterions campés quelques jours pour les réparer; c'est à cette place que, deux jours après, suivant le nouveau style de mon Calendrier, nous passâmes le premier jour de l'an 1782.

Les Hottentots, qui ne comprennent rien à l'année solaire, sont éloignés de connoître l'étiquette du premier jour qui la commence; ainsi point de complimens de notre part & par conséquent point de faux sermens, & d'hypocrites protestations: je me donnai seulement, pour mes étrennes, un chapeau neuf que je n'avois pas encore retappé, & l'on tira au blanc celui que je quittois; Klaas fit voler la bouteille en mille pièces; je ne saurois peindre la joie qu'il ressentit d'avoir remporté ce prix, qui ajoutoit, à sa garderobe, un meuble précieux, une parure plus magnifique encore que la culotte usée dont je lui avois

fait cadeau, lors de mon entrée ſolennelle chez les Gonaquois.

Le lendemain, tandis que nous étions occupés de notre chariot & de ſes roues, la joie ſe répandit, tout d'un coup, ſur tous les viſages. Lorſque je demandai la cauſe de cette vive émotion, on s'approcha de moi pour me faire remarquer, dans le lointain, un nüage qui s'avançoit vers nous; je ne voyois rien à ce phénomène qui dût ſi fort nous réjouir; ce ne fut que lorſque ce prétendu nuage nous eut gagnés, que je diſtinguai qu'il n'étoit formé que par des millions de ſauterelles qui faiſoient route. On m'avoit beaucoup parlé de l'émigration de ces inſectes qui s'aſſemblent tous les ans par bandes innombrables & quittent les lieux qui les ont vu naître pour aller s'établir ailleurs; mais je les voyois pour la première fois; celles-ci voyageoient en ſi grand nombre, que l'air en étoit réellement obſcurci; elles ne s'élevoient point beaucoup au-deſſus de nos têtes; elles formoient une colonne qui pouvoit embraſſer deux à trois mille pieds en largeur, &, montre à la main, elles mirent plus d'une heure à paſſer. C

bataillon étoit tellement ſerré, qu'il en tomboit comme une grêle des pelotons étouffés ou démontés; mon Keès les croquoit à plaiſir en même temps qu'il en faiſoit proviſion.

Mes gens s'en firent auſſi un régal; ils me vantèrent ſi fort l'excellence de cette manne que, cédant à la tentation, je voulus m'en régaler comme eux : mais, s'il eſt vrai, comme on l'aſſure, qu'en Grèce & nommément dans Athènes, les marchés publics étoient toujours fournis de cette nourriture & qu'elle faiſoit les délices des gourmets de ce temps, j'avoue de bonne-foi que j'aurois mal figuré parmi ces Acridophages, à moins qu'avec le goût des Grecs, le Ciel ne m'eût fait jouir d'une conſtitution différente.

Nous partîmes enfin, le 3 Janvier; &, laiſſant derrière nous la chaîne des montagnes du Bruyntjes-Hoogte, nous aperçûmes, au Nord, celles de Sneuwberg après leſquelles nous aſpirions depuis ſi long-temps. Quoique nous fuſſions parvenus à la ſaiſon des plus fortes chaleurs nous découvrions encore de la neige dans les infractuoſités & les enfoncemens les plus rapprochés du ſommet de ces formidables mon-

tagnes. Tandis que je m'amusois à les considérer avec ma lunette, mes Hottentots m'annoncèrent qu'ils voyoient paroître un blanc; cette nouvelle m'inspira le plus vif intérêt; il y avoit tant de temps que je n'avois vu des hommes de cette couleur! Celui-ci avoit fait un assez longue route, uniquement dans le dessein de se procurer du sel dans un lac situé près de Swart-Kops-Rivier; je le joignis & m'entretins quelque temps avec lui; il ne put retenir ses larmes en me contant que, dans le commencemens de la guerre avec la Caffrerie contre laquelle il n'avoit jamais voulu se liguer à l'exemple des autres Colons, il avoit eu le malheur lui, sa femme, son fils unique & quelques Hottentots d'être attaqués, pendant la nuit, par des Caffres qu'il avoit toujours ménagés; que chacun s'étoit précipitamment caché dans des buissons; mais que, le jour venu, la troupe s'étant rejointe, il avoit trouvé son fils percé de mille coups de sagayes, à la place même où nous étions actuellement arrêtés l'un & l'autre; le récit de cet infortuné père me pénétra de douleur; je n'essayai point de calmer la sienne; le plus morne silence exprimoit mieux que

de vains discours tout ce qu'il devoit attendre de consolations de la part d'un être sensible; il avouoit cependant que les Caffres étoient fondés dans leurs haines, mais qu'il étoit bien malheureux pour les innocens, que les effets n'en retombassent pas sur les seuls coupables.

Je le priai, pour le distraire un peu, de passer la nuit près de moi; je le traitai de mon mieux; je le régalai de mon meilleur thé, & lui donnai d'excellent tabac; les écarts de la conversation nous conduisirent, je ne sais comment, sur l'article des chevaux; il me dit qu'un de ses amis, habitant du Swart-Kops, lui en avoit fait voir un qu'il avoit pris à la chasse; & que, n'ayant pu découvrir à qui il appartenoit, il le gardoit chez lui; cela me rappela celui que j'avois abandonné sur les bords du Krom-Rivier à la sortie du Lange-Kloof, il y avoit sept ou huit mois; d'après le signalement que je lui en donnai, il demeura si convaincu que c'étoit mon cheval, qu'il m'offrit aussitôt de me laisser choisir une couple de ses Bœufs, si je voulois le lui céder, & lui donner un mot de lettre pour qu'il pût l'envoyer chercher; mon cheval valoit certainement plus

que ce qu'il m'offroit ; mais calculant, d'un côté, les difficultés & les retards d'une route longue & pénible ; &, de l'autre, le service que je pouvois, sur le champ, tirer des deux bœufs qu'il m'offroit ; voulant d'ailleurs lui donner une marque d'estime & d'amitié ; je ne balançai point à accepter sa proposition ; & lui donnai un billet pour réclamer mon cheval.

Je pris toujours ma marche vers les Sneuw-berg que nous ne perdions pas de vue, au pied desquelles je me flattois d'arriver le jour même ; mais, vers les onze heures, une chaleur des plus excessives nous arrêta sur les bords de Bly-Rivier, où nous fûmes obligés de passer la nuit ; ce torrent ne fut pas pour nous d'une grande ressource ; il ne couloit plus ; la sécheresse l'avoit tari ; nous n'eûmes d'autre ressource, pour étancher la soif dont nous étions dévorés, qu'une eau stagnante & de mauvais goût qui croupissoit dans les endroits les plus profonds de son lit. A la pointe du jour, nous nous empressâmes de quitter ce désagréable gîte, & trois heures & demie de marche nous firent rencontrer une autre rivière nommée *Vogel-Ri-*

vier (rivière des oiſeaux); je remarquois entr'autres ſingularités, que, plus nous approchions des montagnes de neige, plus la chaleur devenoit accablante; les rocs amoncelés qui compoſent ces pics ſourcilleux, échauffés, ſans doute, par les rayons ardens du ſoleil les réfléchit, & les concentre dans les vallées qui les avoiſinent; le mal-aiſe général de toute la caravane ne nous permit pas d'aller plus loin.

Dans le court eſpace que nous venions de parcourir pour gagner d'une rivière à l'autre, nous n'avions rencontré qu'une ſeule troupe de Gazelles Springbock; mais il faut dire qu'elle occupoit toute la plaine; c'étoit une émigration dont nous n'avions vu ni le commencement ni la fin; nous étions préciſément dans la ſaiſon où ces animaux abandonnent les terres ſèches & rocailleuſes de la pointe d'Afrique, pour refluer vers le Nord, ſoit dans la Caffrerie, ſoit dans d'autres pays couverts & bien arroſés: tenter d'en calculer le nombre; le porter à vingt, à trente, à cinquante mille, ce n'eſt rien dire qui approche de la vérité; il faut avoir vu le paſſage de ces animaux, pour le croire; nous marchions au milieu d'eux, ſans que cela les

dérangeât beaucoup; ils étoient si peu farouches, que j'en tirai trois, sans sortir de mon chariot; il nous eût été facile au besoin d'en fournir pour long-temps à des armées innombrables. Au surplus la retraite de ces Gazelles qui quittoient le pays que nous allions parcourir, nous annonçoit, plus sûrement que l'*Almanach de Liége*, les sécheresses auxquelles nous devions nous attendre.

Remis en route dans la matinée du 6, & remontant la rivière des oiseaux, qui prend sa source dans les montagnes de neige, un accident, qui pouvoit devenir sérieux, nous arrêta quelque temps : le conducteur d'une de mes voitures, voulant se remettre en siége, fut retenu par des épines auxquelles il n'avoit pas fait attention : il tomba; la roue de la voiture, qui continuoit sa marche, passa sur sa jambe : j'accourus & fus mille fois heureux lorsque je m'aperçus, après l'avoir bien examinée, qu'il n'y avoit aucune fracture; je bassinai moi-même la contusion, je l'enveloppai de plusieurs bandages imbibés d'eau de vie; &, de peur que le malade n'en regrettât l'usage, je lui en fis avaler un grand gobelet;

il

il fut porté, pendant quelques jours, ſur mes chariots; & ſon accident n'eut pas d'autres ſuites.

Il ſembloit que les Sneuwberg fuſſent pour moi la terre promiſe; je ne pouvois y arriver! Les obſtacles ſe ſuccédoient. Le 7, au moment de partir, je m'aperçus, en faiſant le dénombrement de mes Beſtiaux, qu'il en manquoit trois; mes gens ſe répandirent de tous côtés pour les chercher; on les retrouva; mais cette opération avoit demandé tant de temps que nous ne pûmes atteler qu'à ſept heures du ſoir. Nous étions encore dans les plus grands jours de l'année; la fraîcheur des nuits étoit attrayante; nous ne devions être qu'à quatre ou cinq lieues de Platte-Rivière; & notre intention, ſi nous y arrivions, n'étoit pas de pouſſer plus avant.

Nous avions à peine fait deux ou trois lieues, qu'un des Hottentots de l'arrière-garde, emporté par ſon cheval, tombe ſur nous à toute bride, ſuivi de tous les relais qui arrivent dans le plus grand déſordre; l'effroi ſe communique aux douze bœufs du chariot de Pampoen-Kraal, qui, dans ce moment n'ayant point de Hottentots en tête pour retenir &

gouverner les deux premiers, comme il eſt d'uſage, prennent l'épouvante, ſe jettent en s'écartant ſur le côté; le timon caſſe; &, toujours attelés, ils le traînent après eux, s'enfoncent & vont ſe perdre dans les buiſſons. La confuſion devient de plus en plus générale; au mugiſſement des Bœufs, il n'y avoit pas à douter que nous ne fuſſions pourſuivis par des Lions; on court aux armes; tandis que les uns s'efforcent d'arrêter les Bœufs des deux autres chariots qui ſe laiſſoient emporter comme ceux du troiſième, que d'autres s'occupent à ramaſſer & à raſſembler tout ce qui leur tombe ſous la main pour allumer les feux, je pars accompagné de mes plus habiles Chaſſeurs, & nous rétrogradons ſur la route pour faire face aux cruels animaux, retarder leur marche, & donner le temps de ſe livrer aux autres préparatifs. La nuit n'étoit pas encore bien obſcure; nous étions dans une plaine ſablonneuſe, qui nous aidoit à diſtinguer les objets à une certaine diſtance; lorſque je vis nos chiens s'approcher de nous & nous ſerrer de près, je ne doutai plus de la préſence des Lions; tout à coup j'en apperçois deux élevés ſur un petit tertre, &

qui sembloient nous attendre; nous lâchons tous nos coups ensemble, mais sans autre effet que de les voir disparoître; nous avancions toujours dans l'espérance d'en abattre au moins un, & nous continuyons, par précaution, nos décharges; ils ne s'offrirent plus à nos regards; c'est en vain que nous nous fussions obstinés à les poursuivre plus long-temps; ils étoient déjà loin; les feux étoient bien allumés; nous nous en rapprochâmes; nos Bœufs dispersés en faisoient autant; ils arrivoient à notre halte les uns après les autres, & bientôt il ne manqua plus que l'attelage de Pampoen-Kraal; nous entendions beugler à une certaine distance; aucun de mes gens ne se soucioit de courir à la voix; j'en engageai cependant plusieurs à me suivre; chacun de nous prit un tison enflammé d'une main, un fusil de l'autre; &, sous la conduite des Chiens qui nous précédoient, nous allâmes à la recherche, & arrivâmes sur la place; le morceau de timon que ces Bœufs avoient traîné avec eux, s'étoit pris entre deux arbres & les avoit arrêtés; ils étoient tous en peloton, & tellement embarrassés dans les traits, qu'il n'y eut d'autre

moyen que de les mettre en pièces; trois de ces Bœufs manquoient; ils étoient parvenus à briser leur joug; nous les croyions dévorés; mais, de retour à nos feux, j'appris qu'ils s'y étoient rendus & ne faisoient que d'arriver.

Un instinct pur & machinal avoit-il appris à ces animaux que, sous la sauve-garde du feu, ils n'avoient rien à craindre de leurs ennemis? L'habitude leur avoit-elle inspiré cette réflexion que, depuis plus d'un an qu'ils voyageoient avec moi, les bêtes carnacières qui, dans les commencemens leur avoient causé tant d'inquiétude, n'avoient jamais osé les attaquer même approcher de tout près, ou bien prenoient-ils des hommes une assez haute idée pour ne voir en eux que des protecteurs puissans, des défenseurs inexpugnables? Je ne l'expliquerai pas; mais je sais que la Nature qui fournit indistinctement à tous les animaux une portion suffisante d'intelligence pour veiller à leur conservation, sembloit exprès pour tout ce qui m'entouroit, en avoir doublé la mesure, & j'ai fait, sur ce point, en plus d'une rencontre, des remarques qui m'ont toujours frappé d'étonnement

& d'admiration. La morale de l'Histoire Naturelle s'étend plus loin qu'on ne pense. L'œil de la métaphysique pénètre, de jour en jour, plus avant: l'aveugle curiosité qui formoit seule autrefois nos collections, cède aujourd'hui la place à des motifs plus nobles & plus précieux; il n'est plus de petits objets aux regards du Philosophe; le génie des découvertes fait tout agrandir; les insectes, par exemple, regardés, il y a vingt ans, comme des objets minutieux & bornés, occupent une place brillante dans la chaîne des êtres (*).

A la pointe du jour, je retournai à la place où j'avois tiré la veille; j'y reconnus le pas d'un Lion & celui de sa femelle, qui, quoiqu'également prononcé, est toujours plus petit; je suivis quelque temps la trace; par un léger détour, elle me ramena près de mes gens; ce qui nous prouva que nous avions été épiés de fort près. Nous nous félicitâmes

(*) Il paroîtra bientôt un Traité complet d'Onthologie digne d'honorer le Savant qui a jeté les premiers fondemens de ce grand Ouvrage, & l'Amateur estimable qui protége & soutient de sa fortune une aussi belle entreprise.

d'avoir été jusqu'au jour sur nos gardes; ce fut pour moi un utile avertissement de ne plus, à l'avenir, voyager de nuit dans des Contrées que je connoissois si peu, & qui, comme je l'ai appris par la suite, sont les pas de l'Afrique les plus dangereux à franchir.

J'avois, sous mes voitures, des timons de rechange, coupés dans les forêts d'Auteniquoi; mais, comme à la place où nous venions de nous arrêter, l'eau nous manquoit absolument, & qu'il n'y avoit pas de temps à perdre pour nous en procurer, je fis réparer provisoirement les traits déchirés; on attacha, comme on put, avec deux jumelles, le timon brisé, & nous partîmes. Quel fut notre chagrin lorsque, parvenus aux bords de la rivière plate, nous la trouvâmes à sec! Nous la remontâmes pendant environ trois quarts d'heure, toujours mourants de soif, excédés, hors d'haleine, & nous eûmes enfin le bonheur d'arriver à des fondrières qui conservoient un peu d'eau bourbeuse que le Soleil n'avoit pas encore dévorée.

Nous ne voyions plus ici ce charmant &

magnifique Pays de la Caffrerie ; nous avions tout-à-fait perdu de vue ces gras pâturages & ces forêts majestueuses sur-lesquelles nos yeux avoient tant de plaisir à se reposer ! Des roches amoncelées, des sables arides succédoient chaque jour sous des formes toujours plus hideuses à ces doux spectacles. Nous nous voyions de toutes parts circonscrits par des montagnes dont les formes bizarrement inclinées, & les pics souvent suspendus sur nos têtes répandoient dans l'ame cette terreur profonde qui traîne le découragement après elle & réveille les tristes souvenirs. Celles des Sneuwberg, au pied desquelles nous nous trouvions, s'élançoient beaucoup au-dessus de toutes les autres, & les hivers assis sur leurs sommets, sembloient disputer au Soleil l'empire de ces affreux climats.

Mon intention étant de parcourir & d'escalader une partie de cette fameuse cordilière, prévenu que les Bossismans y avoient établi, comme les Lions, leurs repaires ; & voulant me mettre à l'abri de toutes surprises de la part des uns & des autres, je plaçai mon camp tout à découvert & le fortifiai de mon mieux.

Un pas de Rhinoceros que j'avois rencontré, avoit, en un instant, ranimé l'ardeur de mes anciennes chasses. J'avois assuré d'une forte prime le premier de mes gens qui me procureroit un de ces colosses; nous n'eûmes ce bonheur ni les uns ni les autres; rien ne parut; mais, sans m'y être attendu, je tombai sur un petit grouppe de huit Elans; je n'en avois point encore tué; je les poursuivis à la course; j'en fis tomber un sur la place; cet animal est parfaitement décrit par le Docteur Sparmann; les Sauvages le nomment *Kana*; ce n'est point du tout l'Elan dont Buffon a donné la description; il en diffère essentiellement; c'est uniquement la plus grande espèce des Gazelles du Cap.

De retour au camp, je vis arriver tous mes chasseurs qui s'étoient répandus de côtés & d'autres pour gagner la prime; ils étoient harassés & fort mécontens; l'un d'eux m'avertit qu'il avoit rencontré une Horde sauvage dont le Kraal étoit situé absolument au pied de la montagne; je résolus de l'aller reconnoître; mais je n'emmenai avec moi que trois bons tireurs, & celui qui m'avoit donné cet avis;

le lendemain, à la pointe du jour, nous étions à peine à moitié chemin que nous rencontrâmes cinq de ces gens qui venoient eux-mêmes à mon camp pour me voir. Ils rebroussèrent & me conduisirent chez eux; les enfans en me voyant arriver se mirent à fuir pour se cacher, en poussant des cris horribles. Cet effroi général me paroissoit hors de la Nature, & déconcertoit mes idées; lorsque j'étois pour la première fois entré dans la Horde de Haabas & dans plusieurs autres, les femmes & les enfans à la vérité s'étoient retirés, mais n'avoient montré ni crainte ni horreur; j'étois curieux de connoître la cause de cet effroi; j'appris d'abord que ces gens n'étoient venus que depuis très-peu de temps s'établir dans l'endroit où je les voyois; qu'ils avoient éprouvé dans le Camdebo, leur Patrie, mille persécutions de la part des Colons, & qu'animés contre les Blancs d'une haine cruelle & sanguinaire, ils inspiroient cette horreur à leurs enfans, afin qu'elle s'accrût avec l'âge; & qu'ils n'étoient pas fachés de les avoir vus dans cette rencontre réciter aussi bien le catéchisme de la vengeance.

Quant aux hommes, ils sortirent à mon approche, & ne parurent point étonnés de me voir; ils étoient prévenus, dès la veille, qu'infailliblement je les irois visiter; leur Horde ne montoit guères qu'à cent ou cent trente hommes; en me rendant chez eux, j'avois rencontré leurs troupeaux; une centaine de bêtes à cornes, & peut-être trois cents à laine, n'annonçoient pas une grande aisance; aussi je trouvai ces misérables occupés à faire sécher, sur des nattes, des Sauterelles auxquelles ils retranchoient les ailes & les pattes; comme l'amas de ces provisions touchoit à la plus grande fermentation, je fus contraint de prendre le dessus du vent pour éviter les exhalaisons infectes qui s'en échappoient par intervalles.

Il n'y avoit pas six mois que ces pauvres Hottentots s'étoient confinés dans cet endroit, pour échapper aux cruautés des Colons; ils venoient, sans le savoir, se livrer à des atrocités d'un autre genre; outre les Boshismans dangereux qui pouvoient à tous momens les découvrir, ils avoient encore à se défendre des bêtes féroces, & particulièrement des Chiens Sauvages qui dévastoient leurs trou-

peaux. Je leur donnai quelques conseils pour leur tranquillité, & leur fis des présens; je leur proposai en outre l'échange de quelques Moutons qu'ils me promirent de m'amener le lendemain. Comme je me disposois à prendre congé d'eux, je fus obligé d'entrer dans une de leurs Huttes, pour me mettre à l'abri d'un orage affreux qui fondit sur nous comme un trait, & qui dura trois grandes heures; je n'en fus pas moins inondé; le Kraal entier faillit d'être emporté; des huttes furent ébranlées; les torrens charioient devant nous des sables, des terres éboulées & des arbres déracinés; le lieu que j'occupois étoit mieux abrité; je contemplois avec extase, quoique noyé jusqu'au gênoux, les cascades & les colonnes d'eau, qui s'échappoient avec fracas du haut des montagnes, &, s'entre-choquant dans leur chute, gagnoient la terre en mille gerbes variées, & la couvroient de vapeurs & d'écume. Les bords de la rivière plate, que j'avois à deux pas, disparurent en un moment à mes regards; je donnai le temps aux plus gros amas de s'écouler; inquiet pour mon camp, je profitai du premier intervalle que nous laissa la pluie, & je partis pour m'y rendre.

J'avois eu beaucoup à souffrir dans cette hutte remplie de sacs de Sauterelles déjà séchées, mais qui n'en rendoient pas moins une odeur fétide, insupportable ; la pluie continua par orage, toute la nuit ; le jour suivant les inondations grossirent, & ces Hottentots ne purent joindre mon camp, comme ils me l'avoient promis.

Nous ne craignions plus de manquer d'eau; cependant nous ne fîmes aucun usage de celle de la rivière, parce qu'elle étoit sale & troublée; nous préférâmes de recourir aux lagunes qui avoient eu le temps de déposer leur sable & leur limon.

Le jour d'ensuite fut plus tranquille; une vingtaine d'hommes & quelques femmes m'amenèrent quatre Moutons & une vieille Vache qui n'étoit plus bonne que pour la boucherie; ils ne convoitèrent pas infiniment mes verroteries; les femmes en étoient à la vérité surchargées; ils se jetèrent de préférence sur le tabac; comme c'étoit celle de mes provisions la plus facile à réparer en rentrant dans la Colonie, je ne la leur épargnai pas; cette prodigalité les séduisit; ils m'amenèrent encore onze Moutons que je payai largement.

Instruit que j'allois traverser un Pays difficile & bien sec, je conservai ces différentes acquisitions comme une ressource précieuse au besoin.

Un jour que j'avois beaucoup de ces Etrangers, un des Gardiens de mon troupeau vint m'avertir que plusieurs Bossismans descendus des montagnes s'étoient approchés d'eux, mais qu'ils les avoient tenus en respect avec quelques coup de fusil; Klaas & moi nous montons à Cheval; &, suivis de quatre autres Chasseurs, nous marchons à leur poursuite; nous ne tardons pas effectivement à découvrir treize de ces dangereux Pirates; mais la rapidité de notre course & notre air déterminé les mettent bientôt en fuite; nous volions vers eux à bride abattue; nos balles sifflèrent à leurs oreilles; nous ne pûmes cependant les approcher assez pour les ajuster; il me suffisoit, & c'étoit beaucoup pour ma sûreté, de leur avoir donné l'épouvante. Nous les vîmes tous, par des sentiers différens, s'engager dans les montagnes & disparoître entièrement. J'admirois l'agilité avec laquelle ils gravissoient, aussi vîtes que les Singes, les rochers les plus escarpés; je ne m'avisai point

de m'attacher plus long-temps à leurs pas; il y eût eu de l'imprudence à prétendre les attaquer dans leur fort, & leurs embuſcades impénétrables. Ces gens ne nous auroient aſſurément pas manqués; ils étoient tout-à-fait nuds; je jugeai à leurs traces qu'ils portoient des ſandales; cette petite alerte fut un bien; elle ſervit à nous rendre plus méfians; je doublai les gardes; Swanepoël & moi nous fîmes alternativement la ronde, tandis que mon fidèle Klaas, à la tête d'un petit détachement, viſitoit la vallée & tous nos environs. De temps en temps, on tiroit du camp un coup de carabine, auquel mes pâtres étoient obligés de répondre; j'étois par ce moyen aſſuré qu'ils ne s'étoient pas endormis, & qu'ils faiſoient ſévèrement leur garde; du reſte, cette précaution que j'obſervois, par amour de l'ordre, & pour n'avoir rien à me reprocher devenoit dans la circonſtance aſſez inutile; le Hottentot craint moins un Lion qu'un Boſſiſman; cette frayeur ſalutaire tenoit tous les miens aux aguets, & dans les lieux les plus découverts, ce qui les faiſoit cruellement ſouffrir; car la chaleur étoit devenue exceſſive; j'y étois pour le

moins autant exposé qu'eux, & ne m'exemptois pas pour cela de mes chasses. Il m'étoit assez indifférent de marcher ou de rester tranquille; ma tente n'étoit point habitable; c'est dans ces occasions que ma barbe bien imbibée me procuroit quelque soulagement; j'en tirois aussi de la forme de mon chapeau que j'humectois de même; dans ces momens de crise, j'étois surtout dévoré d'une soif ardente; comme j'avois remarqué que la quantité d'eau que je buvois, loin de me désaltérer, m'échauffoit au contraire beaucoup, j'imaginai de ne plus boire qu'à l'instar des Chiens, c'est-à-dire de lapper. Cette étrange manière me servit merveilleusement bien. Très peu d'eau suffisoit alors pour étancher ma soif, & je ne craignois plus d'en être incommodé.

Tant que nous restâmes sur les bords de Platte-Rivier, les Lions nous inquiétoient fort-peu; notre artillerie, qui ronfloit de tous côtés, pendant le jour, les tenoit écartés; nous les entendions, à la vérité, rugir toutes les nuits; mais jamais, si ce n'est une seule fois, ils n'osèrent nous approcher assez pour nous alarmer. Les Panthères s'annonçoient

aussi au lever & au coucher du Soleil, sur les bords de la rivière; mais elles se tenoient à des distances éloignées; au fort des nuits, elles s'avançoient d'avantage; nous étions constamment avertis par les chiens; &, le lendemain, nous jugions à leurs traces, jusqu'à quel point elles s'étoient hasardées. C'est la nécessité seule qui rend audacieuses toutes ces espèces carnivores, naturellement craintives à l'aspect de l'homme: & je crois qu'on a trop exagéré les dangers qu'on court dans leur voisinage; rarement rencontre-t-on ces animaux dans les bois; les deux seules espèces de Gazelles qui s'y trouvent, n'y abondent point assez pour satisfaire leur voracité. Ils préfèrent de poursuivre les Hardes nombreuses qui voyagent d'un canton dans un autre; c'est alors qu'ils peuvent choisir & faire un affreux carnage.

Mes voisins, me voyant disposé à gravir les Sneuwberg, me conseillèrent de me tenir sur mes gardes, & de n'y pas faire un long séjour, attendu que les Bossismans étoient en force. Mon intention n'étoit pas d'y conduire toute ma caravane; ce projet insensé n'eût

pas

pas même été praticable ; mais, ne voulant que reconnoître quelques-uns de leurs sommets & le parcourir avec mes Chasseurs entre deux soleils, je me rapprochai de leur pied le plus qu'il me fut possible, & vins placer mon Camp à trois cents pas de la Horde sauvage ; je m'attendois à trouver sur la hauteur, comme on me l'avoit annoncé, un volcan considérable qui vomit de la fumée & des flammes ; je ne vis rien qui ressemblât à ce phénomène ; avec l'aide de ma lunette, je découvris d'immenses Pays, qui se prolongeoient au Nord, & qui n'étoient bornés que par l'horizon ; je trouvois fréquemment, sur les plattes-formes & sur les crêtes les plus élevées, des monticules de cailloutage & de sable tout-à-fait semblables à des Dunes ; j'y cherchai, mais vainement, quelques coquillages ; il n'y en avoit ni de frustres, ni même aucuns débris qui me parussent tenir à la Conchiologie ; je m'attachai davantage à la poursuite des oiseaux ; j'eus le bonheur d'en rencontrer & d'en tuer de fort rares, notamment une très-belle espèce de Veuve, qui se tenoit dans les herbages

fort élevés, qui tapissoient presque par-tout ces hautes montagnes.

Dans toutes mes courses, qui finissoient toujours avec le soleil, je ne vis qu'une seule fois des Boshismans; ils étoient trois qui traversoient le revers d'une montagne opposée à celle sur laquelle nous étions; ils ne songèrent point à nous venir attaquer; nous ne traînions rien après nous qui dût les tenter, & peut-être ces trois scélérats étoient-ils du nombre de ceux à qui j'avois donné si vertement la chasse, & se ressouvenoient-ils de l'épouvante que je leur avoit causée; ces vagabonds ne sont point, comme on l'a faussement avancé, une Nation sauvage particulière, une Peuplade originaire de l'endroit même où on les rencontre; Boshisman sont deux mots Hollandois qui signifient *hommes des bois* ou *des buissons*; c'est sous cette qualification que les Habitans du Cap & généralement tous les Hollandois, soit en Afrique, soit en Amérique, désignent tous les malfaiteurs ou les assassins qui désertent la Colonie, pour se soustraire au châtiment; c'est, en un mot, ce que, dans les Isles Françoises, on appelle *Nègres marrons*; ainsi donc, loin que

ces Boſſiſmans faſſent une eſpèce à part, comme on l'a dit encore fort récemment, ce n'eſt qu'un ramas informe de Mulâtres, de Nègres, de Métis de toute eſpèce, quelquefois de Hottentots, de Baſters, qui, tous différens par la couleur, n'ont de reſſemblance que par la ſcélérateſſe; ce ſont de vrais pirates de terre, vivant ſans Chef, ſans loix & ſans ordre; abandonnés à tous les excès du déſeſpoir & de la misère: lâches déſerteurs qui n'ont de reſſource pour ſubſiſter, que dans le pillage & le crime. C'eſt dans les rochers les plus eſcarpés, & dans les cavernes les moins acceſſibles qu'ils ſe retirent & paſſent leur vie; de ces endroits élevés, leur vue domine au loin ſur la plaine, épie les Voyageurs & les troupeaux épars; ils fondent comme un trait, & tombent à l'improviſte ſur les habitans & les beſtiaux qu'ils égorgent indiſtinctement; chargés de leurs proies & de tout ce qu'ils peuvent emporter, ils regagnent leurs antres affreux, qu'ils ne quittent, pareils aux lions, que lorſqu'ils s'en ſont raſſaſiés, & que de nouveaux beſoins les pouſſent à de nouveaux maſſacres; mais, comme la trahiſon

marche toujours en tremblant, & que la seule présence d'un homme déterminé suffit souvent pour en imposer à ces troupes de bandits; ils évitent, avec soin, les habitations où ils sont assurés que résiste le maître; l'artifice & la ruse, ressources ordinaires des ames foibles, sont les moyens qu'ils employent & les seuls guides qui les accompagnent dans leurs expéditions. Dans les lieux où la trace de leurs pas, trop bien imprimée, pourroit donner l'alarme aux habitans, & les attirer à leur poursuite, ils employent à la déguiser une adresse merveilleuse à laquelle nos brigands d'Europe, plus téméraires ou moins patiens, sont éloignés de se plier; ils marchent en reculant, s'ils ne sont pas chaussés, &, s'ils ont des sandales, ils se les attachent de façon que le talon répond aux doigts de leurs pieds. Lorsqu'ils enlèvent un troupeau considérable d'animaux vivans, ils le divisent sous la conduite de plusieurs d'entr'eux, en petites bandes auxquelles ils font prendre des routes différentes; par ce moyen, s'ils sont poursuivis, ils s'assurent toujours la plus grande portion du pillage qu'ils ont fait.

On confond encore, sous le nom de *Bossis-man*, une Nation différente, en effet, des Hottentots; quoique, dans son langage, elle ait le clappement de ces derniers, elle a cependant une prononciation & des termes qui lui sont particuliers; dans quelques cantons, on les connoît sous le nom de *Chineese Hottentot* (Hottentots Chinois), parce que leur couleur approche de celle des Chinois qu'on rencontre au Cap, & que, comme eux, ils sont d'une stature médiocre; attendu l'affinité du langage, je considère ces Peuples, ainsi que les grands & les petits Namaquois, dont j'aurai bientôt occasion de parler, comme une race particulière de Hottentots: &, quoique les Colons confondent les premiers sous la dénomination générale de Bossismans, il n'est pas moins vrai que les Sauvages du désert, qui n'ont aucune communication avec les possessions Hollandoises, ne les connoissent que sous le nom de *Houswaana*.

Cette Nation, quelque nom qu'on veuille lui donner, habitoit autrefois le Camdebo, le Bocke-Veld, le Rogge-Veld; mais les usurpations des Blancs, dont ils ont été victimes, comme

les autres Sauvages, les ont contraints de fuir & de se réfugier très-loin; ils habitent aujourd'hui le vaste Pays compris entre les Cafres & les grands Namaquois; de tous les Peuples, que l'avarice insatiable des Européens a le plus maltraités, il n'en est point qui en conserve de plus amer ressouvenir & à qui la couleur & le nom de *Blanc* soient plus en horreur; jamais ils n'oublieront les perfidies des Colons & ce prix infame qu'ils en ont reçu, des services signalés qu'ils leur avoient cent fois rendus; leur ressentiment est tel qu'ils ont toujours le terrible mot de *Vengeance* à la bouche, & le moment de lui donner carrière se présente toujours trop tard quoiqu'ils l'épient sans cesse; je dirai quelque chose de ces Houswaana, lorsqu'en passant sous le tropique, je visiterai leurs Hordes.

Un soir que, retiré dans ma tente, je reportois, sur mon journal, les événemens du jour, tandis que tout mon monde faisoit cercle au tour du feu, fumoit sa pipe, des éclats de rire multipliés, qui vinrent frapper mon oreille, excitèrent ma curiosité; j'entendis un de mes Matadors qui racontoit aux autres une

découverte qui excitoit dautant plus leurs éclats qu'elle les surprenoit davantage, & qu'ils la prenoient pour un conte forgé à plaisir par mon bel-esprit; celui-ci s'efforçoit cependant de la leur persuader; il leur disoit surtout que, lorsqu'il m'en auroit fait part, je ne tiendrois plus en place; que je ne m'en fusse convaincu par mes propres yeux; leur rire immodéré recommençoit alors de plus belle; ils parloient tous à la fois, & paroissoient s'impatienter que mon heure de prendre mon lait, ne fût point encore arrivée; j'appelai Klaas, & j'appris, par lui, que le Chasseur Jan les assuroit avoir découvert, dans l'après-diné, qu'une des Hottentotes de la Horde, avoit cette conformation particulière que, jusqu'à ce moment, j'avois pris pour une fable, parce que je ne l'avois vue dans aucun des Pays par où nous avions passé, malgré toutes mes informations & mes recherches, quoiqu'un autre de mes gens m'eût précédemment attesté le même fait, & que toute ma troupe en eût connoissance par des oui dité & par une vieille tradition assez généralement répandue : je vis venir Jan, qui me raconta avec le plus grand

détail & dans toute l'énergie, je devrois dire toute l'ingénuité de ſon langage, ce que le haſard le plus inattendu, diſoit-il, lui avoit permis d'examiner à ſon aiſe, & bien à découvert.

J'étois, en effet, très-curieux d'éclaircir au plus tôt ce point très-intéreſſant d'Hiſtoire Naturelle & de l'Hiſtoire, que j'avois plus d'une fois trouvé conſigné dans divers Ouvrages & dans des Romans tels entr'autres que les Voyages de Jean Strueys. En conſéquence, dès le lendemain, je me rendis à la Horde voiſine avec mon Hottentot, qui reconnut, ſur le champ, la femme dont la conformation l'avoit ſi merveilleuſement étonné; il me la fit remarquer; elle étoit mariée, mère de pluſieurs enfans & déjà dans la force de l'âge; je ſaiſis adroitement différens prétextes de lui faire des cadeaux, afin de la prévenir en ma faveur & de me l'attacher; en un mot, afin de la ſéduire, je n'avois point affaire ici à ces Hottentotes impudentes & débordées des Colonies, toujours trop diſpoſées à ſatisfaire, à prévenir même les Blancs & leurs honteuſes fantaiſies; je devois m'attendre à rencontrer ici bien des difficultés; je ſçavois que

les femmes ſauvages refuſent preſque toujours à la curioſité ce qu'elles accordent à l'amour, diſtinction délicate qu'on ne s'attend pas à trouver dans un déſert lorſqu'on y porte ſes préjugés & la prévention de l'orgueil.

Mères honnêtes & prévoyantes, ſi vous liſez cet Ouvrage, vous ne croirez jamais que les chaſtes enfans que vous élevez dans l'eſpérance de vos vertus, fûſſent autant à l'abri de la corruption & du pernicieux exemple au milieu des Sauvages d'Afrique qu'au ſein de ces demeures profondes & ſilencieuſes où la ſageſſe, dit-on, veille ſur l'innocence & repouſſe au loin tout ce qui pourroit inſtruire & bleſſer les regards : Ah! n'accuſez point la Nature, & ne vantez pas trop haut vos préceptes & vos grandes inſtitutions; vous ne les devez qu'au mépris de ſes Loix.

Je dois le dire & le publier ſans ceſſe; l'offre de tout ce que je pouvois donner, toutes mes ruſes, toutes mes ſuppliques alloient échouer ſans le ſecours de mes gens & l'empreſſement vingt fois réitéré de perſuader à cette femme que j'étois un curieux d'une race fort étrangère à la ſienne & fort éloignée; que

d'autres Hottentotes, des Gonaquoiſes, des Caffrines avoient conſenti de bonne grace à ce que je lui demandois; enfin, que je ne la tiendrois qu'un moment dans cette attitude humiliante, quelques hommes même de ſa Horde vinrent à l'appui de ces diſcours & inſiſtèrent en ma faveur. Alors, confuſe, embarraſſée, tremblante, &, ſe couvrant le viſage de ſes deux mains, elle laiſſa détacher ſon petit tablier, & me permit de contempler tranquillement ce que le Lecteur verra lui-même dans la Copie fidèle que j'en ai tirée, & qui forme la *Planche VII* de ce ſecond volume.

Pour détruire l'opinion générale que la Nature, excluſivement à toutes les autres femmes, avoit gratifié les Hottentotes d'un tablier naturel qui ſervoit à cacher le ſigne de leur ſexe, un Auteur Moderne a avancé que cette ſingularité n'étoit autre choſe qu'un prolongement conſidérable des Nymphes; ce qui avoit mal-à-propos répandu cette croyance: il a préſenté ce tablier preſque comme une infirmité occaſionnée, ſoit par la vieilleſſe & la chaleur du climat, la vie inactive & l'uſage des graiſſes, &c. je ne finirois pas ſi je voulois entaſſer toutes

les objections qui naissent d'elles-mêmes pour renverser ces assertions ; il en est une seule qui vient s'offrir d'abord à l'esprit, & que le Lecteur se sera fait aussi bien que moi ; pourquoi la chaleur du climat, la vie inactive, & l'usage des graisses agissant à peu près au même degré d'habitude & de force sur-toutes les Contrées de cette portion de l'Afrique, quelques Hordes particulières se verroient-elles sujettes à cette infirmité ? pourquoi ne seroit-elle pas départie à toutes les Hottentotes ? On sait trop, au Cap & dans les Colonies, qu'il ne leur arrive rien de semblable, quelle que soit leur conduite, à quelle que manière de vivre qu'elles se livrent, à quels que dangers qu'elles s'exposent : ne cherchons point à tordre nos imaginations sur cette bizarrerie qui, pour être rare, n'a rien d'extraordinaire ; & n'allons pas expliquer, comme un phénomène, l'Ouvrage du caprice & de la mode ; oui, Lecteur, ce fameux tablier n'est qu'une mode, une affaire de goût, je ne dirai pas dépravé ; les signes de la pudeur n'en sauroient constituer l'essence ; mais original, mais extravagant, mais, si l'on veut, absurde & tel que sa seule vue suffiroit au plus monf-

trueux libertin pour chasser de son esprit toute idée d'une atteinte profane ; &, trompant d'une façon nouvelle & trop claire le rafinement de ses besoins, feroit succéder le rire le plus inextinguible aux transports de la passion la effrénée.

Je voulois être modeste ; il faut être vrai ; je ne consens point à détacher de mon livre ces traits curieux de mon Voyage ; &, puisque ma Hottentote a bien voulu faire le sacrifice de sa pudeur au progrès de mes études, une plus longue retenue de ma part, à la fin passeroit pour une discrétion puérile ; le scrupule sied mal où la Nature n'a point placé la honte.

Le tablier naturel n'est en effet, comme le dit mon Auteur, qu'une prolongation, non pas des Nymphes, mais des grandes lèvres des parties de la femme ; elles peuvent arriver jusqu'à neuf pouces plus ou moins, suivant l'âge de la personne, ou les soins assidus qu'elle donne à cette décoration singulière ; j'ai vu une jeune fille de quinze ans qui avoit déjà ses lèvres de 4 pouces de longueur. Jusques-là ce sont les frottemens & les tiraillemens qui commencent à distendre ; des poids suspendus

achèvent le reste. J'ai dit que c'est un goût particulier, un caprice assez rare de la mode, un rafinement de coquetterie : dans la Horde où je me trouvois, il n'y avoit que quatre femmes & la jeune fille dont je viens de parler qui fussent dans cet état ridicule. Quiconque a lu Dionis reconnoîtra sans peine combien cette opération peut être facile ; pour moi je n'y vois rien de bien merveilleux, si ce n'est la bizarrerie de l'invention. Peut-être qu'autrefois on rencontroit jusques dans les lieux qu'ocupent aujourd'hui les Colonies, des Hordes entières de Sauvages distinguées par cette particularité ; & c'est probablement ce qui aura donné naissance aux erreurs qu'on a débitées sur ce chapitre ; mais la dispersion éteint bientôt les anciens usages parmi les hommes. Celui-ci n'est pratiqué que, de loin en loin, par quelques individus attachés par tradition aux mœurs antiqûes & qui se font un mérite scrupuleux de les suivre encore.

Lorsque j'eus finis toutes mes observations, & parcouru, autant que les précautions que j'avois à prendre me le permettoient, différentes chaînes & les plus beaux sites des Sneuw-

berg, je ſongeai enfin à quitter tout à fait ces noirs Pays. Mes gens me ſollicitoient vivement de les conduire au Carouw, & de me hâter de le traverſer, avant que les chaleurs euſſent entièrement deſſéché le peu d'eau ſtagnante qu'il étoit poſſible que nous y trouvaſſions, & de peur auſſi de ne plus rencontrer de pâturages pour nos Beſtiaux, qui déjà depuis long-temps avoient eu beaucoup à ſouffrir des ardeurs de la ſaiſon; ainſi donc, autant empreſſé que jaloux de rejoindre mes foyers, & ne trouvant plus dans mes courſes les mêmes charmes, les mêmes amuſemens que par le paſſé, ſoit que la fatigue eût ralenti mon ardeur, ſoit que d'autres projets & de puiſſans reſſouvenirs euſſent repris ſur mon imagination l'empire que leur avoit fait perdre le ſpectacle des plus grandes nouveautés, je me remis en route le 2 Février, en me dirigeant vers le Sud-Sud-Oueſt. Une partie de la Horde nous accompagna pour nous aider à traverſer à 3 lieues plus loin la rivière *Jubers*, qu'on jugeoit devoir être enflée par les orages; en y arrivant, déjà nous ſongions à faire des radeaux; mais nos conducteurs qui con-

noissoient, à un quart de lieue au-dessous, des bas-fonds commodes, nous épargnèrent un travail inutile, & qui nous eût fait perdre beaucoup de temps; j'allai reconnoître avec eux les bas-fonds, & je jugeai, après les avoir sondés avec mon cheval, qu'en exhaussant seulement, mais avec précaution, de huit à dix pouces, les caisses & le lest de mes trois voitures par le moyen de branchages & de bûches, nous passerions sans avoir rien d'avarié; ce que nous exécutâmes en effet avec autant d'adresse que de bonheur; nos compagnons nous servirent, à la vérité, beaucoup dans cette opération; ils traversèrent la rivière, & vinrent passer la nuit avec nous, pour nous aider, le lendemain matin, à rétablir nos équipages & remettre en place nos effets. Je reconnus d'une façon généreuse les services qu'ils venoient de me rendre, & nous nous séparâmes.

Je trouvai dans le Canton que j'entamois une prodigieuse quantité de ces Coucous verds-dorés dont j'ai parlé ci-devant & plusieurs espèces nouvelles que je joignis à ma collection. Dans la même journée, je rencontrai un second fleuve sans nom connu; je lui donnai celui

de mon respectacle ami, M. Boers : ici commençoient les plaines arides du Carouw ; des plantes grasses & frustres couvroient cette terre ingrate, ou pour mieux dire, ces sables, dans toute l'étendue de l'horizon ; d'un autre côté des rochers, non moins stériles, offroient par-tout à nos regards attristés, l'image de l'abandon & de la mort ; on ne voyoit que quelques herbes éparses qui sembloient croître à regret pour le salut de nos Troupeaux.

« Le 4, cinq grandes heures de marche nous firent arriver à la rivière Voogel qui va se jeter dans celle du Sondag, ce fleuve que nous avions traversé, il n'y avoit pas long-temps vers son embouchure, & que nous devions bientôt voir près de sa source. Nos souffrances augmentoient de jour en jour avec les chaleurs, & la marche nous étoit devenue bien pénible ; cependant j'amusois toujours mes loisirs par la chasse ; je tuai encore, chemin faisant, une Cane-Petière d'une espèce nouvelle. Le jour suivant, nous fûmes rendus de bonne heure à la rivière du Sondag. Ce séjour moins affreux servit du moins à ranimer mon espérance ; de superbes avenues de Mimosa, que le fleuve

fleuve arrosoit, offroient de toutes parts un coup-d'œil magnifique; ils étoient en pleine fleur, & répandoient autour de nous leurs suaves & délicieux parfums; mille espèces d'oiseaux & d'insectes superbes, attirés dans ces beaux lieux, m'y retinrent jusqu'au 8; malgré la forte provision d'épingles que j'avois emportée du Cap, je m'aperçus que j'allois en manquer; il me vint dans l'esprit de les remplacer par les plus petites épines du Mimosa qui me rendirent le même office.

En laissant le Sondag derrière moi, je rencontrai seize Hottentots, avec armes & bagages, sur les bords du *Swart-Rivier* (rivière noire); ils quittoient le Camdebo, pour gagner, au pied des Sneuwberg, la Horde que nous y avions laissée; ils m'apprirent qu'ils étoient forcés à cette émigration par des Troupes formidables de Bossismans, qui mettoient tout à feu & à sang dans le Camdebo dont ils incendioient les Habitations, pour en enlever les munitions, les armes & toutes les richesses. Rien ne pouvoit me contrarier davantage que cette nouvelle indiscrette, autant qu'inattendue; elle jeta d'abord l'alarme dans tous les esprits, &

fit renaître les anciennes terreurs : persuadé que de plus longs éclaircissemens ne serviroient qu'à troubler davantage ces foibles imaginations, j'ordonnai à tout mon monde de me suivre à l'instant même : déjà l'on parloit de rebrousser chemin, & je vis l'heure où mon autorité alloit être tout-à-fait méconnue : les plus braves de mes gens, qui ne balançoient point à me suivre, entraînèrent heureusement tous les autres. je m'étois aperçu que le nommé *Slinger*, dont j'avois eu à me plaindre au Camp de Koks-Kraal, montroit encore ici plus de résistance ; que, dans cette journée même, il avoit fait son service d'une manière équivoque ; je me déterminai, pour la première fois, à faire un exemple qui intimidât les lâches camarades qu'il avoit séduits. Arrivé, le soir, à cette rivière Camdebo, qui tire son nom du pays qu'elle traverse, je lui signifiai de quitter à l'instant ma Caravane ; je lui reprochai, ce que j'avois depuis appris, d'avoir été le premier moteur des craintes & des troubles qui avoient empêché tout mon monde de me suivre en Caffrerie, & de m'avoir forcé, par cette coupable résistance, d'abandonner la plus

belle partie de mes projets, faute de bras; de courage & de secours pour les conduire à leur fin. Je lui payai ses gages échus; je lui fis délivrer ses effets & quelques provisions; après quoi je le menaçai de le poursuivre comme une bête féroce, si jamais il se présentoit à ma rencontre. Il fut tellement consterné, anéanti de l'apostrophe, & de la véhémence avec laquelle je la prononçai, qu'il se saisit de son sac, & partit précipitamment. Mes gens conjecturèrent qu'il alloit gagner les Habitations les plus prochaines, ou bien rejoindre les Hottentots que nous avions rencontrés dans la matinée; j'avois pensé qu'il auroit cherché à me faire des excuses, ou que ses caramades m'auroient imploré pour lui; je fus trop aise qu'il eût pris un autre parti. Cette sévérité opéra, pour le reste de mon Voyage, tout l'effet que j'en avois attendu.

Le 9 Février, je quittai la rivière Camdebo. Plusieurs de mes Bœufs se virent attaqués du Klauw-Sikte; ce qui leur rendoit la route très-pénible. La tranquillité & les rafraîchissemens étoient le seul remède qui pût les rétablir promptement. Je choisis donc, sur un

des détours que faisoit la rivière au milieu des Mimosa, une clairière commode où je plaçai mon Camp, dans l'intention d'y passer quelques jours. Je n'eus pas besoin de recommander à mes gens de se tenir sur leurs gardes; ils craignoient trop les Boshsmans pour manquer à leur devoir, & se relâcher de leurs précautions; nous étions justement dans le canton où nous avions appris que ces brigands jétoient l'épouvante. Nos provisions tiroient à leur fin, & nous n'avions plus de grand gibier; je songeai à m'en procurer quelques pièces, pour les saler, & je fis plusieurs chasses qui nous éloignèrent plus ou moins du Camp; un jour que je m'étois acharné à la poursuite d'un Elan Gazelle, je m'écartai considérablement, avec un de mes meilleurs Tireurs, qui me suivoit à pied. Au débouquement d'un fourré fort épais de Mimosa, nous tombâmes, tout à coup, sur un Hottentot qui cherchoit des Nimphes de Fourmis, mêts chéri de ces Sauvages. Il ne nous eût pas plus tôt entrevus que, ramassant avec précipitation son arc & son carquois, il prit sa course pour fuir; mais, rendant la main à

mon cheval, je l'eus bientôt rejoint; aux signes peu équivoques de ses frayeurs & de son embarras, je jugeai que c'étoit un Boshisman; sa vie étoit entre mes mains; je pouvois user, dans ces déserts, de mon droit de souveraineté, & punir en lui, si j'eusse été cruel, tous les crimes de ses égaux & le tort inexcusable d'appartenir à des brigands; jusques-là je n'avois point particulièrement à me plaindre d'eux, & je comptois, au contraire, profiter de la rencontre, pour recevoir de nouveaux renseignemens; ce n'est pas ainsi qu'en eût agi un Colon. Il vit bien, à mon air, que mon intention n'étoit pas de lui faire aucun mal; après quelques questions relatives à la situation où nous nous trouvions respectivement & auxquelles il ne répondoit qu'en tremblant, il se rassura & prit confiance en moi. Je me plaignois de la disette de gibier dans les lieux que je venois de parcourir; il m'indiqua des cantons où je rencontrerois sûrement celui que je cherchois; j'ordonnai au Hottentot qui m'avoit rejoint, de lui faire présent d'une portion de son tabac; &, après lui avoir souhaité plus de modération & de pro-

bité, pour lui & ses compagnons, je tournai bride pour continuer ma chasse ; j'avois fait à peine cinquante pas ; mon Chasseur étoit resté quelques minutes de plus avec lui pour l'aider à allumer sa pipe & pour achever sa conversation ; je l'entends qui m'appelle à grands cris ; effrayé de ses accens, je retourne précipitamment sur lui ; j'accours, j'arrive ; je le vois aux prises avec le traître Bossisman, qui, la main armée d'une flèche, faisoit tous ses efforts pour le blesser à la tête ; le visage de mon pauvre Hottentot étoit déjà couvert de sang ; je saute de cheval, transporté de colère ; &, me saisissant de mon fusil, d'un coup de crosse dans la poitrine, j'étourdis & renverse le traître ; mon Hottentot, dans l'excès de sa rage, ramasse son arme, achève son terrible adversaire, & l'écrase à mes pieds. Effrayé de sa blessure, il s'attendoit à périr par l'effet du poison ; le coquin lui avoit décoché une flèche dans le moment où ils se quittoient ; il avoit reçu la blessure précisément au nez, elle me paroissoit plus dangereuse, mais n'étoit heureusement que superficielle ; il n'avoit été atteint que du tran-

chant du fer, qui n'eſt jamais empoiſonné ; je lavai moi-même ſa plaie avec de l'urine ; je le conſolai, bien convaincu qu'il n'étoit pas mortellement bleſſé ; je portois toujours ſur moi un flacon d'alkali-volatil que m'avoit donné M. Percheron, Réſident de France, lors de mon départ du Cap ; pour chaſſer juſqu'aux apparences du venin, je déchirai des morceaux de ma chemiſe, dont je fis des compreſſes imbibées de cet alkali ; mais, loin que ces précautions de ma craintive amitié ſerviſſent à raſſurer l'eſprit de ce malheureux, il s'obſtinoit à attribuer aux effets du poiſon les douleurs très-aiguës que lui cauſoit mon cauſtique ; pour moi, ce que j'admirois le plus, & que je regardois comme l'influence de mon heureuſe étoile, c'eſt qu'il n'eut pas été tué ſur la place ; car, à coup ſûr, ſon aſſaſſin, armé du fuſil qu'il lui eût dérobé, n'auroit pas manqué de me joindre, au plus prochain détour, & de me faire ſubir le même ſort. Je m'emparai de l'arc & du carquois du ſcélérat ; &, laiſſant là ſon cadavre horriblement défiguré, je m'empreſſai de rejoindre mon Camp. Cette aventure y répandit

l'alarme; mon Chasseur, persuadé qu'il ne vivroit pas jusqu'au jour, acheva, par ses tristes plaintes, de jeter la consternation parmi mes gens; c'est à tort que j'aurois essayé de les tranquilliser; ils étoient tous presque persuadés que le malade ne passeroit pas la nuit; cependant elle s'écoula sans crises; &, lorsque les plus grandes douleurs se furent dissipées, il sentit, & commença de convenir qu'il en étoit quitte pour la peur. A leur réveil, tous ses camarades, étonnés de le voir vivant, retrouvèrent aussi la parole, & bavardèrent de mille façons différentes, comme il arrive toujours après le danger; ils jugeoient sur-tout que la mort du coupable étoit ce qu'il y avoit de plus heureux pour nous dans cette aventure; car, si cet homme nous eût échappé, & que, nous suivant à sa piste à travers les buissons & les chemins détournés, il eût découvert le lieu de notre retraite, il n'eût pas manqué d'en aller avertir les autres Bossismans, qui, rassemblés en grand nombre, fussent arrivés sur nous, & nous eussent impitoyablement massacrés. Les diverses conjectures de mes Hot-

tentots, & leurs discours à perte de vue, m'amusoient beaucoup & m'intéressoient en quelque sorte; j'en concluois qu'ils pourroient, à la longue, se familiariser avec le danger, & j'étois charmé qu'ils l'eussent vu d'aussi près; car je ne connoissois point d'obstacle plus redoutable à mes desseins que les terreurs de leurs imaginations.

Nous délogeâmes le jour suivant; pendant la marche, je m'amusois, de côtés & d'autres, à tirer; le temps étoit favorable. Je fis lever une Autruche femelle; arrivé sur son nid, le plus considérable que j'eusse jamais vu, j'y trouvai trente-huit œufs en un tas, & treize distribués plus loin, chacun dans une petite cavité; je ne pouvois concevoir qu'une seule femelle pût couver autant d'œufs; ils me paroissoient d'ailleurs de grandeur inégale; lorsque je les eus considérés de plus près, j'en trouvai neuf beaucoup plus petits que les autres; cette particularité m'intéressoit vivement; je fis arrêter & dételer à un quart de lieue du nid, & j'allai m'enfoncer dans un buisson d'où je l'avois à découvert & directement à portée de la balle; je n'y fus pas long-temps sans

voir arriver une femelle qui s'accroupit sur les œufs; &, pendant le reste du jour que je passai dans ce buisson, trois autres se rendirent au même nid; elles se relevoient l'une après l'autre; une seule resta un quart d'heure à couver, tandis qu'une nouvelle venue s'y étoit mise à côté d'elle; ce qui me fit penser que quelquefois & peut-être dans les nuits fraîches ou pluvieuses, elles s'entendent pour couver à deux & même davantage. Le soleil touchoit à son déclin; un mâle arrive qui s'approche du nid, pour y prendre place; car les mâles couvent aussi bien que les femelles. Je lui envoyai ma balle qui l'étendit mort; le bruit du coup fit lever celles-là, qui, dans leur effroi, cassèrent plusieurs œufs; je m'approchai & vis avec regret que les Autruchons alloient incessamment éclore, puisqu'ils étoient couverts de tout leur duvet; le mâle que je venois de tuer n'avoit pas une seule belle plume blanche; elles étoient déjà toutes dégarnies & toutes salies; je choisis parmi les noires celles qui me parurent les plus entières & je quittai la place; je détachai plusieurs de mes Hottentots, pour aller chercher les treize œufs dispersés sur les côtés du nid, & je

leur enjoignis de ne point toucher aux autres; j'étois curieux de savoir si les femelles seroient revenues pendant la nuit; je retournai au nid dès que le jour fut venu; mais je trouvai la place entièrement balayée, si ce n'est de quelques coquilles éparses qui dénotoient assez que nous avions apprêté un bon repas à quelques Jakals ou même à des Hiennes.

Cette particul[illegible]chant les mœurs de l'Autruche, d[illegible]femell[illegible]réunit avec plusieurs autres pour l'incubation dans un même nid, est d'autant plus faite pour éveiller l'attention du Naturaliste, que, n'étant point une règle générale, elle prouve que les circonstances peuvent quelquefois déterminer les actions de ces animaux, & modifier leurs sentimens; ce qui tendroit à rehausser leur instinct, en leur donnant une prévoyance plus réfléchie qu'on ne la leur accorde ordinairement: n'est-il pas probable que ces animaux s'associent pour être plus en force & défendre mieux leur progéniture; j'aurai occasion de revenir là-dessus, dans la description que je donnerai de l'Autruche; j'ose me flatter qu'on ne lira pas sans intérêt des récits simples & véridiques qui contiendront

plutôt une peinture des mœurs & des habitudes des animaux, que les détails fastidieux & trop souvent répétés des couleurs du nombre de plumes, des mesures, des dimensions exactes de toutes leurs parties : énumérations ridicules qui n'offrent pas plus de variété entre les espèces qu'elles ne montrent de différences dans les caractères !

En revenant du nid au camp, mes chiens firent lever un Lièvre ; ils le lancèrent ; je le suivis au galop, & je le vis disparoître dans les cavités d'un petit monticule qui se trouvoit sur sa route ; je m'entêtai à sa recherche, & je parvins à deviner le lieu précis de sa retraite ; il étoit entré dans une de ces cavités par un trou que je bouchai ; on dérangea les pierres & les gravats qui formoient la petite élévation ; je ne peindrai point l'étonnement qui me saisit lorsque je reconnus que c'étoit un tombeau Hottentot ; j'y trouvai mon Lièvre blotti dans un squelette ; je le pris vivant & l'emportai ; mais, dans un moment où mes chiens, occupés ailleurs, ne pouvoient m'apercevoir, par un mouvement de générosité, & comme si j'eusse dédaigné de donner la mort à ce foible animal autrement qu'avec l'arme usitée de la chasse,

je lui rendis la liberté; cette action fut interprêtée par mes gens d'une façon qui me fit encore plus d'honneur dans leur esprit; je me gardai bien en conséquence de chercher à les détromper; ils crurent avec la plus vive satisfaction que j'avois lâché mon Lièvre, non parce que je ne m'en souciois pas, mais parce qu'ils furent persuadés que l'asile des morts m'avoit semblé trop respectable, & que c'étoit un hommage naturel que je venois rendre au tombeau d'un des leurs; nous recouvrîmes le squelette des mêmes gravats que nous avions éparpillés, & reprîmes une autre route; dans cet intervalle, d'autres chasseurs avoient tué de leur côté quatre Gnous dont la salaison nous occupa trois jours entiers.

J'arrivai le 16 sur une habitation occupée par deux frères Nègres & libres, l'un desquels étoit marié à une jeune Mulâtre; je fus accueilli par ces aimables Naturels avec les transports de la joie; ils m'offrirent tout ce qu'ils possédoient..... Le dirai-je! mon cœur oppressé de mille sentimens divers reçut froidement & leurs caresses & leurs tendres sollicitudes; je retrouvois presque les manières & les usages

du monde ; je rentrois dans la Société ; je revoyois des champs, des meubles, des poſſeſſions, de l'ordre, des maîtres, en un mot, j'étois dans une habitation ; tant d'aiſance me devenoit à charge ; un penchant involontaire m'arrachoit de ce domaine ; j'en fis pluſieurs fois le tour, les yeux errans de côté & d'autres, comme pour retrouver mon chemin perdu ; j'accablois la [illegible] de mes plaintes, & l'environnois, ſi je puis parler ainſi, de mes ſoupirs ; tout fuyoit, & les torrens, & les montagnes & les forêts majeſtueuſes, & les chemins impraticables, & les Hordes de Sauvages & leurs huttes charmantes, tout me fuyoit ; tout me ſembloit regrettable, juſqu'aux bêtes féroces elles-mêmes à qui je prêtois en ce moment des ſentimens d'habitude & de bienveillance pour moi. Je ne ſais ſi ces bizarreries ſont communes à d'autres hommes ; mais plus j'y ſonge, plus je ſens qu'elles appartiennent à la Nature. Charme puiſſant de la Liberté, force invincible qui ne périras qu'avec moi, tu tranſformois en plaiſirs les plus cruelles fatigues ; en amuſemens, les plus grands dangers ; en ſpectacles délicieux, les objets les plus noirs,

& tu semois tous mes pas des fleurs du repos & de la félicité, en des temps & dans un âge où la destinée sembloit me contraindre de les chercher ailleurs.

Ce fut chez ces deux Nègres que je mangeai du pain pour la première fois depuis un an ; j'en avois tout-à-fait perdu le goût ; je n'avois compté m'arrêter ici qu'une journée tout au plus ; j'y passai trois jours ; il nous restoit encore bien du pays à parcourir, quelques montagnes énormes à traverser, de grandes difficultés à vaincre dans ce désert du Camdebo, dont l'aspect vraiment imposant n'offre par-tout, au lieu de la verdure & des jardins si naturels de Pampoen-Kraal, qu'une face tantôt grise, tantôt rougeâtre & jaune, des rochers, du sable, des cailloux. En me rapprochant des Habitations, je courois moins de risque ; en tenant à mes idées, je me promettois plus de jouissances ; ainsi donc, si j'en excepte les lieux où je venois de m'arrêter, je suivis mon plan avec autant de constance pour le retour que pour le départ ; mais je profitai du hasard qui m'avoit fait tomber chez les deux frères, pour pourvoir à la subsistance de mon

monde, & je pris mes précautions. Ils me firent une forte provision de biscuit ; je reconnus ce service essentiel, en leur donnant pour échange, de la poudre, du plomb, & des pierres à fusil : tous objets précieux qui leur manquoient depuis long-tems, malgré le besoin indispensable qu'en a toujours une Habitation, soit pour défendre ses troupeaux, soit pour repousser les Boshismans. Ils m'auroient tout accordé, à leur tour, en reconnoissance d'un aussi grand bienfait.

Le 19, à quatre heures du soir, je repris ma route; le soleil le plus ardent nous dévora pendant deux jours; nous errâmes sans trouver une goutte d'eau ; on eut recours aux jarres que j'avois fait emplir chez les frères Nègres, & nous fûmes réduits à la ration, comme cela nous étoit plus d'une fois arrivé.

Le 21, après avoir traversé le lit du Kriga, qui étoit à sec & que nous avions déjà passé la veille, je rencontrai deux habitans du Camdebo qui revenoient du Cap & faisoient route pour leur demeure. Depuis plus d'un an je n'avois eu de nouvelles de cette ville & de mes connoissances ; je fus enchanté d'apprendre

qu'avec

qu'avec les ſecours de la France, le Cap avoit été ſauvé de toute invaſion de la part des Anglois, & que la Colonie étoit demeurée ſous la domination Hollandoiſe; le plaiſir de cette nouvelle fut bientôt effacé par celle de l'indiſpoſition de mon bienfaicteur, que les voyageurs m'atteſtèrent avoir laiſſé dans un état critique & même fixé, lors de leur départ, aux bains chauds, dernière reſſource des malades en Afrique. Ce rapport acheva de répandre l'amertume & le dégoût ſur le reſte de mon voyage.

J'allois hâter ma marche, j'aurois voulu voler pour rejoindre un ami qui m'étoit cher à tant de titres; mais la crainte de le trouver languiſſant, empoiſonnoit le plaiſir que je me faiſois de le revoir; ces deux Colons me prévinrent que j'allois infiniment ſouffrir en route par la ſéchereſſe & le manque d'eau; qu'attendu la grande quantité de beſtiaux que je trainois à ma ſuite, je n'avois de reſſources à eſpérer que dans les orages qui pourroient ſurvenir; que les Boſſiſmans d'ailleurs infeſtoient le pays; qu'ils leur avoient enlevé à eux mêmes trente-deux bœufs, & maſſacré leurs gardiens au paſſage de la rivière

noire; cette dernière nouvelle ne m'empêcha pas de continuer ma route; depuis l'exemple de févérité que j'avois été forcé de donner, mes gens ne bronchoient plus, & je crois qu'ils auroient été capables d'affronter, avec moi, tous les bandits du Camdebo; je ne voulois pas cependant m'expofer témérairement: il n'étoit guères poffible de penfer à marcher de nuit: c'étoit m'ôter tous mes avantages; la plus grande partie de mes bœufs étoient hors de fervice par la maladie du fabot, de façon que, ne pouvant relayer les mieux portans, je les faifois partir avant nous, avec une forte garde, afin que nous ne fuffions point retardés dans la marche.

Arrivé de la forte au *Kriga-Fontyn* (Fontaine du Kriga), nos Bœufs y eurent à peu près autant d'eau qu'il leur en falloit, mais elle étoit fi faumache que les Hottentots qui en burent, gagnèrent des coliques & des diarrhées violentes; comme je fondois le terrein, & examinois fi cette eau ne pouvoit pas nous caufer de plus grand maux encore, je fus extrêmement furpris de voir Keès, qui fe trouvoit toujours le premier par-tout, retirer de la vafe un crabe d'environ trois à quatre pouces de

diamètre. Il y avoit effectivement de quoi s'étonner; car cette fontaine étoit en plein rocher, sans écoulement apparent. Mon singe me parut manger son crabe avec tant de plaisir, que j'en fis prendre une trentaine que je trouvai fort bons après les avoir fait cuire. Quatre ou cinq coups de fusil me procurèrent plus de quarante Gelinottes d'une très-belle espèce, habituées à venir s'abattre par milliers sur les bords de cette fontaine; les Hottentots des Colonies les nomment *Perdrix Namaquoises*, parce que, dans la saison des pluies, toutes partent pour se rendre vers le Tropique. A dater du moment où nous décampâmes de cette fontaine, nous ne trouvâmes plus que des plantes grasses & des Sauterelles; nous étions dans un lieu de désolation; quatre de mes Bœufs n'ayant plus la force de suivre, restèrent sur la place; j'eus le désagrément de voir que tous mes Chiens boitoient & se traînoient avec effort, la plante de leurs pieds étant usée & déchirée jusqu'au vif; je les fis graisser, afin qu'ils les léchassent; on les plaça tous sur les voitures; mes Chevaux avoient gagné la même maladie que mes Bœufs; je fis faire,

avec des peaux, des espèces de petits sacs ou bottines, & après avoir bien graissé les pieds de ces Chevaux, je les leur attachai au-dessus du tarse. J'aurois bien voulu faire à mes Bœufs la même opération ; mais ces animaux indociles ne s'y seroient pas prêtés tranquillement, d'ailleurs les peaux & la graisse n'auroient pu suffire ; les roues de mes charriots, que je n'avois point baignées depuis long-temps, jouoient en marchant comme autant de crécelles.

Différentes fontaines & plusieurs lits de torrent ou de rivière que nous avions traversés & sur lesquels nous comptions encore, nous avoient tous trompés ; nos animaux étoient réduits à appuyer le nez contre terre, & à lécher les endroits qui leurs sembloient encore humides ; privés d'ailleurs de toute herbe succulante, il ne leur restoit d'autre ressource que de se rabattre sur quelques plantes grasses qui leur donnoient des tranchées affreuses ; ils battoient des flancs, & n'étoient plus que des squelettes.

Cette situation désespérante dura jusqu'au soir du 24 ; nous venions de traverser le *Swart-Rivier* (la rivière noire), qui n'avoit pas

plus d'eau que les autres ; nous allions dételer lorsque j'aperçus un troupeau de Moutons ; je courus vers le gardien, qui m'apprit qu'il appartenoit à un Colon, dont l'habitation n'étoit qu'à une petite lieue de là ; nous en prîmes aussitôt la route, & nous allâmes camper près d'un très grand marais où nous eûmes enfin la satisfaction de trouver de l'eau en abondance. L'habitation appartenoit à *Adam-Robenhymer* & se nommoit *Kweec-Valey* ; je reçus mille politesses de la part du maître de la maison & de toute sa famille ; elle n'étoit pas considérable & se réduisoit à deux filles. L'une, Dina-Sagrias-de-Beer, d'un premier lit du côté de la mère, étoit une des plus belles Africaines que j'eusse encore vues ; ces hôtes charmans me pressèrent de passer quelques jours avec eux ; la séduisante Dina mit des graces si naïves & si douces dans son invitation particulière, que je me laissai facilement aller à ses instances réitérées, & consentis à passer trois jours entiers chez elle. Cependant, le soir, je ne manquai pas de me retirer dans mon camp, comme je l'avois toujours fait ; les lieux où je me trouvois & le besoin d'y maintenir l'ordre me faisant plus que

jamais une loi ſévère de ne point découcher ; j'étois d'ailleurs tellement habitué à mon dur matelas, qu'un lit moëlleux & plus commode m'eût réellement empêché de repoſer. Cette halte agréable étoit ſur-tout utile à mes pauvres beſtiaux, vieillis de misère & de fatigue ; je craignois à tout moment d'être obligé d'abandonner mes effets & mes chariots ; ce dernier ſéjour ſervit pourtant à les ranimer un peu. Le ſite étoit à mille égards charmant & varié : le voiſinage de l'habitation offroit à mes Bœufs, auſſi bien qu'à mes gens, d'abondans ſecours bien propres à rétablir leurs forces, pour peu que j'euſſe voulu reſter plus long-temps dans cet aſile ; mais je ſentois de plus en plus le beſoin de me rapprocher du Cap, & mon imagination épuiſée me rendoit à chaque inſtant mon retour plus indiſpenſable ; il fallut donc encore une fois m'arracher à tant de ſéductions & partir ; la belle Dina ayant appris de mes gens (car elle s'informit de tout) que les biſcuits que j'avois fait faire chez les Nègres touchoient à leur fin, me pria d'en accepter une petite proviſion qu'elle m'avoit fait elle-même. Le premier Mars, après avoir fait mes

remercimens à tous mes aimables hôtes, je les quittai ; il étoit cinq heures du soir ; nous faisions route vers le *Gamka* ou *Leuw-Rivier* (Rivière des Lions), nous y arrivâmes à neuf heures du soir, & l'on y campa. Les Lions autrefois étoient très-communs sur cette rivière, parce que les Gazelles y étoient aussi très-abondantes ; mais, depuis que les habitans s'en sont rapprochés, les Gazelles ont pris la fuite, & les Lions, par conséquent, sont devenus beaucoup plus rares ; j'avois ouï-dire à Kweec-Valey, qu'il rôdoit, dans les environs du lieu où je me trouvois, trois troupes formidables de *Boschismans*. La prudence m'empêcha de pénétrer plus avant dans cette première nuit ; on m'avoit informé, de plus, que passé le *Gamka* jusqu'à la rivière des Buffles, je ne verrois pas une goutte d'eau ; il y avoit vingt-cinq grandes lieues d'une rivière à l'autre ; pour ne pas périr de soif, il falloit faire ce trajet en deux jours ; il n'étoit pas question de marcher par la chaleur ; tout auroit été perdu ; je résolus donc de rester deux jours pleins sur la rivière des Lions pour reposer & fortifier d'autant mes attelages & , sur le soir du second jour,

m'affranchiſſant de toute eſpèce de crainte, & ne tenant nul compte à mes gens de leur terreurs paniques, je continuai ma route. J'avois eu la précaution de placer toute ma caravane entre deux chariots qui ſervoient d'avant & d'arrière-garde; deux jours ou plutôt deux nuits de marche forcée, mais dans le meilleur ordre, nous conduiſirent au bord de la rivière après laquelle nous ſoupirions depuis ſi long-temps. Nous n'avions pas négligé pendant les nuits de tirer de côté & d'autre des coups de fuſil de ſix minutes en ſix minutes; j'avois donné de temps en temps de l'eau de mes jarres à mes Chevaux qui ſuccomboient à la chaleur & à la fatigue; mes beſtiaux n'avoient ni bu ni mangé, ils étoient tous haletans, & ſembloient devoir à tout moment reſter ſur la place; cependant, quoiqu'il fit nuit plus d'une demi-heure avant d'arriver au *Buffle-Rivier*, les relais & tous les beſtiaux qui marchoient en liberté, ayant éventé la rivière, ſe mirent tous à courir en déſordre & à travers champs pour s'y déſaltérer; ceux qui traînoient les voitures, reprirent courage & firent le trajet en moins d'un quart-d'heure; ſans l'attention de mes gens qui coupèrent à

propos les traits des plus mutins, mes trois voitures auroient été culbutées dans la rivière; nous ſuivîmes tous l'exemple de nos animaux, & le bain me fit oublier mes fatigues.

Lorſque les feux furent allumés, une partie des animaux nous rejoignit; j'avois de l'inquiétude pour les autres; cependant nous les entendions s'agiter & marcher dans les brouſſailles qui nous entouroient; ſans doute qu'ils y cherchoient de quoi manger. Ils arrivèrent tous à la pointe du jour, excepté une paire de Bœufs que nous n'avons jamais revus; notre Bouc s'étoit également égaré & ne revint que dans le courant de la journée.

J'avois été extrêmement ſurpris à mon réveil de me trouver dans un Pays charmant que l'obſcurité m'avoit empêché d'apercevoir; la rivière n'étoit pas large; mais l'abondance & la profondeur de ſes eaux répandoient dans ces lieux une fraîcheur d'autant plus délicieuſe que la chaleur étoit exceſſive; cette rivière couloit ſur un lit de gazon coupé par cent tours & détours; il y avoit long-temps que je n'avois rencontré un auſſi agréable bocage. Une infinité de Perdrix & de Gelinottes formoient, par leur

cri, un contraste piquant avec des espèces de Canards, des Hérons, des Cigognes brunes, & des Flamans, dont la rivière étoit couverte. Il n'y eut qu'une voix pour me supplier de m'arrêter quelques jours; j'y consentis sans peine, & je fus enchanté qu'on l'eût prévenu. C'étoit encore un de ces sites agréables qui prouve que l'imagination des Poëtes n'est pas toujours au dessus de la Nature & de la Vérité dans leurs descriptions. L'emplacement où nous venions de passer la nuit n'étoit cependant pas le plus favorable: quelques grosses roches dont nous étions voisins le couvroient trop, ainsi que nous, & pouvoient faciliter à l'ennemi les moyens de nous surprendre; en conséquence, nous conduisîmes nos chariots & nos bagages dans le milieu d'une petite prairie, à laquelle le cours sinueux de la rivière donnoit la forme d'une presqu'île, & c'est là qu'on fixa les tentes.

Nous venions de faire une marche de quatre-vingts lieues, depuis l'habitation des deux frères Nègres dont j'ai parlé. On peut difficilement se faire une idée de ce que nous avions eu à souffrir dans cette traversée. De quels

fecours ne nous avoient pas été les Moutons que j'avois échangés avec les Hottentots de Sneuwberg ? Depuis ce moment, nous n'avions pas rencontré une feule pièce de gibier, pas une lagune d'eau affez pure pour en faire usage fans précaution : tout ce que nous en avions trouvé n'étoit potable qu'après qu'on l'avoit fait bouillir, foit avec du thé, foit avec du café, pour en détruire ou déguifer au moins les qualités malfaifantes & naufabondes. . .

L'agrément du lieu & l'abondance de toutes chofes, que nous procuroit le Buffle-Rivier, n'étoient pas les feuls motifs qui m'arrêtoient fur fes bords; j'y demeurai jufqu'au 14 du mois; tout ce temps fut employé à la réparation de mes équipages, dont le délabrement m'inquiétoit depuis long-temps; les chariots avoient été tellement fecoués, le foleil les avoit tellement defféchés, qu'ils ne tenoient prefque plus à rien; les roues fur-tout avoient befoin de reftauration; tous les rayons quittoient leurs moyeux; pour donner plus de reffort au bois, je les fis mettre à l'eau; elles y reftèrent long-temps avant que la hache y touchât; de mon

côté, je fis la revue de ma collection, qui n'étoit pas non plus sans désordre; ce n'étoit pas un petit ouvrage; j'avois des oiseaux par-tout; mes boîtes à thé, à sucre, à café; tout en étoit rempli; nous allions bientôt arriver dans le gros de la Colonie; résolu de ne m'y point arrêter un seul moment, j'aurois regardé comme un grand malheur le moindre accident qui fût venu retarder ma marche; persuadé que nous n'avions plus rien à craindre des vagabonds, & voyant tous mes gens assez tranquilles & débarrassés de leur frayeur, je me proposai de marcher, tant de jour que de nuit; ce que j'exécutai le 14, à cinq heures du soir, dans le même ordre que par le passé. Nous fîmes halte à minuit, près de Matjes-Fontein: le temps se couvrit, & nous menaçoit d'un orage, mais il s'éloigna de nous; le lendemain, je passai le Wet-Waater, pour dételer à *Constapel*; c'est une habitation assez agréable, mais que la disette d'eau a contraint les Colons d'abandonner. Quoique la saison fut avancée, les chaleurs n'avoient pas diminné; forcés de rester inactifs pendant les plus grandes ardeurs du soleil, il nous brûloit d'autant mieux

que nous étions entièrement privés d'ombrage & de tout abri pour nous en garantir ; l'accablement où nous étions plongés ne nous permettoit pas même les distractions de la chasse; on sait trop que les chaleurs étouffantes ne servent pas à provoquer l'appétit; qu'alors les viandes ou fraîches ou salées ne font que rebuter, & qu'elles augmentent le dégoût; ainsi nous ne faisions plus de cuisine; mes Hottentots dormoient durant la journée; moi, je ne vivois que des biscuits de Mademoiselle Dina, & toute la recherche de ma sensualité consistoit à les tremper dans du lait de chèvre, que je prenois toujours avec plaisir; je ne puis trop recommander aux Voyageurs qui entreprendroient des courses pareilles aux miennes, de se procurer un grand nombre de ces animaux si utiles & si doux; ils recherchent l'homme, s'attachent à lui, le suivent par-tout, ne lui causent aucun embarras, & n'exigent aucun soin; ils lui fournissent tous les jours de quoi se nourrir à la fois & se désaltérer; tout en se jouant, ces pauvres bêtes, qui ne sont point difficiles comme les autres animaux, s'accommodent de tout, peuvent supporter la

foif pendant très-long-temps, fans, que leurs fources tariffent.

Les 16 & 17, après avoir traverfé Touws-Rivier, je gagnai, fix lieues plus loin, près Verkeerde-Valey, un très grand lac, près duquel étoit une petite habitation que le maître abfent avoit confiée à la garde de quelques Hottentots; je vis un Colon, parti nouvellement du Cap pour regagner le Cam-debo; cet homme débarraffa mon cœur d'un poids qui l'oppreffoit depuis long-temps; il m'apprit le rétabliffement de la fanté de M. Boers, & fon retour au Cap. J'eus occafion de rencontrer différentes efpèces d'oifeaux, entr'autres des Foulques pareilles à celles d'Europe; mais les marais du lac me fournirent une telle quantité de Becaffines, que nous en fîmes notre nourriture ordinaire.

Il y avoit beaucoup de Cochons fur cette habitation; j'en achetai un, & je fus obligé de l'aller choifir & de le tirer parmi les rofeaux, parce que, comme je l'ai obfervé plus haut en parlant de la manière dont on les élève, ceux-ci étoient devenus fauvages; j'achetai encore de la farine pour régaler ma

troupe du premier pain qu'elle eût mangé depuis mon départ ; ce fut la femme de Klaas qui l'apprêta, & elle y réuſſit fort adroitement ; je quittai Werkeerde-Valey ; le 21, nous allions dans un autre pays, le Boke-Veld, plaine des Gazelles (Spring-Bok) qui s'y trouvoient ſans doute autrefois, mais qui préſentement ne s'y montrent nulle part ; nous apercevions, de côtés & d'autres, ſur les collines, pluſieurs habitations ; nous nous efforcions vainement de nous en éloigner ; plus nous allions, plus elles commençoient à devenir fréquentes ; je fus contraint de longer celle de Jan-Pinar. Je réſiſtai aux inſtances qu'il me fit de me rafraîchir chez lui, & paſſai outre ; mais tout ce qu'il y avoit d'habitans, ſoit Blancs, ſoit Hottentots ou Nègres, accoururent pour voir défiler ma caravane, à peu près comme on vole dans nos Villes, pour jouir d'un de ces ſpectacles auquel des fêtes rares ou des événemens imprévus ont tout à coup donné naiſſance ; ma barbe, ſurtout pour le Pays qui ne poſſède ni Capucin ni Juif, parut un phénomène extraordinaire, admirable, quoiqu'elle mit en fuite les

enfans, & qu'elle fit peur aux femmes. J'eus beaucoup de peine à me débarrasser des questions & des questionneurs, pour aller m'isoler à onze heures & demie du soir, à trois lieues plus loin, dans une retraite inhabitée & paisible; mais le bruit de mon retour s'étoit répandu; &, le lendemain, il faisoit jour à peine, que plus de vingt habitans des divers environs, rassemblés par la curiosité, avoient pris place autour de mon camp, afin que, quelque route que je prisse, il me fût impossible de me soustraire à leurs regards. On avoit pris plaisir à débiter sur mon compte cent absurdités différentes; on me faisoit cent questions plus ridicules les unes que les autres; on publioit, par exemple, que j'amenois des voitures chargées de poudres-d'or & de pierreries trouvées dans des rivières ou sur des rochers inconnus; un de ces crédules Paysans me conjuroit de lui faire voir cette magnifique pierre précieuse, supérieure au diamant, grosse comme un œuf, que j'avois trouvée sur la tête d'un énorme serpent, auquel j'avois livré le plus sanglant combat. Je ne rapporte ces inepties que pour justifier ce que j'ai dit ailleurs

de

de ce ſtupide amour du merveilleux, dont les Colons nourriſſent le déſœuvrement & les longs ennuis qui les tuent.

J'avois eu l'intention de reſter tranquille dans l'endroit où je me trouvois, juſques vers le ſoir; mais la troupe curieuſe groſſit tant de minute en minute, que j'en pris de l'impatience, & partis bruſquement; j'eus beau me dérober à trois ou quatre habitations ſur le territoire deſquelles il me fallut paſſer; l'importunité me ſuivit par-tout, & je n'eus d'autre reſſource que de profiter de l'obſcurité de la nuit pour aller, preſque comme un proſcrit, me cacher au pied d'une énorme chaîne de montagnes, nommée *Cloof*, qui fait la limite d'un autre Pays, le *Rooye-Sand*.

Cette montagne, comme un immenſe rideau que le malheur eut élevé devant moi, ſembloit appuyée là pour me contrarier davantage & redoubler mes chagrins; il falloit cependant ou franchir l'obſtacle, ou faire un très-long circuit, dont je ne connoiſſois ni la durée ni le terme; ce n'étoit plus cette ardeur bouillante que j'avois montrée en partant, cette force, ce courage infatigable, que fomentoient dans

mon ame l'amour des choſes nouvelles, & l'impatient deſir de prendre le premier poſſeſſion d'un Pays ſi rare & ſi curieux ; je me voyois arrêté, tour à tour, par le découragement, & entraîné par la reconnoiſſante amitié ; je pris donc mon parti, & me décidai à gagner, comme je pourrois, le ſommet de la montagne ; l'eſcarpement & les fondrières de cette traverſée me parurent effroyables ; c'eſt pourtant le chemin ordinaire des Colons de ces quartiers là, qui préfèrent de riſquer de s'y perdre & d'y culbuter, plutôt que de s'unir pour y faire une route, ou du moins quelques réparations : preuve insigne de leur pareſſe & de leur indolence !

J'oſai me charger de ce ſoin pour moi-même ; j'employai la journée du 24 à faire couper des branches pour combler les endroits les plus enfoncés, & les recouvrir avec des terres, des pierres & du ſable ; je réuſſis dans mon opération ; &, le 25, en quatre heures de temps, grâces aux précautions que nous prîmes, & toutes les peines que ſe donna de bien bon gré tout mon monde ; à quelques avaries près, nous eûmes l'inexprimable bonheur de ſauter l'affreux précipice, le dernier qui dût nous faire trembler ;

les Colons nomment cet horrible chemin *Mofter-Hoek*, le Coin de Mofter.

Nous campâmes au pied de fon revers; le jour fuivant, nous arrêtâmes, dans la matinée, à l'entrée du *Roye-Sand*, près des ruines d'une habitation qui paroiffoit depuis long-temps abandonnée.

Ce canton, fuivant moi, eft improprement nommé *Roye-Sand* (Sable rouge); je n'y en ai point vu de cette couleur; j'ai remarqué qu'au contraire il étoit décidément jaune.

Ce Pays eft riche en bled; les moiffons y font fuperbes, & s'y montrent par-tout en abondance; des fites heureux nous offroient, de temps en temps, des habitations plus riantes les unes que les autres, & la variété des conftructions répandoit fur toutes ces campagnes un intérêt dont l'œil étoit agréablement frappé; il eft poffible qu'accoutumé, depuis 16 mois, à des fpectacles d'une nature plus forte & mieux prononcée, le contrafte des Pays fauvages & de leurs demeures, auffi triftes que rares, avec le nouvel ordre de chofes qui fe préfentoient à mes regards, fit fur mon imagination une impreffion plus

vive; quoi qu'il en soit, je ne me lassois point d'admirer ces beaux lieux.

Toutes les idées chimériques & romanesques qui m'avoient bercé, tous ces déplaisirs dont je nourrissois mon cœur en quittant les Sauvages, commençoient enfin à se rallentir, & la Raison reprenant le dessus, me faisoit assez connoître que, n'étant point né pour cette vie errante & précaire, j'avois d'autres obligations à remplir, d'autres humains à chérir. Déjà je souriois aux divers objets dont l'image me retraçoit mes anciens plaisirs & mes habitudes; l'amitié sur-tout, revêtue de toutes ses graces & telle qu'elle doit plaire aux ames délicates & sensibles, sembloit m'appeler de loin, & me tendre les bras. D'autres sentimens, peut-être, venoient à son appui pour dérider mon front, & presser de plus en plus ma marche. Certain, comme je l'avois appris, que je trouverois M. Boers bien portant au Cap, chaque pas que je faisois vers la Ville me donnoit des élans d'impatience que mes Compagnons partageoient bien sincèrement avec moi. Je ne pouvois me savoir si près sans désirer de voir disparoître derrière moi le chemin qui devoit

m'y conduire ; je n'étois plus occupé que du plaisir de retrouver des amis, mais sur-tout d'embrasser celui que mon cœur distinguoit à tant de titres.

Le 26, après avoir échappé, si je puis m'exprimer ainsi, à dix habitations qui se trouvoient sur ma route, je traversai la *Breede-Rivier* (Rivière large); une lieue plus loin, le Waater-Val (chute d'eau); ensuite quelques habitations qui, sans doute, m'attendoient au passage depuis long-temps. Car les habitans, voyant que je n'arrêtois point, prirent le parti de me suivre comme une bête curieuse, & ne me quittèrent que lorsqu'ils m'eurent considéré à leur aise. Je passai le Roye-Sand-Kloof (la Vallée du sable rouge), le Klein-Berg-Rivier (la petite rivière des montagnes). Le lendemain 27, arrivé au Swart-Land, je fis seller mes chevaux, qui depuis long-temps ne me servoient point, &, suivi de mon fidèle Klaas, laissant les curieux autour de mes chariots & de mes équipages, je pris les devants, & me fis un plaisir d'arriver le soir même chez mon ancien hôte, le bon Slaber, qui m'avoit noblement accueilli deux ans auparavant, lors de mon affreux désastre à la baie Saldana.

Je ne puis exprimer toute la joie, mais sur-tout l'étonnement que causa mon arrivée à toute cette brave famille; elle s'y attendoit si peu, ma barbe me rendoit si méconnoissable, les relations qu'on avoit faites, au Cap & dans les environs, de mes courses lointaines & des dangers auxquels je m'étois livré, rendoient ma mort si probable, qu'ils furent tous effrayés de mon approche; les femmes sur-tout me firent une guerre cruelle de cette garniture épaisse & noire qui couvroit ma figure; il y avoit déjà quelque temps qu'elle m'étoit devenue inutile & par conséquent à charge; Mitje-Slaber, la plus jeune des filles, s'offrit obligeamment de m'en débarrasser; je me mis à ses genoux, & j'offris ma tête en sacrifice; j'étois à peine arrivé dans cette demeure fortunée que je dépêchai Klaas vers M. Boers, pour lui donner la nouvelle de mon retour; je lui adressois, en même temps, deux petites Gazelles Steen-Bock & quelques Perdrix que j'avois tuées en route. Dès le lendemain, je reçus les félicitations de mon ami qui m'envoyoit deux de ses meilleurs chevaux, & me conjuroit vivement de me rendre aussitôt chez lui.

Ce jour même, mes gens que j'avois laissés en arrière, arrivèrent tous avec mes charriots. Le moment de la séparation approchoit; nous avions, de part & d'autre, oublié nos torts; les uns laissoient échapper des soupirs, d'autres versoient des larmes; je ne pus retenir les miennes; nous nous consolions par l'espoir d'un second Voyage, si les circonstances me devenoient favorables. Je distribuai à ces fidèles compagnons de mes fatigues & de mes aventures, tout ce qui me restoit & qui ne m'étoit plus d'aucune utilité à la ville; j'y joignis même mon linge & encore toutes mes hardes; ne conservant absolument que ce que j'avois sur le corps. Je priai deux de ces Hottentots de rester quelques jours de plus chez Slaber, pour prendre soin de mes chevaux, de mes chèvres, & de ceux de mes bœufs, malades ou inutiles, que je laissois sur l'Habitation jusqu'à nouvel ordre; je donnai rendez-vous chez Mr. Boers au reste de ma caravane. Klaas & moi nous montâmes à cheval; &, le soir même, j'eus le bonheur de serrer dans mes bras un bienfaicteur, un ami, que j'avois craint de ne plus revoir.

Mes équipages arrivèrent le 2 Avril; ce fut alors que je remerciai tout-à-fait mes fidèles serviteurs, & que je leur payai leurs gages. Ils brûloient tous d'impatience de rejoindre leurs familles. J'offris la main à Klaas; il ne pouvoit se détacher de son maître; comme sa horde étoit moins éloignée de la ville que celle des autres Hottentots que je venois d'affranchir, je l'engageai à me venir visiter souvent, & lui promis toujours le même appui, la même confiance & la même amitié; je l'assurai particulièrement que je ne languirois pas long-temps au Cap, & que je comptois sur lui pour de nouvelles entreprises; c'étoit l'objet de tous ses désirs, & l'unique contrepoids de sa douleur; j'avoue que je ne pus le voir partir sans être moi-même étrangement ému, malgré les distractions que me donnoient la foule des arrivans qui se pressoient dans la maison de mon ami, les uns attirés par l'intérêt généreux que leur inspiroit ma personne, un plus grand nombre par le besoin de satisfaire leur avide curiosité.

Fin du second Volume.

Je place, à la suite de ce Volume, les Figures des Girafe mâle & femelle ; je n'ai cependant rencontré ces animaux qu'à mon second Voyage; c'est donc une anticipation qui peut paroître irrégulière, mais à laquelle je suis en quelque façon contraint par des sollicitations & des instances que je dois regarder comme des ordres.

J'ajoute, par supplément & pour l'explication de ces deux Planches, un aperçu rapide sur les animaux qu'elles représentent; réservant des détails plus essentiels & plus suivis pour l'endroit où naturellement ils doivent trouver leurs places.

On a tant & si diversement parlé de la Girafe, que, malgré les dissertations élégantes & scientifiques sur ce sujet, on n'a pas, jusqu'à présent, une idée nette & précise de sa configuration, moins encore de ses mœurs, de ses goûts, de son caractère & de son organisation.

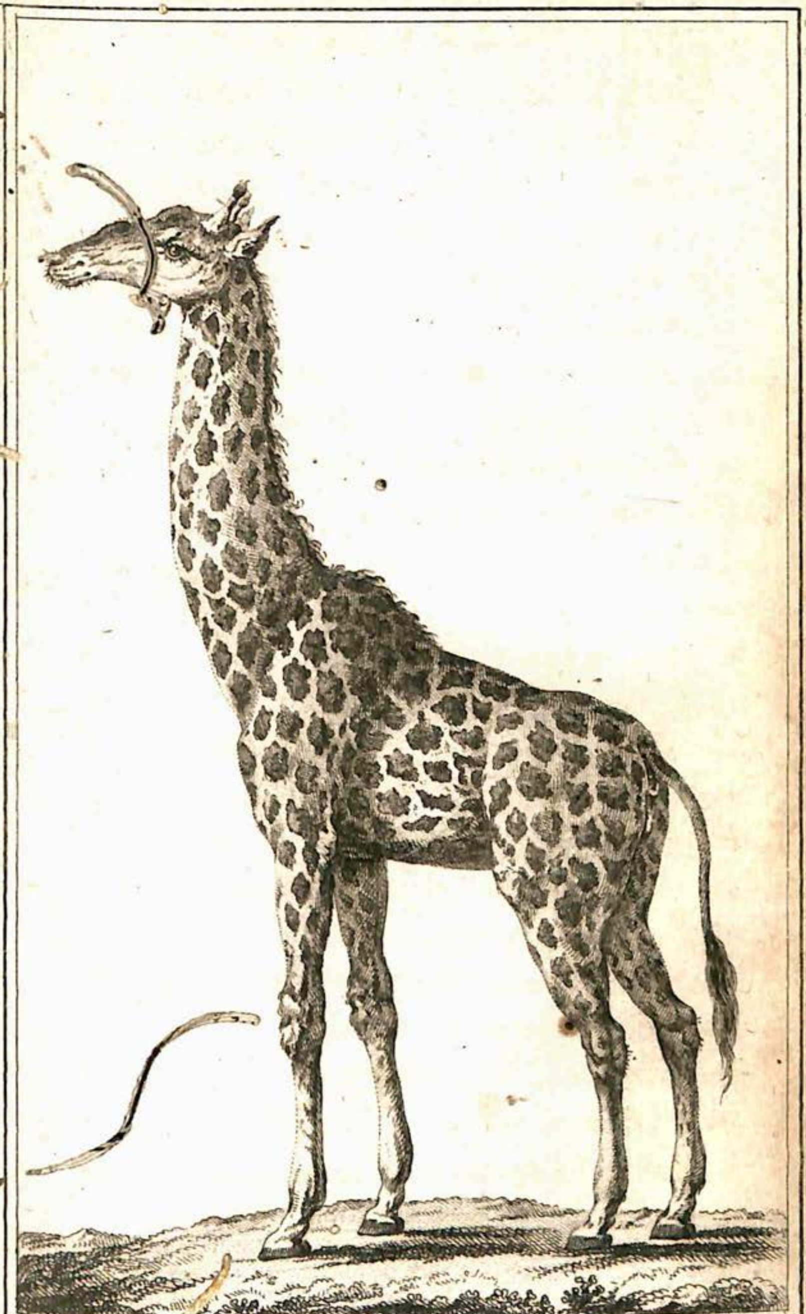
Si, parmi les Quadrupèdes connus, la préséance devoit s'accorder à la hauteur, sans difficulté la Girafe se verroit au premier rang. Le mâle, que je conserve dans mon cabinet & dont on voit la figure *planche VIII*, avoit,

lorſque je le meſurai après l'avoir abattu, ſeize pieds quatre pouces, depuis le ſabot juſqu'à l'extrêmité de ſes cornes ou de ſon bois; je me ſers de ces deux expreſſions uniquement pour me faire entendre; car toutes deux ſont également impropres; la Girafe n'a ni bois ni cornes; mais, entre ſes deux oreilles, à l'extrêmité ſupérieure de la tête, s'élèvent perpendiculairement & parallèlement deux parties du crâne qui, ſans aucune ſolution de continuité, s'alongent de huit à neuf pouces, ſe terminent par un arrondiſſement convexe & bordé d'un rang de poils droits & fermes qui le dépaſſent de pluſieurs lignes.

La femelle eſt généralement plus baſſe que le mâle; celle repréſentée dans la planche ſuivante, n'avoit que treize pieds dix pouces; ſes dents inciſives, preſque toutes uſées, prouvoient inconteſtablement qu'elle avoit acquis ſa plus grande hauteur.

En conſéquence du nombre de ces animaux que j'ai eu l'occaſion de voir & de ceux que j'ai tués, je puis établir, comme une règle certaine, que les mâles ont ordinairement quinze à ſeize pieds de hauteur, & les femelles treize à quatorze.

Pl. VIII.



GIRAFE, FEMMELLE.

Quiconque jugeroit de la force & de la groſſeur de cet animal, d'après ces dimenſions données, ſe tromperoit étrangement; on peut preſque dire qu'il n'a qu'un cou & des jambes; effectivement l'œil habitué aux formes replètes & alongées des Quadrupèdes de l'Europe, ne voit point de proportion entre une hauteur de ſeize pieds & une longueur de ſept, priſe depuis la queue juſqu'à la poitrine; une autre difformité, ſi cependant c'en eſt une, fait contraſter entr'elles la partie antérieure & la poſtérieure : la première eſt d'une épaiſſeur conſidérable vers les épaules; mais l'arrière-train eſt ſi grêle, ſi peu fourni, que l'un & l'autre ne paroiſſent point faits pour aller enſemble.

Les Naturaliſtes & les Voyageurs, en parlant de la Girafe, s'accordent tous pour ne donner, aux jambes de derrière, que moitié de la longueur de celles de devant; mais, de bonne-foi, ont-ils vu l'animal? Ou, s'ils l'ont vu, l'ont-ils attentivement conſidéré?

Un Auteur Italien, qui certes ne l'avoit jamais vu, l'a fait graver, à Veniſe, dans un Ouvrage intitulé: *Deſcrizioni degli Animali* 1771; cette figure eſt exactement calquée ſur tout

ce qui en a été publié ; mais cette exactitude même la rend ſi ridicule qu'il faut la regarder, de la part de l'Auteur Italien, comme une critique mordante de toutes les deſcriptions qui ont paru & ſe ſont répétées juſqu'aujourd'hui.

Parmi les anciennes (*), la plus exacte que je connoiſſe, eſt celle de Gilius. Il dit poſitivement que la *Giraſe a les quatre jambes de la même longueur*; mais que *les cuiſſes de devant ſont ſi longues en comparaiſon de celles de derrière, que le dos de l'animal paroit être incliné comme un toit.* Si, par les *cuiſſes de devant*, Gilius entend l'omoplate, ſon aſſertion eſt juſte, & je ſuis d'accord avec lui.

Il n'en eſt pas de même ſur ce que nous liſons dans *Héliodore*: ſi nous voulons bien croire que ce ſoit de la Girafe qu'il a parlé, lorſqu'il ne donne à la tête de cet animal que le double de la groſſeur de celle de l'Autruche, il faudra conclure que les choſes ont bien changé depuis, & que, dans ce laps de temps, la Nature a fait

(*) Parmi les modernes, la gravure la plus fidèle eſt ſans contredit celle qu'en a fait faire le Docteur Allaman, d'après les deſſins que lui a fournis le Colonel Gordon.

souffrir de grandes variations à l'une ou l'autre de ces deux espèces.

Les cornes étant adhérentes & faisant partie du crâne, comme je l'ai dit, ne peuvent jamais tomber; elles ne sont point solides comme le bois du Cerf, ni d'une matière analogue à la corne du Bœuf; moins encore sont-elles composées de poils réunis, comme le suppose Buffon; c'est simplement une substance osseuse, calcaire & divisée par une infinité de pores, comme le sont tous les os; elles sont recouvertes, dans toute leur longueur, d'un poil court & rude qui ne ressemble en rien au duvet velouté du refait des Chevreuils ou des Cerfs.

Les dessins de cet animal placés dans les Ouvrages de MM. de Buffon & Vosmar sont généralement défectueux; on a fait aboutir les cornes en pointe, ce qui est contraire à la vérité. au lieu de n'amener la crinière que jusques sur les épaules, on l'a prolongée jusqu'à la naissance de la queue, infidélité qui, jointe à nombre d'autres, dégrade & rend nulles pour la science ces représentations trompeuses & mal-à-propos consacrées par la réputation des Auteurs qui les avouent

Les Girafes mâle & femelle sont tachetées également; cependant, abstraction faite de l'inégalité de leurs tailles, on les distingue très-bien & de fort loin l'un de l'autre; le mâle sur un fond gris-blanc a de grandes taches d'un brun obscur presque noir, & sur un fond semblable, les taches de la femelle sont d'une couleur fauve; ce qui les rend moins tranchantes. Les jeunes mâles ont d'abord la couleur de leurs mères; mais leurs taches se rembrunissent à mesure qu'ils avancent en âge & qu'ils prennent de l'accroissement.

Ces Quadrupèdes se nourrissent de feuilles d'arbres, & par préférence de celle d'un Mimosa particulier au canton qu'ils habitent; les herbages des prairies sont aussi partie de leurs alimens, sans qu'il leur soit nécessaire de s'agenouiller pour broutter ou pour boire, comme on l'a cru mal-à-propos : ils se couchent souvent, soit pour ruminer, soit pour dormir; ce qui leur occasionne une callosité considérable au sternum, & fait que leurs genoux sont toujours couronnés.

Si la Nature avoit doué la Girafe d'un caractère irascible, celle-ci auroit certainement à s'en plaindre; car ses moyens, pour l'attaque ou

pour la défenſe, ſe réduiſent à peu de choſes; mais elle eſt d'un caractère paiſible & craintif; elle fuit le danger, & s'éloigne fort vîte en trotant; un bon cheval la joint difficilement à la courſe.

On a dit qu'elle n'avoit pas la force de ſe défendre; cependant je ſais, à n'en pas douter, que, par ſes ruades, elle laſſe, décourage & peut écarter le Lion; je n'ai jamais vu qu'en aucune occaſion elle fît uſage de ſes cornes; on pourroit les regarder comme inutiles, s'il étoit poſſible de douter de la ſageſſe & des précautions que la Nature ſait employer & dont elle ne nous laiſſe pas toujours apercevoir les motifs.

J'ai penſé qu'il étoit eſſentiel d'accompagner ces deux figures, que je livre à l'empreſſement des perſonnes qui me les ont demandées, d'une légère deſcription qui pût d'avance en faciliter l'examen; mais on ſentira bien que je n'ai pas tout dit ſur cet animal extraordinaire.

Fautes eſſentielles à corriger.

Tome I. *Page 96, ligne 22*, ſont : *liſez* eſt.

P. 113, *l.* 18, Tſiran : *liſez* Tſeiran.

P. 127, *l.* 13, Buffias : *liſez* Buffflias.

Tome II. *P.* 277, *l.* 20, tatonnent : *liſez* tatouent.

P. 315, *l.* 24, infractuoſités : *liſez* anfractuoſités.

P. 348, *l.* 6, la effrenée : *liſez* la plus effrenée.

Un couple, *liſez par-tout* une couple.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, un Ouvrage intitulé : *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique ; par le Cap de Bonne-Espérance*, PAR M. LE VAILLANT ; Cet Ouvrage jette un jour si nouveau & si intéressant sur cette partie de l'ancien Continent, qu'il ne peut que satisfaire infiniment les Amateurs d'histoire, & la masse nombreuse de Lecteurs qui cherchent, dans les récits de Voyages, des faits avérés & de l'instruction. Il est précieux par le fond, infiniment intéressant par la manière naturelle & philosophique de l'Auteur. Enfin il me semble qu'aucun Voyage n'inspire un intérêt aussi vif & aussi touchant. A Paris, ce 28 Mars 1789.

MENTELLE.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la Grâce de Dieu, Roi de France & de Navarre, A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le sieur LEROY, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public les *Voyages dans l'intérieur de l'Afrique, & Description des Oiseaux & Animaux de cette partie du Monde, par M. LE VAILLANT*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, de le vendre, faire

vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le tems de vingt-cinq années consécutives, à compter de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de Notre obéissance: comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ses hoirs ou ayans-causes, à peine de saisie & de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidives & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les Contrefaçons; A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'Impression dudit Ouvrage sera faite dans Notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de Notre très-cher & féal Chevalier, Garde-des-Sceaux de France, le Sieur ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans Notre Bibliothèque publique, un dans celle de Notre Château du Louvre, un dans celle de Notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur ARCHEVÊQUE: le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses hoirs, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes, qui

ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. COMMANDONS au premier Notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel eſt Notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le vingt-huitième jour du mois d'Octobre, l'an de Grâce mil ſept cent quatre-vingt-neuf, & de notre Règne le ſeizième. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, LE BÉGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXIV de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 1959. fol. 215, *conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilége; & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf Exemplaires preſcrits par l'Arrêt du Conſeil, du 16 Avril 1785. A Paris, le 30 Octobre 1789.*

Signé, KNAPEN, *Syndic.*

De l'Imprimerie de LOTTIN *l'aîné*, & LOTTIN *de S.-Germain*, rue S.-André-des-Arcs, N° 27.

00032985

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 July, 2018